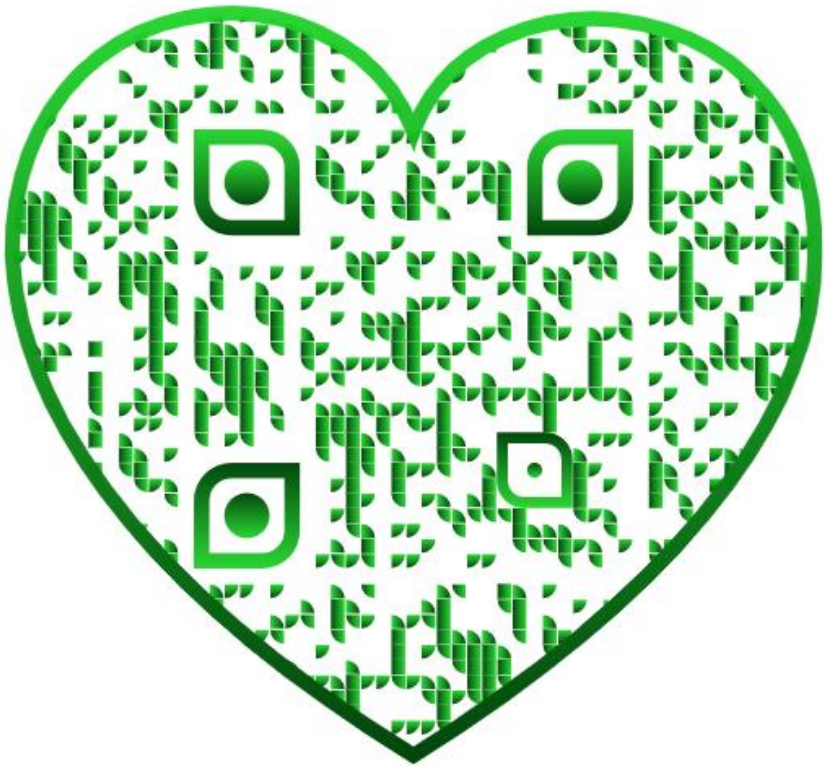
CORINNE FALBET
À l'encre du cœur
NOUVEAUX AUTEURS



CORINNE FALBET
À l'encre du cœur
NOUVEAUX AUTEURS

À l'encre du cœur

« L'écriture me répare ! » c'est Violaine qui l'affirme : pour s'alléger de son passé et avancer dans la vie, rien de mieux que le pouvoir des mots.

À 55 ans, elle décide de se lancer et d'écrire le récit de sa vie. En véritable romancière, elle donne la parole à une foule de personnages attachants : sa famille, ses amis, l'homme qu'elle aime... Tous marqués, par les joies et les peines de l'existence, ils vont trouver, comme Violaine, leur chemin grâce à leur force intérieure ou à des thérapies douces de soutien.

Ce roman original et exaltant est une passionnante saga familiale, entre Paris et Tahiti, aux multiples rebondissements et riche en enseignements positifs.

GAGNANT DU CONCOURS D'ÉCRITURE DÉVELOPPEMENT PERSONNEL

« Au coin de nos rues se déroulent des vies aussi humaines que riches. Celle-ci m'a rappelé combien nos particularités peuvent embellir notre destin. »

Florence Servan-Schreiber

Corinne Falbet vit près de Bordeaux. Elle a le goût des mots depuis l'enfance : poèmes, chanson, album pour enfant... Ses nouvelles, particulièrement remarquées, ont obtenu des prix littéraires. *À l'encre du cœur* est son premier roman.

www.lesnouveauxauteurs.com

NOUVEAUX AUTEURS

CORINNE FALBET

À L'ENCRE DU CŒUR

NOUVEAUX AUTEURS

À toi, Laurent,
qui vis chaque jour
avec le handicap de Violaine

Sommaire

Titre

Dédicace

Première partie - LES CADEAUX DU CŒUR

- Chapitre 1 - Maxime
- Romane
- Violaine
- Chapitre 2 - Maxime
- Romane
- Romane
- Violaine
- Romane
- Chapitre 3 - Romane
- Maxime
- Romane
- Violaine
- Chapitre 4 - Romane
- Violaine
- Romane
- Chapitre 5 - Violaine
- Violaine
- Romane
- Maxime
- Violaine
- Chapitre 6 - Romane
- Violaine
- Romane
- Romane

Violaine
Romane
Chapitre 7 - Romane
Maxime
Romane
Violaine
Romane
Maxime
Romane
Chapitre 8 - Violaine
Violaine
Pierre
Violaine
Deuxième partie - LE RÊVE DES ÎLES
Chapitre 1 - Violaine
Romane
Romane
Chapitre 2 - Gabriel
Violaine
Romane
Gabriel
Violaine
Gabriel
Chapitre 3 - Violaine
Gabriel
Romane
Violaine
Romane
Romane
Chapitre 4 - Violaine
Romane
Violaine
Gabriel
Romane
Gabriel

Chapitre 5 - Violaine
Violaine
Romane
Chapitre 6 - Violaine
Gabriel
Violaine
Violaine
Chapitre 7 - Romane
Gabriel
Violaine
Romane
Violaine
Chapitre 8 - Romane
Lisa
Romane
Violaine
Violaine
Chapitre 9 - Romane
Violaine
Troisième partie - IL FAUT TOUJOURS CROIRE EN SES RÊVES D'ENFANT
Chapitre 1 - Violaine
Violaine
Romane
Chapitre 2 - Violaine
Romane
Gabriel
Violaine
Romane
Chapitre 3 - Violaine
Violaine
Gabriel
Violaine
Romane
Chapitre 4 - Violaine
Violaine

Romane
Chapitre 5 - Violaine
Violaine
Gabriel
Violaine
Chapitre 6 - Gabriel
Violaine
Romane
Violaine
Chapitre 7 - Romane
Violaine
Violaine
Chapitre 8 - Violaine
Gabriel
Violaine
Quatrième partie - DIX ANS APRÈS…
Ernesto
Ernesto
Garance
Pierre
Maëlle
Adélaïde
Léa
Ernesto
Remerciements
Copyright
Collection

Première partie

LES CADEAUX DU CŒUR

Chapitre 1

Maxime

Elle est vêtue d'une robe légère de couleur crème, avec de grands tournesols rouges qui ressemblent à l'un de ses tableaux. Elle marche pieds nus sur la plage, avance vers moi de sa démarche souple de danseuse. Ses cheveux d'or flamboient dans le coucher du soleil et leur lumière me brûle les yeux.

Elle passe près de moi sans me voir. Je crie :

– Elsa !

Je tends la main vers elle, mais elle a déjà disparu. Je me réveille, les larmes ont inondé l'oreiller. Encore ce cauchemar récurrent. Il ne me lâchera donc jamais.

À nouveau, elle est là, près de moi. Si présente. Elle, ma femme. Je me suis mis à lui parler tout bas. Son ombre me suit. Notre ombre. Sa voix un peu rauque. Son extraordinaire rire en cascade. Ses gestes tendres. Sa main fine attardée sur mon cou. La douceur de sa peau si blanche sous la mienne, un peu pataude. Notre amour complice. Notre entente.

Et puis cette rencontre inattendue qui est venue tout bouleverser.

Pour Elsa, j'ai repoussé si loin mes limites, au-delà de l'imaginable. Oui, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir. Mais cela n'a pas suffi.

Romane

Comme à chaque fois que je suis nerveuse, j'entortille l'une de mes boucles rousses autour de mon index. Puis je respire un grand coup pour me donner du courage et je me lance. Depuis deux semaines exactement, je pense à ce moment. Celui où j'enverrai un message privé à cet homme, ce Camille Leroy, sur sa page Facebook. J'ai rédigé plusieurs brouillons, affinant peu à peu mon texte. Cela n'a pas été facile. Il faut que j'aie l'air d'une jeune femme comme les autres. Une de celles qui vont à coup sûr le contacter, pour obtenir des renseignements sur les stages qu'il anime. Rester simple, naturelle. Il ne doit se douter de rien.

Je sens l'intérieur de mes paumes devenir moite, mon cœur bat à toute allure lorsque j'appuie vivement sur la touche « Entrée » pour poster mon message. Pourtant, il paraît tellement anodin. En apparence.

14/03/2017 – 10 : 55

Bonjour monsieur, j'ai découvert sur Facebook les stages de méditation de Pleine Conscience que vous proposez. Je suis intéressée depuis longtemps par cette pratique, sans avoir jamais franchi le pas. Habitant à Bordeaux, votre centre Bien-Être en Périgord Noir *me paraît idéalement placé pour une première approche. En plus, j'ai toujours adoré la Dordogne. Vous serait-il possible de répondre à certaines de mes interrogations ?*

En vous remerciant par avance, Romane S-V

14/03/2017 – 15 : 03

Bonjour Romane, oui, bien sûr, posez-moi toutes vos questions, je me ferai un plaisir d'y répondre.

Bien cordialement, C. Leroy

Je pousse un énorme soupir de soulagement en prenant connaissance de la réponse. D'abord, Camille Leroy a répondu le jour même, ce qui prouve qu'il consulte souvent ses messages. C'est bon signe pour notre future correspondance. Et puis j'ai su trouver le bon angle d'approche, il est ferré. À moi de me montrer habile tout en restant prudente. Une stagiaire potentielle, gentille, polie et qui suscite à coup sûr son intérêt.

De nature impulsive, j'ai dû calmer mon impatience pour ne pas répondre du tac au tac. Un petit tour sur mon balcon fleuri, le nez enfoui dans mes roses pour m'enivrer de leur parfum entêtant, m'a fait le plus grand bien. Tout comme mon père, j'adore ces fleurs.

14/03/2017 – 16 : 17

Merci beaucoup de m'avoir répondu aussi vite.

Tout d'abord, je constate que vos stages auront lieu pendant les prochaines vacances d'été. N'est-il pas possible d'y participer à un autre moment ? Cela peut vous paraître bizarre, mais contrairement à la plupart des gens, je déteste cette période. D'autre part, pourriez-vous me conseiller un ouvrage ou un CD qui me permettrait de pratiquer un peu, avant le grand saut avec les autres ? Merci d'avance. Romane S-V

P-S : J'avais déjà entendu parler de vous, mais je croyais que vous étiez psychiatre et non psychologue. Cela me paraît plus sympathique, car les médecins des fous me font peur.

Cependant, je ne suis pas satisfaite du nouveau message que je viens d'envoyer. Je trouve que je me dévoile bien vite. Je me sermonne vertement : *Attention ma vieille !* En même temps, je n'aime pas mentir et c'est bien normal que je déteste l'été, après le drame qui a endeuillé ma vie, l'été de mes vingt et un ans. Un drame que Camille Leroy connaît. Mais il est tout à fait impossible qu'il puisse aussi rapidement établir un lien.

15/03/2017 – 9 : 12

Bonjour Romane,

En effet, je n'ai pas souvent rencontré de jeune femme qui n'aime pas les vacances et encore moins celles d'été. Car vous êtes jeune n'est-ce pas ? Quelques mots me le prouvent (pardon d'analyser ainsi votre courrier : déformation professionnelle ?). Par exemple, vous pensez que les

psychiatres sont les médecins des fous. Une idée encore répandue malheureusement à notre époque, malgré les moyens modernes qui permettent de s'informer. Or ils sont médecins c'est vrai, mais la plupart d'entre eux exercent dans leur cabinet, en dehors des établissements psychiatriques où sont internées certaines personnes que vous appelez « les fous ». Les patients de nombreux psychiatres sont donc des individus en souffrance, ayant besoin d'aide à un moment donné de leur vie, mais tout à fait normaux. Nous pourrions avoir une vraie discussion là-dessus, mais là n'est pas le sujet qui nous occupe.

*Pour répondre précisément à votre question, non, je n'organise pas de stages à un autre moment de l'année. Mon emploi du temps ne me le permet pas. Habituellement, la méditation de Pleine Conscience est rattachée à un programme de huit semaines, nommé MBSR (*Mindfulness Based Stress Reduction*, ou en français : réduction du stress basée sur la Pleine Conscience). Mes stages sont plus courts et invitent à expérimenter les bases de cette méthode. Je peux vous conseiller le livre* Méditer, jour après jour *de Christophe André, qui contient un CD proposant des exercices pour s'entraîner. Il est non seulement très clair, mais également empli de beauté et de poésie. Si vous le désirez, voici mon adresse mail, qui permettrait un échange plus commode que ma page Facebook.*

Bien cordialement, C. Leroy

P-S 1 : Je suis étonné que ma renommée soit déjà parvenue jusqu'à vous, d'autant plus que je vis en France depuis peu de temps. Mais tant mieux, c'est plutôt flatteur pour moi.

P-S 2 : Vous m'intriguez, jeune dame : que signifie pour vous « le grand saut avec les autres » ?

Le miroir de l'entrée, que j'aperçois depuis mon ordinateur, me confirme le grand sourire éclairant mon visage, au-dessous du regard miel hérité de ma mère. Finalement, je ne me suis pas si mal débrouillée. Je l'intrigue. Il veut continuer notre conversation et me donne son adresse mail. Bingo ! Ces premiers échanges sont même une franche réussite.

Il faudra cependant que je tourne sept fois ma souris sur le tapis avant de choisir les mots à taper sur mon ordinateur. Je n'aurais pas dû dire que j'avais déjà entendu parler de lui. Heureusement, il n'y a vu que du feu.

Violaine

– Bonjour madame Violaine, comment allez-vous ce matin ?

Mon ami Ernesto se tient devant moi. Simple. Souriant. Il est argentin et tient la petite épicerie en face de mon immeuble. Il essuie ses mains sur son grand tablier bleu. C'est un épicier à l'ancienne. Nous avons lié une belle relation depuis son arrivée dans notre quartier parisien, il y a maintenant trois ans.

La gentillesse d'Ernesto me confond. Il ne se montre pas seulement aimable avec moi, mais avec chacun de ses clients. Ils le disent tous, à leur manière :

– Un épicier de quartier comme ça, c'est rare.

– Il nous manquera quand il partira à la retraite.

– Avant, j'allais toujours faire mes courses au supermarché, mais maintenant je préfère me fournir chez Ernesto.

Tout en montant les escaliers de l'immeuble, je me remémore cet échange matinal avec mon ami. Quelle poisse ! L'ascenseur est encore en panne. Chaque fois, les marches à gravir me paraissent tellement hautes. Mon sac à provisions à roulettes n'est pas très lourd, mais il faut tout de même le hisser. Je pense aux propositions amicales d'Ernesto, que j'accepte toujours volontiers. Parfois, nous passons un moment ensemble durant la pause de midi, nous retrouvant sur le banc à l'entrée du jardin public du quartier.

– Ça vous dirait une petite ratatouille maison à partager ce midi ? me propose-t-il par exemple dès le matin, quand je m'arrête faire mes courses à l'épicerie.

Ou bien :

– Tenez, si vous êtes d'accord, aujourd'hui ce sera avocat-crevettes-saumon fumé.

Et une fois que nous sommes installés sur le banc, il découpe un

énorme sandwich maison en deux.

– Ça me fait drôlement plaisir de le partager avec vous. Vous m'en direz des nouvelles !

Ou encore, il propose une salade composée, avec des petits légumes croquants aussi savoureux que s'ils sortaient tout droit d'un potager. Où Ernesto les déniche-t-il ? Il n'ignore pas le dénuement dans lequel je me trouve, tout cela pourrait être gênant, mais il offre ces petits moments avec tellement de gentillesse.

Pour le remercier de ces repas partagés, je lui propose de venir boire un café dans ma cuisine et il me suit. Lorsque l'ascenseur ne fonctionne pas comme aujourd'hui, mon ami respire un peu fort à partir du deuxième étage, mais je fais semblant de ne pas le remarquer. Mine de rien, c'est un homme cultivé, Ernesto, qui aime la musique classique et les écrivains français comme Giono ou Barjavel.

De temps en temps, je m'arrête pour souffler un peu et remettre derrière l'oreille une mèche qui s'échappe, venant danser devant mon visage. Enfin, heureusement que je n'habite qu'au quatrième. Je n'aurais jamais la force de monter jusqu'au bout si mon appartement se trouvait tout en haut, au huitième étage.

Arrivée chez moi, je suis vite happée par ma nouvelle activité. Tout en rangeant mes provisions dans le buffet, que je tiens de ma grand-mère, et dans le petit frigo, je repense à mes premières idées jetées sur le papier. Car oui, j'ai commencé mon roman ! Je me suis enfin lancée. Depuis le temps que je caresse ce rêve secret… Depuis ma plus tendre enfance, en réalité. Au fil des années, je l'ai porté comme une femme porte un enfant, en sachant qu'un jour il serait là, tout vibrant, vivant dans mon esprit et sous mes doigts. Je l'ai poli comme les cailloux de rivière que je collectionne et entrepose un peu partout dans l'appartement. Mais je reculais toujours, par peur de ne pas être à la hauteur, sans doute. Et puis je n'avais pas encore mon sujet. Maintenant je me sens prête. Le moment est enfin venu.

Comme je ne possède pas d'ordinateur, j'écris avec mon stylo-plume sur un cahier d'écolier. D'écolière plutôt. Celui que j'avais offert à ma nièce Romane à l'âge de quatre ans et demi, quand elle commençait à former maladroitement ses lettres. Elle l'avait oublié dans l'un des tiroirs du buffet.

Il est posé sur la table où je relis mes notes en mangeant. Haricots

verts surgelés, jambon blanc sous vide, deux tranches de pain, une bouteille de Badoit, c'est vite fait. Ma pension d'invalidité plutôt maigre ne me permet pas de folie et je fais très attention à mon budget. Parfois, comme aujourd'hui, je m'offre quand même ce luxe : boire autre chose que l'eau trop chlorée du robinet.

Soudain, je réalise que je viens de dévorer ma prose autant que mon repas. Qu'est-ce qui m'a le plus nourrie, le jambon ou les mots ?

Assise sur mon canapé, tellement usé que l'étoffe par endroits est complètement détissée, les yeux fixés sur le carré de ciel bleu que j'aperçois du balcon, je m'évade.

Finis pour moi le vieil immeuble décrépi, l'appartement minuscule avec des murs en feuilles de cigarette. Terminées les odeurs de graillon qui s'échappent des appartements au moment des repas.

J'ai presque oublié que malgré les appareils auditifs perfectionnés m'ayant coûté mes dernières économies, si peu remboursés – que fait le gouvernement, entendre n'est quand même pas un luxe ? –, je ne peux percevoir le chant des oiseaux. Ceux qui pépient sans doute à tue-tête en haut des peupliers devant la fenêtre ouverte. Perchés sur les sommets des arbres, qui se balancent comme une frange de cheveux fins dérangée par le vent.

Le seul avantage de mon handicap, c'est que je ne perçois pas les cris aigus des voisins lorsqu'ils se disputent, comme l'affirme ma voisine de palier. Seul arrive parfois à mes oreilles un bruit assourdi de talons qui claquent au-dessus du plafond.

Je suis presque sourde, mais mon cahier à la main, je rêve et je suis heureuse.

Chapitre 2

Maxime

Une main sur le bas de mon dos douloureux, je me relève. Quelle idée aussi, à soixante ans passés, de continuer à travailler comme un fou mon jardin ! M'occuper de mes rosiers me passionne. J'ai créé une roseraie, dont je suis très fier. Tonnelles croulant sous les fleurs, dont les tiges grimpantes s'entrelacent. Sous certaines, j'ai installé un banc pour rêver, lire ou simplement me reposer. Massifs entourés de lavande et d'iris, où les premiers boutons déjà là préparent en secret leurs envoûtants parfums. Bientôt, je pourrai m'extasier devant une harmonie de roses aux couleurs inédites : déclinaison de jaunes et orange lumineux, délicats blancs translucides avec un soupçon de rose nacré, violets presque noirs, rouges veloutés et profonds, teintes lie de vin rehaussées d'une touche crème.

Aujourd'hui est un beau jour car Romane, ma fille aînée, vient me tenir compagnie. Comme chaque dimanche, elle tient à nous régaler pour le déjeuner. Elle sera passée ce matin chez le meilleur traiteur de Bordeaux, avant de me rejoindre ici à Léognan. Elle aura choisi un plat fin qui émoustillera nos papilles. Je sais qu'elle se sera également arrêtée à la pâtisserie *Les Douceurs de Louise*, place du Marché-des-Grands-Hommes, pour acheter un mille-feuille au vieux rhum pour moi et pour elle un macaron à la rose, fourré à la crème de litchi et aux framboises fraîches. Une association subtile, imaginée par un grand chef pâtissier.

Je ris dans ma courte barbe blanche, en pensant aux piètres talents de cuisinière de ma fille. L'amusement laisse place à la tendresse, lorsque je pense qu'il est grand temps de dresser une belle table pour

lui faire honneur. Elle est si adorable, Romane. Si aimante et généreuse, ma rouquine. Parfois elle passe même le week-end entier avec moi.

Heureusement qu'elle est là, car sa sœur Amandine est partie faire ses études en Australie après le bac. Et elle y est restée. Je n'ai pas vu ma deuxième fille depuis maintenant sept ans. Sept ans déjà. Je la revois à l'aéroport, décidée, franchissant le portique de sécurité sans se retourner. À peine quelques mois après que… bon sang, je devrais parvenir à ne plus y penser, après toutes ces années ! NE PLUS Y PENSER.

Romane

Assise en face de mon père sur un fauteuil de la véranda, je sirote un café tout en l'observant à la dérobée. Il a l'air d'un très vieil homme, Maxime, bien plus que son âge en tout cas.

D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours appelé mes parents par leurs prénoms quand je ne m'adressais pas directement à eux.

« Pourquoi ne dis-tu pas "maman" et "papa", comme tout le monde ? me demandaient mes amies lorsque j'étais enfant.

– Ben, ma mère c'est Elsa et mon père Maxime », répondais-je invariablement.

Cela me paraissait on ne peut plus logique. Et ma petite sœur Amandine m'a emboîté le pas, les nommant également ainsi.

La peau des mains de Maxime est si fine qu'elle semble presque transparente, laissant apparaître de grosses veines bleues, sinueuses comme des sentiers de montagne. Ses cheveux autrefois épais, aussi roux que les miens, ont pris la couleur blanche et la légèreté d'un duvet de colombe. Son dos se courbe de plus en plus. Il se déplace difficilement, je le vois bien. Sa canne ne le quitte plus. Son visage exprime souvent une grande lassitude. Mais le pire est sans doute cette expression fragile dans son regard, qui le fait ressembler parfois à un enfant perdu. Je ne peux m'empêcher de me sentir inquiète ; il décline beaucoup ces derniers temps, il devrait aller consulter son médecin. Faire un check-up complet. Mais je sais aussi que ce n'est pas la peine de lui faire part de mes craintes ; plus têtu que mon père, je ne sais pas si cela existe. Il balaierait mes doutes d'un grand revers de main impatienté et me battrait froid tout le reste de la journée.

Après le drame, je me suis souvent questionnée. Pourquoi Maxime ne parlait-il jamais d'Elsa, pourquoi se fermait-il dès que l'on évoquait

sa femme devant lui ? Pourtant il l'a tellement aimée, je le sais bien, puisque mon enfance et mon adolescence ont été bercées par leur amour. Une si belle relation entre eux. Vraie. Sincère. Fantasque aussi, il faut bien le dire, à l'image de ma mère.

Car Elsa a toujours été quelqu'un d'un peu à part. Déjà par son physique peu ordinaire. Une chevelure ayant blanchi très vite à la quarantaine, une peau laiteuse et des yeux ambre aussi enflammés que son tempérament. Une femme aux gestes gracieux, à la démarche dansante. Et son rire… je n'en ai jamais entendu de pareil. Le rire de ma mère, c'était comme une cascade qui dévalait joyeusement la montagne, ricochant sur les rochers, emportant les cailloux et la mousse sur son passage. Rien ne pouvait lui résister et nous ne résistions pas, riant chaque fois avec elle de bon cœur. Atypique également par son activité de peintre. Elsa y consacrait tous ses moments de liberté. Une artiste inspirée, créant à grands coups de pinceau d'inimitables envolées de couleurs. Et à l'image de ses tableaux, une femme passionnée et passionnante. Qui un jour, sans préambule, a disparu brusquement de nos trois vies. Ouvrant alors sous nos pieds un abîme de douleur, un gouffre sans fond, dont il a bien fallu, coûte que coûte, remonter.

J'ai réussi à peu près, Amandine aussi me semble-t-il. Bien que j'aie du mal à comprendre pourquoi elle n'est jamais revenue en France. Au moins passer un Noël avec nous. Au moins rendre une petite visite à Maxime. Notre père, que nous adorons toutes les deux et qui lui, je le sais bien, ne s'est jamais remis du drame.

Depuis que ma sœur a fini par m'avouer la vérité lors de mon séjour chez elle à Sydney, cette vérité que j'étais seule à ne pas connaître, je comprends mieux l'étrange réaction de mon père. Je sais désormais que la douleur de la perte d'Elsa ne suffit pas à expliquer son mutisme.

Et dire que tout ça, c'est à cause de Camille Leroy.

Romane

De : Romane S-V
À : C. Leroy
Vendredi 17 mars, 21 : 51

Bonsoir monsieur Leroy,

Comme vous m'y conviez, et je vous en remercie, j'utilise votre adresse mail pour vous répondre.

Excusez-moi de vous écrire un peu tard, mais j'ai eu une journée de travail très chargée. Heureusement ce soir, je suis en week-end.

Ce que signifie « le grand saut avec les autres » ? Je n'ai jamais participé à un stage de ce genre. À aucun stage d'ailleurs, je l'avoue.

Dans l'idée que je m'en fais, la méditation est avant tout une intériorisation. Un moment privilégié avec soi-même. Cependant dans un groupe, il y a forcément des moments forts de partage, presque intimes. Car je suppose que les stagiaires sont amenés à exprimer leur ressenti au cours des séances. Or je suis un peu sauvage de nature et pas du tout habituée au côté « déballage émotionnel ».

Malgré cela, je compte m'inscrire sans tarder. Reste-t-il une place dans votre stage de début juillet, s'il vous plaît ?

Cordialement,

Romane

P-S 1 : Début juillet est vraiment le moment qui me conviendrait le mieux. Mon père va rendre visite à son meilleur ami durant une semaine et ce serait un soulagement pour moi si je pouvais faire coïncider les dates. Il n'a que moi et je n'aime pas le laisser seul.

P-S 2 : Où viviez-vous avant la France ?

J'ai soigneusement dressé une liste pour chacun des messages que j'enverrai à Camille Leroy. Chaque point devra y figurer.

1 – Continuer à l'intéresser à mon cas d'éventuelle stagiaire, passionnée par la découverte de la méditation, ce qui de toute façon n'est pas faux, car je serais vraiment curieuse de découvrir cette activité.

2 – Me montrer mystérieuse, juste ce qu'il faut, afin d'attiser sa curiosité.

3 – Lui poser toujours une ou plusieurs questions sur lui, tout d'abord anodines, puis de plus en plus précises, afin de l'amener insensiblement à me dévoiler ce que je désire tant savoir.

De : C. Leroy
À : Romane S-V
Dimanche 19 mars, 14 : 35

Bonjour Romane,

Nous ne sommes qu'en mars et oui, il reste des places dans tous mes stages. Ainsi, vous pouvez tout à fait choisir la date qui vous convient.

Vos mots continuent à m'amuser. Déballage émotionnel ? Comme vous y allez ! Chacun est libre de s'exprimer ou non et je n'ai jamais obligé personne à le faire. Cependant il est vrai qu'une vie de groupe comporte des contraintes, comme celle de se plier à des horaires précis et des séances communes, aussi réfléchissez bien avant de vous engager.

J'ai vécu en France jusqu'en 2010, puis je suis parti en Polynésie française retrouver mes racines du côté de ma mère. Je vois que pour vous aussi, la famille a de l'importance. Vous semblez seule avec votre père et il a bien de la chance d'avoir une fille qui se préoccupe autant de lui. À bientôt de vos nouvelles, en espérant que vous tenterez cette aventure extraordinaire de la méditation et que j'aurai bientôt le plaisir de vous accueillir dans mon centre Bien-Être en Périgord Noir.

Je vous envoie en pensée l'image d'une mésange bleue qui picore des graines de tournesol dans une mangeoire, devant la fenêtre de mon bureau. Elle sait mieux que nous vivre le moment présent. Restons comme elle, tout simples.

Bien cordialement

C. Leroy

P-S : J'aime bien vos P-S qui en disent parfois plus long que le corps des messages.

Polynésie française. 2010. Oui, cela correspond parfaitement. Il est

parti là-bas juste après le drame. Une fuite, qui peut se comprendre, même si je suis loin de l'approuver. Et elle ? Qu'en est-il d'elle ? A-t-elle aussi pris l'avion ? S'est-elle rendue avec lui en Polynésie ? S'y trouve-t-elle encore ? J'ai toujours pensé qu'elle n'était pas morte. Pas comme cela. Pas elle. Pas ma mère. On n'a jamais retrouvé son corps après le naufrage du *day-cruiser*, ce petit bateau à moteur en parfait état qu'elle avait acheté quelques années auparavant et faisait très régulièrement réviser. Elle naviguait parfaitement, connaissait l'endroit par cœur, puisqu'elle avait passé son enfance et son adolescence sur cette côte et que nous y retournions tous les étés depuis des années. *A priori*, le seul point négatif provenait de la météo. Le vent devait tourner dans la soirée et venir sérieusement troubler la surface ondulante de l'océan. Mais notre mère rentrait toujours de ses balades vers seize heures. Elle n'aurait pour rien au monde laissé passer le moment de son *tea-time* comme elle disait, ses biscuits à la figue et son thé à la bergamote qui semblait lui réchauffer aussi bien l'âme que le corps. Alors pourquoi se trouvait-elle encore au large, aussi tard dans l'après-midi ? C'était incompréhensible.

Ce jour-là, je faisais du camping avec des amis, au bord d'une plage landaise. À vingt et un ans, il y avait belle lurette que je ne passais plus les vacances d'été avec mes parents, contrairement à Amandine, pas encore majeure. La disparition d'Elsa m'avait atteinte de plein fouet, cisaillant mes vacances d'une lame cruelle.

Avant de se rendre au port en début de matinée, elle avait dit à mon père qu'elle partait passer la journée seule dans la petite crique bretonne uniquement accessible par mer, que nous connaissions tous très bien. Maxime ne s'était pas inquiété, elle s'y rendait souvent. C'était son endroit fétiche, où elle aimait se baigner, lézarder au soleil, lire, rêver. Nous savions que parfois notre artiste préférée avait besoin de se retrouver loin de tous ceux qu'elle aimait, pour se ressourcer. Ce n'était un secret pour personne. Alors pourquoi ce mensonge ? Amandine m'a appris qu'elle avait mis la main sur un carnet aux feuillets bleus, dont il manquait la première de couverture. Un journal intime, dans lequel un inconnu parle de ma mère. Et ce que ma sœur y a lu est impensable. Sa révélation a inscrit un nom en lettres de feu dans mon cerveau : notre mère n'était pas seule lors de sa sortie en mer. Camille Leroy l'accompagnait.

Violaine

Si je pouvais communiquer comme tout le monde, je ferais tellement plus de choses. Je m'inscrirais dans une association pour pratiquer un sport en groupe, irais chanter dans une chorale, partagerais parfois un film au cinéma avec mes amis. Au lieu de quoi, je me promène seule au Jardin des Plantes, fredonne dans ma cuisine et ne me confronte pas au grand écran, faute de saisir la plupart des répliques des acteurs. Heureusement, j'ai le goût de la lecture depuis l'enfance. Alors, je dévore des tonnes de livres empruntés à la bibliothèque de notre quartier populaire.

Il y a les jours où je vais moralement bien et ceux où tout est difficile. Le handicap pèse lourd dans ma vie. Encore récemment, les jours sans, je restais devant ma télé à regarder défiler les images et reconstituer les scénarios bébêtes des séries de l'après-midi. Pas envie d'autre chose. C'était facile, mais encore plus démoralisant en fin de compte.

Maintenant, c'est différent. Depuis que j'ai commencé à écrire, j'ai l'impression de revivre. Je m'offre un vrai voyage, en y mettant tout mon cœur. Je sors des sentiers battus, de ces journées qui m'offrent rarement des surprises. Et cela me galvanise.

Même si c'est le plus souvent le cas, il ne faut pas croire que je reste toujours seule. Je suis peut-être malentendante et cela m'isole beaucoup, mais j'ai la chance d'avoir quelques amis. Des vrais. Il m'arrive de croiser dans les rues de Paris des femmes très entourées, rieuses. Jamais seules, semble-t-il. Elles me paraissent superficielles et je ne les envie pas. Moi, j'ai toujours ressenti ce besoin d'échanger profondément. Sincèrement. Et je n'ai jamais pu envisager l'amitié autrement.

Je souris en pensant à la dernière lettre d'Adélaïde, mon amie

d'enfance. Ma très chère Adé. Toujours présente dans ma vie, malgré le temps. La distance. La maladie.

Il y a aussi ma pétillante Maëlle, que j'ai rencontrée un jour à la bibliothèque. Nous avons très vite lié connaissance, grâce au livre de Paulo Coelho *L'Alchimiste*. J'avais décidé de l'emprunter et Maëlle le rendait justement à la bibliothécaire.

« Vous avez aimé ? » ai-je demandé à la grande femme blonde à la silhouette élancée et au regard limpide, qui se tenait devant moi. Et nous avons ri ensemble, car d'habitude, c'est plutôt l'employée de la bibliothèque qui pose cette question.

« Beaucoup, a répondu la femme blonde. Je dirais même qu'il fait maintenant partie de mon top 10. »

Elle parlait un peu vite, je lui ai expliqué mon problème de surdité et lui ai demandé de répéter plus lentement.

« Top 10 ? ai-je rétorqué peu après, surprise.

– Oui, mes dix livres préférés. Et savez-vous pourquoi ? »

Nous sommes parties toutes deux dans une conversation où je n'ai pas tout compris, mais que j'ai pu reconstituer à peu près. Car lorsque je saisis un mot sur deux ou deux sur trois, ou pire, les mots de travers, mon cerveau doit travailler pour combler les blancs ou interpréter les mots mal compris. C'est ce que mon audioprothésiste m'a longuement expliqué. Cela demande beaucoup d'énergie et c'est pourquoi je me fatigue plus vite que la moyenne des gens.

Maëlle et moi, nous avons ensuite prolongé notre échange au salon de thé le plus proche. Nous avons ri encore quand j'ai tenté de trouver les dix livres qui m'avaient le plus marquée. Une tâche bien difficile, tant j'en ai lu et apprécié !

Le lendemain soir, moi la timide rousse handicapée étais invitée à dîner chez la blonde virevoltante et bien dans sa peau. Maëlle me présentait son mari Éric. Un homme chaleureux, qui s'est montré très attentif à mon handicap. Il a fait l'effort rare d'articuler suffisamment en me regardant bien en face, afin que je puisse déchiffrer sur ses lèvres et me sente à l'aise tout au long de la soirée. J'ai tout de suite ressenti une belle ambiance de complicité, de respect, d'amour profond entre mes nouveaux amis. Et cela m'a fait un bien fou. Je me suis dit qu'une telle relation pouvait réellement exister. Je ne l'avais pas connue avec Xavier mon ex-mari, mais elle était là, devant mes yeux. Et une petite lumière s'est mise à palpiter doucement dans mon

âme.

Et puis bien sûr, je sais que je peux compter sur mon ami Ernesto, les yeux fermés. Nous aimons tant discuter ensemble lui et moi, de tout et de rien. Comme son débit de paroles est assez lent et qu'il possède une voix grave et posée, je n'ai pas de mal à saisir ses propos. Ce sont surtout les aigus qui me posent problème, car leur fréquence est proche de mes acouphènes, qui les recouvrent presque complètement.

Mes amis comptent beaucoup pour moi. Car on ne peut pas dire que j'aie vraiment une famille sur laquelle m'appuyer. Mes parents sont partis tous les deux de bonne heure. Mon unique frère s'est enfermé dans son chagrin depuis le drame. Quant à Romane, la dernière fois que je l'ai vue remonte à si longtemps… L'image de ma nièce, à l'épaisse chevelure aussi rousse et bouclée que la mienne, vient à mon esprit, je dépose un baiser sur le bout de mes doigts et je le lui envoie.

Romane

De : C. Leroy
À : Romane S-V
Jeudi 23 mars, 22 : 38

Bonjour Romane,

J'ai vu aujourd'hui avec plaisir que vous vous étiez inscrite à mon stage du 7 au 13 juillet prochain, sous le nom de Romane Sael-Vertrou. Je vous avoue que ces deux initiales S-V m'intriguaient depuis le début, je me demandais quel nom se cachait derrière elles. Il n'est d'ailleurs pas banal. Les deux termes vous viennent-ils de chacun de vos parents ?

Ce matin, je suis allé faire une longue promenade avec mon berger australien, parmi les châtaigneraies qui surplombent ma maison. Aimez-vous les arbres, Romane ? Ils renferment une sagesse que nous les hommes ne posséderons jamais. Une grande force aussi. Je me suis assis au pied d'un vieux châtaignier et m'y suis adossé afin qu'il me transmette un peu de sa puissance et de sa sérénité. J'ai médité quelques instants et lorsque j'ai rouvert les yeux, j'ai pensé à vous. Je sens en vous une âme franche et sincère, qui a souffert aussi. Je ne sais trop pourquoi, mais notre correspondance me fait du bien.

Ne croyez surtout pas que je vous drague par mail en vous disant cela ! Ce n'est pas du tout mon genre. Mais votre fraîcheur, votre spontanéité, votre côté un peu sauvage, vos questions singulières m'interpellent. Vous voyez, je laisse tomber l'armure – nous en avons tous une, n'est-ce pas ? – et m'adresse à vous avec la plus totale sincérité. M'en diriez-vous un peu plus sur vous, si cela ne vous ennuie pas ? Je sais seulement que vous vivez dans la ville de Bordeaux et que vous êtes très attachée à votre père.

De moi, vous connaissez mes origines maternelles, vous savez que j'apprécie la nature, les chiens et la mésange bleue qui vient picorer matin et soir devant mon bureau.

Amicalement,
C. Leroy
P-S : Bien sûr, vous n'êtes pas obligée de répondre à ma curiosité.

De : Romane S-V
À : C. Leroy
Vendredi 24 mars, 12 : 35

Bonjour,

À part mon père, j'ai une sœur cadette qui a quatre ans de moins que moi. Mais je la vois rarement car elle habite en Australie. Sinon je vis seule et n'ai pas vraiment d'amis. Je vous l'ai dit, je suis de nature solitaire. Ma chatte tigrée et mes fleurs me suffisent.

Merci pour la mésange. J'ai toujours aimé la nature moi aussi, et j'habite à Bordeaux uniquement pour des raisons professionnelles. Je travaille chez un fleuriste et même si je m'occupe de plantes coupées, ce sont tout de même des fleurs. Leurs couleurs lumineuses, leurs parfums subtils, leur extrême délicatesse m'ont toujours touchée. Mon patron dit que je n'ai pas mon pareil pour créer des compositions. On peut dire que j'ai été à « bonne école » car mon père adore les roses, il en est même fou. Il a conçu une roseraie extraordinaire dont il prend grand soin. Il m'a naturellement transmis sa passion.

Oui, j'aime aussi les arbres. Et comme je l'ai écrit, je connais et apprécie beaucoup la Dordogne. C'est l'un de mes lieux de vacances favoris.

Voilà, maintenant vous en savez un peu plus sur moi. Donc à mon tour, j'ose vous poser quelques questions. C'est fair-play, non ?

Vivez-vous seul avec votre chien ou une Mme Leroy mitonnera-t-elle de bons repas diététiques à vos stagiaires ? J'imagine soit une Polynésienne ramenée dans vos bagages, soit une femme peu ordinaire, une musicienne ou une artiste peintre par exemple.

La Polynésie française est-elle aussi paradisiaque qu'on le dit ? Je rêve d'aller me baigner dans les eaux tièdes et translucides de ces îles lointaines. Pourquoi n'y êtes-vous pas resté ? Il me semble que si j'avais eu la chance d'y vivre, je n'aurais jamais voulu en repartir.

À bientôt
Amicalement,
Romane
P-S 1 : Le livre de Christophe André est merveilleux, un grand merci à

vous pour cette découverte. J'ai commencé quelques exercices avec le CD et j'ai hâte de m'adonner davantage à cette pratique de la méditation de Pleine Conscience, qui me parle plus que jamais. À ma grande surprise, la voix calme de cet homme me permet de rapidement m'intérioriser. Et à la fin d'un exercice, je me retrouve vraiment détendue.

P-S 2 : Vous dévoilez-vous autant avec toutes vos stagiaires ou vos patientes ?

Devant la photo de son profil Facebook, je ne peux m'empêcher de trouver Camille Leroy plein de charme. Je l'imaginais bien plus vieux que ça, car si Elsa est vivante comme je l'espère, elle a maintenant cinquante-six ans. Et même s'il est un peu plus jeune qu'elle, ce qui est possible, il doit cependant frôler la cinquantaine. Pourtant, son visage aux traits réguliers paraît plutôt jeune. Il a des cheveux foncés mi-longs, retombant avec naturel sur les épaules. Un nez un peu épaté. Des yeux rieurs et très clairs, créant un contraste insolite avec sa peau cuivrée. Le genre métis qui me fait craquer.

Je me surprends à imaginer avec gourmandise que peut-être des tatouages maoris sont gravés sur sa poitrine ou ses biceps. Je connais un peu cet art traditionnel chargé de symbolisme : tortues, coquilles, océan, soleil, dents de requin, autant de thèmes exotiques qui m'ont toujours fascinée. Qu'est-ce qui se cache exactement sous le tee-shirt échancré de l'homme souriant sur la photo devant moi ?

Mais aussitôt, je me reprends et me réprimande : *Mais ça ne va pas, non ? Tu ne vas quand même pas te mettre à fantasmer sur l'amant de ta mère !*

Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Amandine a été très claire dans ses propos. Sur le carnet qu'elle a découvert, Camille Leroy écrivait à Elsa et les termes étaient sans équivoque. Ils vivaient tous deux une relation amoureuse.

Chapitre 3

Romane

– Papa ? C'est moi !

Je referme la porte d'entrée, replie vite mon parapluie qui commence à goutter sur les tomettes rouges et le fourre dans le grand porte-parapluie en étain. Puis je pénètre vivement dans le salon.

Maxime est installé dans son fauteuil en cuir devant la cheminée, où crépite un bon feu de bois. On lui livre ses bûches au début de l'automne, qu'il empile soigneusement sous l'abri du jardin. Et à partir de fin octobre, il adore se préparer chaque jour une bonne flambée, restant de longues heures à lire ou rêver devant l'âtre.

L'apercevoir ainsi me ramène soudain à un moment privilégié de mon enfance. En une fraction de seconde, je retrouve l'ambiance feutrée de ce soir-là, où, avec ma petite sœur Amandine, nous avions rejoint notre père dans ce même salon, alors qu'Elsa peignait dans son atelier. Les lampes étaient éteintes, seule la lumière du feu éclairait doucement le visage de Maxime. Le voyant penché vers l'âtre, absorbé dans une contemplation silencieuse, nous nous étions assises, impressionnées, sur le canapé près de son fauteuil. C'est là qu'il s'était mis à raconter à voix basse son enfance. Pour un homme aussi secret que lui, le fait était suffisamment rare pour que nous ayons continué à l'écouter les oreilles grandes ouvertes. Il avait parlé de ses grands-parents paysans, chez qui il passait ses vacances d'été. Nous les avions imaginés tous les trois, se réchauffant autour du foyer après avoir savouré leur assiette de soupe et un gros morceau de pain, cuit dans le four du village. La grande marmite, dans laquelle le repas avait mijoté une bonne partie de l'après-midi, était suspendue dans l'âtre. Nous avions ressenti l'atmosphère tranquille de ces douces soirées d'antan.

L'émotion vibrant dans la voix chaude de Maxime nous avait touchées. Et pour la première fois de ma jeune vie, j'avais éprouvé la certitude rassurante d'avoir des racines solides, plantées dans le sol du terroir bordelais. Aujourd'hui encore, je me souviens de cette flambée qui m'avait non seulement réchauffé le corps, mais aussi l'âme et le cœur.

– Eh ben dis donc, quel temps ! Tu entends cette grêle dehors ? Les giboulées sont pile-poil à l'heure cette année !

Tout en essorant l'extrémité de mes longues mèches rousses trempées malgré le parapluie, je me penche pour embrasser mon père. Celui-ci ferme un instant les yeux. Il souhaite sans doute mieux savourer mon baiser. Un instant qui dure, qui se prolonge… un peu trop longtemps. Une grimace sur le vieux visage ridé m'alerte soudain.

– Papa ? Ça va ?

Je secoue l'épaule de mon père, qui laisse échapper un cri de douleur. Il entrouvre légèrement les paupières.

– Tu as mal, papa ? Où ça, montre-moi !

La main tremblante, Maxime désigne son bras gauche, son cœur, son cou.

Sans plus attendre, je saisis le téléphone et compose le 15.

Dans la salle d'attente des urgences, je ronge mon frein et ne cesse de me culpabiliser. *Bon sang, je le savais qu'il aurait dû consulter un médecin depuis un moment déjà ; j'aurais dû insister…* Mais avec lui, c'est toujours tellement compliqué… Il est très dur au mal, je le sais bien et c'est pourquoi j'ai tout de suite contacté le Samu. Un quart d'heure après, Maxime était emporté sur une civière. Et moi je suivais l'ambulance dans ma petite Twingo, jusqu'à l'hôpital cardiologique Haut-Lévèque, à Pessac dans la banlieue de Bordeaux.

– Mademoiselle ?

Une voix d'homme me tire de mes songes. Un interne à la longue blouse blanche se trouve devant moi et me parle avec douceur.

– Tout va bien, ne vous inquiétez pas. Votre père vient d'avoir un infarctus, mais par chance c'était le tout début lorsque vous vous en êtes rendu compte. Vous avez eu le bon réflexe, les choses ont pu être prises à temps et son cœur n'a pas trop souffert. Nous lui avons posé un stent. Pour ce soir, il est fatigué et se repose, mais vous pourrez

revenir le voir dès demain matin.

Je le remercie et me dirige vers la sortie, comme une somnambule. *Mon Dieu, si j'étais arrivée une heure après à Léognan, que se serait-il passé ? Seul dans sa maison, Maxime aurait-il appelé les secours ?*

Je souffle longuement pour chasser mon angoisse et me secoue. *Bon, ce n'est pas le moment d'en rajouter. Il va bien, le médecin l'a dit. C'est le principal.*

De retour à Léognan, dans la vieille maison de mon père, je frissonne. Le feu est éteint depuis longtemps et je n'ai pas le courage de le rallumer. J'enfile la vieille veste de laine noire de Maxime qui traîne sur le canapé. M'obligeant à ne pas réfléchir davantage, je me rends dans la cuisine, remets un peu d'ordre sur la table, fais le brin de vaisselle qui attend dans l'évier. Malgré moi, je souris. *Me voilà presque devenue la maman de mon père !*

Un peu plus tard, je ne sais pourquoi mes pas me conduisent jusqu'au bureau de Maxime. Je n'en franchis jamais la porte sans lui d'habitude. Sur les étagères sont rangés des albums photo. J'envisage d'abord d'aller en saisir un, de le feuilleter afin de retrouver des bribes de mon enfance, quelques clichés de ma mère. Mais au lieu de cela, voilà que je me plante devant la petite commode que m'a décrite Amandine. Celle en bois de rose, à gauche de la fenêtre. Celle devant laquelle peu après la mort d'Elsa, ma sœur a vu notre père, le visage ravagé, remettre un carnet aux pages bleues avant de refermer le meuble à clé.

La clé, Amandine a bien repéré où elle se trouvait. Maxime l'a tout simplement rangée dans le premier tiroir de son bureau. Aussi, dès que l'occasion s'est présentée, ma sœur est allée voir. Elle a toujours été curieuse. Mais il est vrai que trop de mystère plane dans cette maison. Et je suis persuadée que j'aurais fait de même. Pour avoir une chance d'approcher celui, épais et inquiétant, qui entoure la mort d'Elsa.

D'ailleurs, je VAIS faire de même. Rien ne me retient plus aujourd'hui. Maxime n'est pas là. Et, qui plus est, il a failli mourir. Il sait certainement des choses que ses filles ignorent. Alors, avant qu'il n'emporte tous ses secrets dans sa tombe, il faudrait quand même y voir un peu plus clair, non ? La réponse est peut-être là, à portée de main. Et je dois au moins vérifier les dires d'Amandine. Même si je ne mets pas en doute sa confidence, j'ai toujours été un peu comme saint

Thomas, ayant besoin de vérifier personnellement avant d'y croire vraiment.

Elle me manque tant, ma petite sœur. Je ne peux m'empêcher de penser que la disparition de notre mère n'est pas pour rien dans son éloignement.

Maxime

Je suis sorti de l'hôpital avant-hier. Comme toujours, Romane s'est montrée aussi efficace que possible, m'entourant, me chouchoutant comme une vraie mère poule. Son aide m'est évidemment précieuse. La pauvre petite ne se doute pas que parfois, ses yeux d'ambre chaud, la teinte exacte de ceux d'Elsa, me chavirent le cœur. Comment pourrait-elle savoir ? Imaginer notre histoire ? Ce que nous avons vécu sa mère et moi est si peu banal.

J'aurais aimé ne plus y penser, mais c'est plus fort que moi. Est-ce mon malaise cardiaque qui m'a davantage fragilisé, m'a rendu encore plus émotif, plus perméable aux souvenirs ? Est-ce la chambre impersonnelle de l'hôpital où je n'avais pas grand-chose à faire et où j'ai disposé de plus de temps pour réveiller mon passé ?

J'ai l'impression de toujours vivre avec ma femme, comme si elle se trouvait encore ici à la maison. Souvent, je m'adresse à elle.

– Le médecin m'a bien dit que j'aurais pu te rejoindre dans l'autre monde si Romane n'avait pas été près de moi lors de mon malaise. Ne serait-ce pas mieux, qu'est-ce que tu en penses ? Parfois je me le demande…

Seules les visites de Romane et les flâneries dans ma roseraie me changent les idées. Je retrouve un peu de sérénité dans l'instant présent.

Dans quelques jours, je devrai retourner à Haut-Lévèque pour ma réadaptation cardio-vasculaire, car il faut que je me réhabitue peu à peu à l'effort. Et bientôt, je pourrai me remettre à jardiner. Il sera grand temps car chaque année au milieu du printemps, je crée des variétés inédites de roses. Je me prends pour un apprenti sorcier, lorsque je prélève le pollen avec un pinceau très fin sur une fleur du « pied père » et le dépose au cœur de la « rose mère », sur le pistil.

C’est une expérience qui me fascine, car on ne peut jamais prédire avec précision quelle nouvelle variété va en résulter.

Lorsqu’elles éclosent, je photographie mes trouvailles et je les baptise. Bien sûr, celles qui se nomment *Elsa*, *Romane* et *Amandine* sont les plus belles de toutes. Ensuite je range amoureusement les clichés dans de grandes chemises de couleurs différentes, suivant les teintes de mes roses. Romane dit que je devrais proposer mes créations chez un rosiériste. Mais je me suis toujours adonné à ma passion pour le plaisir, pas pour l’argent.

Romane

Camille Leroy et moi, nous correspondons régulièrement depuis plus de trois mois. Il est passionné par la méditation et j'avoue que j'attends maintenant le stage avec impatience.

J'ai posé à mon futur professeur quelques questions personnelles, mais finalement pas autant que je le pensais. Je ne veux pas éveiller ses soupçons. J'attends mon heure. J'ai su le mettre en confiance, il a visiblement plaisir à rester en contact avec moi, pour l'instant c'est le principal. Cependant, comme il s'étonnait à nouveau que je porte un nom de famille composé aussi peu courant, je lui ai fourni un indice en ce qui concerne le premier terme.

« Le nom Sael vient effectivement de ma mère. Elle était originaire de Bretagne. » Et dans la lancée, comme une idiote, je n'ai pu m'empêcher de demander, l'air de rien :

« Connaissez-vous cette région ? »

J'aurais dû m'abstenir.

J'ai toujours été d'un tempérament « soupe au lait ». Petite déjà, je pouvais m'indigner promptement et violemment contre la moindre injustice. Plus tard, mes emportements sont devenus légendaires dans la famille.

Depuis ce matin, je ne décolère pas. Ma chatte Cracotte n'y comprend rien, elle a beau se frotter contre mes jambes, je ne me laisse pas attendrir comme d'habitude.

Après avoir pris connaissance du début de mail envoyé par Camille Leroy, j'ai éteint rageusement l'ordinateur. Je ne pouvais en lire davantage. J'étais scotchée, comme saisie par une pluie glaciale qui se serait déversée d'un coup sur moi.

Et les mots sont restés gravés dans mon esprit.

De : C. Leroy
À : Romane S-V
Jeudi 22 juin, 10 : 12

Bonjour Romane,

Je vois que vous parlez de votre mère au passé et suis désolé si je me suis montré maladroit. Je ne voulais surtout pas être indiscret. Pour répondre à votre question, non, je n'ai jamais mis les pieds en Bretagne. Une bien belle région certainement, même si je sais qu'il y pleut souvent. Il paraît que les paysages maritimes y sont époustouflants.

Non mais quel menteur cet homme-là, quel hypocrite ! Il me prend pour qui ? Une bécasse à qui il peut raconter n'importe quoi ? Une fille qu'il peut manœuvrer à sa guise, sous ses airs de don Juan ? Ou bien a-t-il déjà compris qui j'étais et cherche-t-il à se protéger ? Pourtant, cela me paraît bien peu probable. Je ne suis pas encore allée assez loin dans les questions qui le concernent directement.

Dire qu'au fil de nos échanges, j'ai commencé à l'apprécier. À attendre ses mails avec un brin d'impatience, en consultant fréquemment mon smartphone pour voir s'il m'avait transmis un nouveau message. Il m'a semblé qu'il était sincère. Que c'était peut-être un type bien.

Je crois que je me sens légèrement vexée aussi. C'est moi qui suis censée le manipuler, pas lui ! Comme si je ne savais pas qu'il a aimé ma mère, qu'il a recouvert des pages entières en décrivant ses sentiments ardents pour elle et qu'il l'a rejointe en Bretagne cet été-là…

Car l'exploration du bureau de Maxime m'a renseignée au-delà de ce que j'imaginais. Depuis le temps qu'Amandine avait lu le fameux carnet à la première de couverture manquante, il était à parier que mon père l'avait détruit, certainement brûlé dans sa cheminée. Je le connais bien mon paternel, il est dur au mal, mais pas masochiste ; il n'avait aucun intérêt à conserver les écrits des amours de sa femme avec un autre homme…

En fait, j'ai eu une chance monstrueuse. D'abord, j'ai tiré le tiroir et n'ai rien vu qui ressemblait de près ou de loin à un carnet, calepin, agenda ou cahier quelconque. Là-dedans, c'était rempli presque jusqu'à ras bord d'un fouillis innommable de papiers administratifs,

datant d'au moins quinze ans. J'ai levé les yeux au ciel : mon père et l'ordre ! Après avoir soulevé cette paperasse, j'étais un peu découragée. C'est en voulant remettre le tiroir de la vieille commode en place que j'ai vu qu'il coinçait légèrement. Je l'ai alors retiré pour en connaître la raison. En me penchant, j'ai découvert un feuillet de papier bleu, déchiré, qui venait probablement de tomber dans le meuble derrière le fameux tiroir. Mon cœur battait la chamade. Amandine m'avait bien spécifié que le carnet ne comprenait pas de première de couverture. Il était donc plausible que je tienne entre mes mains la première page bleue, restée coincée au fond du tiroir quand Maxime avait attrapé le maudit calepin afin de le détruire.

J'ai emporté mon trésor comme une voleuse. Je l'ai bien gardé dix minutes dans la poche de mon pantalon avant d'oser poser les yeux dessus.

Puis je l'ai lu, en reconstituant les bouts de mots manquants. Le contenu s'est inscrit dans mon cœur à jamais. À l'encre indélébile. Brûlante.

Il contient deux écrits. Celui du recto date de deux ans et demi avant la disparition de ma mère.

Elsa,

Deux fois par semaine, vous vous allongez sur le divan.

Confiante, abandonnée, vous me dévoilez votre vie. Vous évoquez votre naissance. Votre petite enfance si difficile. Le malaise qui vous a envahie un peu avant que votre fille aînée ne quitte la maison pour construire sa vie. Celui que vous redoutez, alors que la deuxième est bientôt prête à suivre le même chemin. Syndrome du nid vide, doublé chez vous d'une terrible réminiscence d'abandon.

Je vous écoute, je vous regarde et je vous trouve belle. Votre singularité, votre chevelure blanche, l'éclat étrange de vos yeux de miel me fascinent. Je n'aurais jamais dû commencer à vous aimer.

Bientôt, vous n'aurez plus besoin de moi. Vous ne reviendrez plus dans mon cabinet. Alors, peu à peu, vous m'oublierez.

Camille Leroy

Au verso, le deuxième a été écrit un an avant sa mort.

Elsa,

Même dans mes rêves les plus fous, je n'aurais osé imaginer que tu répondes un jour à mon amour pour toi. C'est la plus belle chose qui soit arrivée dans ma vie. Elsa, tu es ma Reine. Mon Étoile. Mon Unique.

N'aie crainte, je ne te demanderai jamais de choisir entre lui et moi. Je comprends ton attachement, depuis le temps que tu partages ta vie avec Maxime. Mon Amour, je me contenterai de ce que tu voudras bien me donner. J'accepte à l'avance cette situation, de n'être qu'à la deuxième place dans ton cœur, du moment que tu m'aimes aussi.

Ma passion dévorante pour toi a tout transformé et depuis que je la sais partagée, la vie m'ensoleille.

Camille

Violaine

– Il n'est pas un petit peu amoureux de toi, ton épicier ?

Cette question, c'est Maëlle qui vient de me la poser, avec son franc-parler habituel. Je me sens rougir.

– Quelle idée ! S'il devait être amoureux de toutes ses clientes !

Nous sommes attablées devant deux tasses fumantes, dans le salon de thé près de la bibliothèque, où nous nous sommes retrouvées en début d'après-midi. Mon amie me regarde en coin, d'un air malicieux. Contrairement à moi qui les laisse toujours libres, elle a relevé ses cheveux et de petites mèches blondes se sont échappées, venant danser contre son visage. Elle est radieuse. Mais même avec son sourire qui ferait fondre l'être le plus insensible, elle ne m'aura pas. Je ne lui dirai rien. Même pas que mon ami l'épicier argentin s'invite de plus en plus souvent dans mes rêveries. Ni que la main sombre, qui m'ouvre la porte du petit commerce lorsque je viens d'y faire mes courses et repars chez moi, me fait frémir quand je l'imagine sur ma peau claire.

De même, je ne souhaite pas révéler à Maëlle l'avancée de mon roman. Mes amis sont au courant de son écriture, mais je leur ai dit qu'ils n'en sauraient davantage qu'une fois le livre terminé. Sa teneur, ses intrigues, ses rebondissements, c'est mon secret. Mon bébé rien qu'à moi. Plus tard d'accord, je le leur ferai connaître. Quand le mot « FIN » sera inscrit dans mon cerveau et sur la dernière feuille.

À défaut de se développer dans mon ventre, mon intrigue grandit sans bruit dans l'espace intime de mon esprit. Et elle y occupe de plus en plus d'importance. De plus en plus de place. J'y pense le jour, mais aussi la nuit lorsque je ne dors pas. Mes personnages prennent de l'épaisseur, de la présence. Les lieux dans lesquels ils évoluent aussi.

J'écris, je retravaille, je me surprends à ciseler mes phrases comme un sculpteur affine inlassablement les formes, les détails d'une statue de marbre. Je plonge sans effort dans cet état particulier que je nomme : « en création ». En fait, il me suffit juste que je me « branche », j'amorce puis je laisse venir. Les idées viennent. Et peu à peu, mon œuvre prend forme sous mes doigts.

Je n'aurais jamais cru que l'écriture puisse ainsi combler ma solitude. Mon isolement. Ce profond repli sur moi-même, dû à ma surdité.

Avec ma rayonnante Maëlle, je préfère évoquer mon frère, à qui je pense si souvent. Il a six ans de plus que moi et il vit là-bas dans le Sud-Ouest, près de Bordeaux. Dans une petite ville entourée de vignes et de grands châteaux viticoles. Je sais qu'il est bien seul lui aussi. Enfermé dans sa souffrance. Le drame de sa vie, qui l'a éloigné des autres. Et donc de moi. J'aurais aimé aller lui rendre visite, mais il refuse toujours. Il accepte simplement de recevoir et de m'envoyer une carte de vœux pour la nouvelle année, puis nous nous en adressons une autre pour nos anniversaires. C'est maigre. Et bien triste.

Mais ce que je ne dévoile pas, pas encore du moins, c'est qu'avec mon roman, une idée commence à naître en moi : et si je l'envoyais à mon frère, une fois terminé ? C'est un très grand lecteur mon frangin, je pourrais lui demander son avis sur mon ouvrage avant de le proposer à des maisons d'édition. Je ne crois pas qu'il refuserait. Et cela pourrait recréer le lien entre nous.

Grâce à mon livre qui prend forme, j'ose entrevoir la possibilité d'une vie meilleure.

CHAPITRE 4

Romane

De : C. Leroy
À : Romane S-V
Vendredi 30 juin, 15 : 05

Bonjour Romane,

Je suis un peu inquiet car vous ne répondez plus à mes mails. Bientôt le stage et plus de nouvelles de vous. Pourtant il me semblait qu'une belle relation s'était établie entre nous. Et que la méditation vous intéressait réellement. Je ne vois vraiment pas ce qui a pu clocher dans notre correspondance, peut-être pourrez-vous m'éclairer ? Je sais que cela peut paraître bizarre, mais j'avoue qu'au fil de nos courriels, je m'étais attaché à votre présence. Cependant, ceci est très personnel et vous n'avez peut-être pas le même ressenti que moi.

Puis-je toujours vous espérer parmi nous samedi prochain ?

Très amicalement,

C. Leroy

Quel beau parleur ce Camille Leroy ! Ben voyons, il ne voit toujours pas ce qui peut clocher… Je n'aime pas les menteurs, c'est tout. Vais-je le lui dire ? Après tout, mail après mail, il la cherche, ma réponse ! Au diable la douceur et la gentillesse ! Je me sens toujours très en colère, ce qui est étrange car après tout, cet homme ne m'est rien, à moi.

De : Romane S-V
À : C. Leroy
Vendredi 30 juin, 18 : 22

Monsieur le professeur de méditation,

Il me semble que lorsqu'on enseigne une telle discipline, lorsqu'on communique avec les autres à un niveau aussi subtil, on se doit d'être totalement intègre. Vous paraissiez l'être, mais votre mail du 22 juin m'a démontré le contraire. Si de mon côté je n'ai pas été parfaitement réglo en omettant certaines choses, je ne vous ai jamais menti comme vous venez de le faire. Cependant, je suis toujours intéressée par la méditation et je travaille chaque jour avec les CD de Christophe André. Pour le stage, je ne sais plus très bien.

Romane

Je suis comme ça, je me promets des choses que je ne tiens pas. Je ne voulais pas trop en dire et voilà que je plonge dedans la tête la première. Mais c'est plus fort que moi, je ne peux pas ne pas être vraie quand l'essentiel est touché en moi. Mes parents m'ont inculqué le sens de la franchise. De la loyauté. Et celui de la parole donnée. Bien sûr je n'ai pas dit tout à fait la vérité à Camille Leroy, mais ce n'est rien à côté de l'énorme mensonge qu'il a osé m'écrire. Et puis avec lui, j'ai surtout procédé par omission.

Alors si notre relation épistolaire s'arrête là, tant pis pour Elsa. Je me débrouillerai autrement pour remonter jusqu'à elle.

Depuis jeudi, je suis à fleur de peau. Cracotte miaule comme une malheureuse pour que je joue avec elle, mais j'ai l'esprit ailleurs. Camille Leroy m'a envoyé un nouveau mail, je ne l'ai pas ouvert. Au lieu de me sentir soulagée, je me pose mille questions et je maudis ma sincérité. Ai-je bien fait de lui adresser ce dernier message ? Comment vais-je retrouver ma mère maintenant ? Cet homme n'était-il pas prêt à devenir mon professeur, à m'en dévoiler peu à peu davantage sur sa relation avec elle ? Il avait continué à se livrer à travers ses mails. M'affirmant qu'il vivait seul. Donc pas d'Elsa en Dordogne. Me disant que la France où il avait été élevé et ses amis lui manquaient trop pour demeurer plus longtemps en Polynésie française. Donc pas d'Elsa là-bas non plus. À moins que leur amour ne se soit étiolé et que cet homme ne soit rentré sans elle, si elle y est vraiment partie avec lui il y a sept ans.

Je ne parviens plus à dormir. Mes interrogations m'épuisent. Le visage séduisant à la peau sombre me poursuit. Mais qu'est-ce qui

m'arrive ?

La sonnerie du téléphone me réveille. Onze heures du matin. J'ai dû enfin sombrer dans le sommeil vers sept heures. Heureusement, on est dimanche. Au bout du fil, une voix inconnue. Très grave. Très chaude.

– Vous êtes bien Romane ?

– Oui, c'est moi.

– Camille Leroy à l'appareil.

Je me sens instantanément réveillée.

– Excusez-moi de vous appeler, j'ai trouvé votre numéro de téléphone sur votre fiche d'inscription. Vous n'avez pas répondu à mon message, je ne pouvais pas vous laisser croire que je suis un menteur.

– …

– Allô ? Vous êtes toujours là, Romane ?

– Oui.

Un blanc s'installe entre nous. Mais Camille Leroy a l'air déterminé.

– J'attends vos explications, Romane.

J'adore la façon dont il prononce mon prénom. J'y sens une grande douceur à laquelle je ne suis pas habituée. De la tristesse aussi. J'essaie de chasser mon trouble en prenant une profonde respiration.

– Eh bien, vous avez dit que vous n'étiez jamais allé en Bretagne.

– Et ?

– Et… c'est tout.

À l'autre bout du fil, un bref silence, puis un rire sonore éclate. Si communicatif que je le partagerais presque si je ne me sentais pas aussi déconcertée.

Lorsqu'il se tarit, la voix de Camille poursuit :

– Mais ce n'est rien alors, Romane !

Mon sang ne fait qu'un tour.

– Comment ça, « rien » ? Vous plaisantez ou quoi ? C'est bien là-bas que vous êtes allé rejoindre Elsa, l'été 2010 non ? Là-bas qu'elle nous a quittés ?

Les pleurs me submergent, je crie, je hurle. Ma souffrance. Mon désespoir. Mon impuissance.

J'ai lâché le téléphone et me suis roulée en boule sur le canapé.

Violaine

– À toi je peux bien le dire, Adé. Justement parce que tu ne me le demandes pas. Mais oui, il me plaît bien Ernesto. Il m'a invitée à aller voir son potager. Il cultive un jardin en banlieue après son travail, tu te rends compte ? Je l'avais déjà croisé plusieurs fois sur le coup de dix-neuf heures, marchant à grand pas vers la station de métro. Je me demandais bien ce qu'il pouvait trafiquer à une heure pareille avec un panier à la main. Mais je n'aurais jamais osé le lui demander, tu me connais. Et j'étais loin d'imaginer ce qu'il vient de me révéler : dès la fermeture de son magasin, il rejoint le RER et jusqu'à la nuit, il s'occupe de ses légumes dans son petit carré de terre. En réfléchissant, j'avais bien remarqué qu'il s'absentait surtout à la belle saison. L'hiver, la lumière brille dans son appartement au-dessus de l'épicerie.

Adélaïde m'écoute. C'est là sa grande force : écouter. Elle est ma meilleure amie. Ma sœur. Mon alter ego. Son cœur est si grand que je me suis toujours confiée à elle. Adé connaît tout de moi depuis l'enfance. C'est bien dommage que nous nous voyions si peu. Car Toulouse, en TGV, ce n'est pas si loin que ça de Paris. Mais mes moyens financiers ne me permettent pas beaucoup d'écarts et Adé n'est pas bien riche non plus. Elle est venue me rendre visite quelques jours, en insistant pour me laisser ma chambre et en dormant sans se plaindre sur mon vieux canapé défoncé.

Comme avec Ernesto, je n'ai pas de mal à la comprendre. Elle connaît mon handicap par cœur et y est extrêmement attentive. Rares sont les personnes avec qui cela se passe aussi bien. La plupart du temps, je demande une ou deux fois aux gens de répéter en parlant plus fort et en articulant davantage, mais ensuite cela devient gênant. Même en faisant un effort, ils oublient très vite mon état de malentendante, moins visible que d'autres handicaps. Et au bout de

quelques répliques, je suis obligée de lire sur leurs lèvres.

– C'est génial, ma belle. Je suis si heureuse pour toi. Il est comment cet Ernesto ?

Je suis un peu prise au dépourvu. Adélaïde ne l'a pas encore rencontré, j'avais rempli mon frigo à l'avance pour plusieurs jours. Comment décrire mon ami épicier ? Il n'est ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni gros ni maigre.

– Il est… lui.

Nous éclatons de rire.

– D'accord, mais à part ça ?

Je réfléchis.

– Il est comme toi, il sait écouter. Et… il est argentin tu sais, il a la peau cuivrée, avec des petites rides expressives au coin des yeux. Tu le verras demain, nous irons faire quelques courses dans sa boutique.

Adé est repartie, je me sens légère et gaie. Mon amie a toujours eu cet effet positif sur moi.

Ce matin, je suis descendue chez Ernesto acheter une boîte de thé vert. C'est pratique une épicerie presque en face de chez soi. Et puis je peux bien m'avouer que j'avais surtout envie de passer un petit moment avec mon ami avant la fermeture de midi. C'est là que le ciel m'est tombé sur la tête.

Étrangement, mon ami m'a tout juste dit bonjour du bout des lèvres. Une grosse ride barrait son front, signe des mauvais jours. En encaissant ma monnaie, il m'a quand même fait un petit sourire. J'ai foncé.

– Quelque chose ne va pas, Ernesto ?

Il a poussé un gros soupir.

– On se retrouve sur le banc ? a-t-il proposé.

Un bon soleil me réchauffe et je me suis déchaussée avec plaisir, étirant les jambes voluptueusement devant moi. Du coin de l'œil, j'aperçois mon ami qui vient me rejoindre. Il s'est arrêté un moment au coin de la rue et il me semble qu'il m'observe, ce qui m'amuse.

J'ai mangé lentement ma moitié de sandwich tomate-thon-mozzarella, pendant qu'Ernesto touchait à peine à la sienne. Je sens qu'il voudrait parler, mais il a du mal à se lancer. Je le regarde bien en face et lui demande :

– Vous ne voulez pas me dire ?

– C'est Violetta, finit-il par murmurer après un silence.

C'est la première fois que j'entends ce prénom.

– Qui est Violetta ?

Il répond sans me regarder.

– C'est ma femme.

Je dois faire une drôle de tête. Alors, il déballe tout d'un seul coup. Violetta est argentine comme lui. Ils se sont connus à Paris et s'y sont mariés il y a huit ans. Mais l'Amérique latine manquait trop à Violetta, elle est repartie au pays. Elle dit toujours qu'elle va venir le rejoindre en France, pourtant elle reste là-bas. Il y a cru au début, allant la voir dans leur pays d'origine en été. Mais depuis longtemps, il ne se faisait plus d'illusion. Elle a sa famille, ses amis en Amérique du Sud et, contrairement à lui, ne souhaitait pas vraiment émigrer. Ils ne se sont pas vus depuis quatre ans. Et hier soir, il a reçu un coup de fil. Elle arrive demain en début d'après-midi à Orly.

Nous nous regardons tristement. Pas besoin de mots pour comprendre que nous nous étions tous deux inventé un joli film.

Romane

Je pleure longtemps. Si longtemps et si bruyamment que je n'entends pas le SMS arriver sur mon téléphone portable. Lorsque je le consulte, je vois tout de suite s'afficher les mots :

Ne bougez pas, j'arrive. Je vais tout vous dire. Je suis là dans une heure trente environ. Camille

Je regarde l'heure à ma montre. Camille Leroy ne va pas tarder à sonner. Je baigne mes yeux avec un gant d'eau froide, afin qu'ils dégonflent un peu. J'ai l'air d'un zombie. Ma chatte s'est cachée derrière le canapé.

Quelques minutes plus tard, il est là, dans mon studio. Devant moi. Plus grand que je l'imaginais. Son visage est décomposé. Il se dandine d'un pied sur l'autre, l'air embarrassé.

– Il y avait votre numéro de portable et votre adresse sur la fiche d'inscription, j'espère que vous ne m'en voulez pas d'être venu. Quand j'ai compris qui vous étiez, quand j'ai entendu votre souffrance, j'ai su que je devais tout vous raconter.

Je l'invite à s'asseoir sur le canapé et je prends place sur le rocking-chair en face de lui. La vérité est là, toute proche, mais vais-je réussir à soutenir son éclat ? J'ai tellement voulu la connaître. Et maintenant j'ai peur. Pour gagner un peu de temps, je propose un café et me rue dans le coin cuisine.

– Sael-Vertrou n'est pas votre vrai nom, n'est-ce pas ?

Camille Leroy se tient près de moi à côté de la cafetière et vient de me poser la question, de son timbre de voix encore plus grave qu'au téléphone.

– Sur votre boîte aux lettres, j'ai lu : Romane Fabre.

– Vous n'avez jamais vécu dans une téci, ça se voit, lui dis-je, un brin amusée malgré le contexte tendu.

– Pardon ?

– Une téci. Une cité, quoi ! Vous ne connaissez pas le verlan ?

Il me regarde avec des yeux écarquillés et ne doit pas être loin de penser que j'aurais sans doute besoin de ses services de psychologue. Je précise alors :

– C'est un langage couramment utilisé par les jeunes, dans les cités.

Alors, Célestin comprend d'un coup et s'exclame :

– Mais oui, j'aurais dû percuter ! Il faut dire que j'étais si loin de me douter… En prenant les syllabes de Sael-Vertrou à l'envers, cela donne… « Trouver Elsa » !

Chapitre 5

Violaine

Depuis quelques jours, je ne parviens plus à écrire. Je n'ai plus d'idée. Rien. Rien ne vient plus à moi. Ni le jour ni la nuit. Or le moment le plus propice à l'apparition de mes idées est souvent le cœur de la nuit. Mes personnages aiment se rappeler à moi quand je suis pelotonnée dans le creux de mon lit, dont le sommier est si vieux que mon poids pourtant léger a fini par y laisser son empreinte.

Je suis malheureuse. Malheureuse devant mon cahier ouvert où ma main ne trace plus rien. Malheureuse en passant devant l'épicerie où je n'entre plus. Malheureuse de me sentir inutile. Et plus seule que jamais.

Je n'ai même pas envie d'écrire à Adé ni de passer voir Maëlle et Éric. Mais je ne veux pas me laisser abattre. Alors, j'éteins le poste de radio qui diffuse de la musique à longueur de journée, car même si je ne l'entends guère, un fond sonore m'est indispensable – le silence signifiant pour moi « acouphènes » – et je sors marcher. Je flâne sans but, je déambule le long de la Seine, du canal Saint-Martin. Dans les jardins publics de la capitale, au plus près de ce qu'il reste de nature. Des parcs entretenus, domestiqués même, pourrait-on dire. Je parviens cependant à y goûter quelques instants privilégiés, laissant courir mes doigts sur l'écorce des vieux arbres majestueux, m'asseyant sur un banc à l'abri de leur ombre bienfaisante, car ma peau de rousse rougit vite sous les assauts du soleil. Contemplant les canards colverts et la grâce des cygnes, glissant paisiblement sous les petits ponts en fer forgé. Suivant des yeux les courbes des saules pleureurs qui se reflètent dans l'eau.

En tout début de matinée, je visite parfois des expositions ou des

musées gratuits. Je tente d'y trouver la beauté et le calme, avant que les visiteurs n'envahissent les lieux. Mais même les tableaux peinent à retenir mon attention. Plus ça va, plus j'ai l'impression de devenir asociale. Je crois que je développe, si j'ai bonne mémoire, ce qu'on appelle de l'agoraphobie. Peur de la foule, impression d'étouffer. De ne pas être à ma place parmi les autres. D'ailleurs, y ai-je vraiment été un jour, moi qui comprends un mot sur deux et encore ? Qui, malgré mes appareils auditifs perfectionnés, ne saisis pas d'où vient le son ? Dans les couloirs du métro, quand je jurerais que des bribes de musique arrivent sur ma gauche, je découvre un chanteur des rues s'accompagnant à la guitare un peu plus loin sur ma droite. Quand une voix s'élève près de moi, je tourne la tête en tous sens comme une girouette détraquée. Quant au vent… C'est mon pire ennemi, le vent. Quand il se déchaîne, je n'entends plus que lui. Il m'isole, supprimant tout autour de moi. Plus aucun bruit extérieur. Aucune voix. Aucun son. Seul un souffle constant me vrille les oreilles. Alors, j'enlève mes appareils. Et là, si encore c'était le silence… Mais non, mes acouphènes sifflent, sifflent sans interruption. Il y aurait de quoi devenir folle. Heureusement, j'ai toujours été une personne positive. J'ai une grande force au fond de moi qui me porte. Qui m'interdit de me laisser aller. Car quelquefois, il y aurait vraiment de quoi.

Alors, je me mets en mode survie. Marchant sans joie, mais avançant quand même. Mangeant sans appétit, mais me préparant des repas à peu près équilibrés. Essayant de m'immerger dans des livres qui m'ouvrent les portes de l'évasion. De me nourrir de chaque petit moment qui m'apporte un peu de bien-être. La chaleur du soleil qui m'enveloppe lorsque je m'assois sur l'unique chaise de mon balcon. La couleur bleue du ciel entre les nuages. Mes caresses sur le pelage si doux de Momo, le chat noir de ma voisine. Il vient souvent me rendre visite, car le balcon communique avec celui du logement d'à côté. Parfois, dans un parc, la rencontre furtive avec un oiseau, qui m'observe en penchant la tête. Un sourire timide ou quelques mots gentils échangés dans un commerce.

Je tente de garder vivants en moi mon énergie et mon espoir, en attendant que l'inspiration revienne. Que ma rancune contre Ernesto s'estompe. Que je me sente moins blessée par le silence de mon frère. Que mon état passager de déprime disparaisse. Je sais que mon ami, le temps, m'aidera. J'attends.

Violaine

Je l'ai encore aperçue ce matin. Elle est belle, mille fois plus belle que moi. Avec sa silhouette de danseuse, ses reins cambrés, ses jambes longues, ses talons hauts, elle ne passe pas inaperçue dans le quartier. Les ouvriers de la voirie qui travaillent dans la tranchée un peu plus loin ne s'y trompent pas. Ils ont levé la tête pour la suivre des yeux et l'un d'eux a émis un sifflement admiratif. Depuis le seuil de son épicerie, Ernesto m'a souri faiblement. Je n'ai pas retourné le sourire et j'ai changé de trottoir.

Adé et Maëlle vantent souvent mes qualités. Généreuse. Gentille. Sensible. Empathique. Mais je connais aussi mes défauts. Quand j'ai une dent contre quelqu'un, je suis boudeuse. Ce n'est peut-être pas joli-joli, mais c'est ainsi, je n'y peux rien.

– Tenez, c'est pour vous.

La voix grave dans mon dos m'a fait sursauter. Je me suis retournée et me suis presque cognée à mon ami argentin, qui, la main tendue, m'offrait un petit panier contenant des tomates cœur-de-bœuf, mes préférées.

– Ce sont les premières, vous savez !

Ses yeux ressemblaient à ceux du Chat Potté dans le film d'animation *Shrek 2*. Si doux et si suppliants que malgré moi j'ai éclaté de rire.

– Ah, ça fait du bien de vous voir ainsi, a lancé Ernesto.

Et il s'est joint à moi. Un rire tonitruant si communicatif que le mien a redoublé. C'est en nous tenant les côtes que nous nous sommes réconciliés. Comme quoi, j'ai encore beaucoup à apprendre sur moi-même.

Il est midi. Nous allons nous asseoir sur notre banc favori. Ernesto

m'explique que Violetta est bien plus jeune que lui, treize ans de moins. Soit quarante-cinq ans. Aujourd'hui, elle est partie faire du shopping et ne rentrera que ce soir.

Je sens dans la voix de mon ami une sorte de tristesse, mais je ne m'y attarde pas. Je me sens si heureuse de le retrouver. Si soulagée. Après tout, nous ne nous sommes jamais rien promis. Et je préfère éviter de fantasmer à propos d'une relation plus intime, afin de conserver le plus longtemps possible cette précieuse amitié.

Romane

Il est là et étrangement, sa présence m'apaise. Ou peut-être que ce sont ses longues mains chaudes posées sur mes épaules. Ou bien ses yeux clairs plongés dans les miens. Je retiens mon souffle. C'est un moment essentiel dans ma vie, je le sais. Je le sens.

– Je suis désolé Romane, commence-t-il avec douceur. J'ignorais que vous étiez la fille d'Elsa.

Il tousse légèrement, sans doute pour s'éclaircir la voix. J'en profite pour me libérer de son contact et aller m'asseoir sur le rocking-chair. Je ne jurerais pas que mes jambes ne vont pas se mettre à flageoler d'ici un petit moment.

– Vous ne m'avez pas donné votre vrai nom dans notre correspondance et… moi non plus. En vérité je m'appelle Célestin. Camille est mon deuxième prénom.

Il enchaîne aussitôt :

– Mais la véritable Camille, celle qui avait un lien avec votre mère, était ma sœur.

Je laisse échapper un cri de surprise.

– Votre sœur ? Camille, ce n'est pas… vous ? C'était… une femme ?

Je dois avoir l'air parfaitement stupide. Ma mère amoureuse d'une femme ? Je ne peux pas y croire ! Je suis abasourdie.

– Et vous… pourtant sur Facebook…

– Oui, Camille est mon pseudo. Également mon deuxième prénom, comme je vous l'ai dit. Je n'aurais certainement pas dû l'utiliser. Mais ma sœur est morte vous savez et j'ai l'impression idiote de la faire ainsi un peu revivre sur Internet.

Soudain, je comprends. Le prénom Camille n'apparaît que sur Facebook. Dans ses mails ainsi que sur l'adresse postale qu'il

communique pour ses stages figure simplement l'initiale C.

C comme Camille, mais aussi comme Célestin.

Alors il m'explique. Son père Louis et sa mère Vaiana se sont rencontrés à Tahiti. Elle y vivait, il était militaire, venu là en mission quelques mois. Vaiana avait déjà une fille de huit ans, Camille, qu'elle élevait seule. Lorsque Louis est reparti en France, Vaiana et sa fille l'ont accompagné. Au bout de deux ans, Célestin est né, puis un an après un petit frère, Teiva. Malheureusement, Louis et Vaiana ont perdu la vie dans un accident alors que les enfants étaient encore très jeunes. Les grands-parents paternels les ont recueillis tous les trois dans leur maison de Dordogne, celle-là même où Célestin vit aujourd'hui.

J'écoute son histoire belle et triste à la fois et je sais que cet homme peut me comprendre. Il a lui aussi ressenti la perte d'un être cher au plus profond de lui. Non seulement d'une mère, mais également d'un père. Et comme si la liste ne suffisait pas, s'y est ajoutée sa demi-sœur.

À l'époque, je n'avais pas lu les articles de journaux concernant la disparition de ma mère. Depuis la révélation d'Amandine, j'en ai retrouvé quelques-uns et je sais que contrairement à celui d'Elsa, le corps de Camille a été retrouvé quelques jours après le naufrage. Il avait été rejeté par les vagues non loin de la crique qu'aimait tant ma mère. Les journalistes évoquaient le psychiatre Camille Leroy, mais je n'aurais jamais imaginé qu'il s'agissait d'une femme. Il est vrai que les adeptes de l'ancienne orthographe parlent toujours du médecin ou du professeur au masculin, quel que soit son sexe.

Jusque-là je voulais croire qu'Elsa n'était pas morte et cette personne qui l'accompagnait non plus. Une erreur s'était sans doute produite lors de l'identification du corps. Après tout, cela arrive parfois. J'ai voulu m'en persuader, surtout après la découverte du profil de Camille Leroy sur les réseaux sociaux.

Je regarde Célestin, sa beauté exotique me touche à nouveau. Comme lorsque j'avais longuement détaillé sa photo sur sa page Facebook. Il dégage un calme peu commun, malgré le parcours difficile qu'il me raconte. Il a vécu de telles tragédies. Comment a-t-il pu s'en remettre ?

La question me brûle les lèvres.

– Vous avez pu identifier votre sœur ?

– Oui. Les boucles d'oreilles, les bagues à ses doigts. Il n'y a aucun doute, Romane.

Il n'en dit pas davantage et je comprends. Cela ne doit pas être beau à voir, le corps d'une noyée. Le silence nous enveloppe, comme un hommage sincère à celle qui n'est plus.

Sans réfléchir, je demande :

– Comment était Camille ?

Immédiatement, un voile recouvre ses yeux d'un gris à peine bleuté et ses épaules larges s'affaissent.

– Merveilleuse. Ma Camille était merveilleuse. La grande sœur que chaque enfant aimerait avoir. Celle qui comprend à demi-mot. Qui ne juge pas. Qui conseille, qui guide, qui possède toute la patience du monde. Elle a fait des études de médecine, puis elle a choisi la psychiatrie. Je l'ai suivie à ma façon, en devenant plus modestement psychologue.

Un tel amour perce dans sa voix que j'en reste saisie.

– Elle avait dix ans de plus que moi, vous savez. Pour moi elle était plus qu'une sœur. Elle a remplacé la mère que j'ai si peu connue.

Il se tait et je respecte son silence. Comment cet homme peut-il encore être debout après un tel parcours ? Moi qui me croyais seule avec ma souffrance, voilà que j'en découvre une plus grande encore que la mienne. Je chuchote presque en lui demandant :

– Vous vous entendez bien avec votre frère ?

– Oui, répond-il. Nous avons toujours été très proches et nous nous sommes mutuellement soutenus. En polynésien, Teiva signifie « le prince des îles ». C'est le seul d'entre nous à posséder un prénom de là-bas, je ne sais pas pourquoi. Peut-être notre mère éprouvait-elle le mal du pays.

Puis sa voix s'enraie, pendant qu'il ajoute doucement :

– Mes grands-parents ont fait preuve de beaucoup de courage pour nous élever tous les trois. Heureusement, Camille était une fille très responsable, elle aidait beaucoup notre grand-mère dans la maison et s'occupait activement de Teiva et moi.

C'est plus fort que moi, je me lève et à mon tour, je viens poser mes mains sur ses épaules. C'est vraiment bête, pourtant j'ai envie de lui dire que je suis là moi aussi. Bien sûr, je n'en fais rien. Mais je sens

que mon geste lui fait du bien. De même que les ronrons de Cracotte, dont il caresse le doux pelage.

Cependant je suis loin d'en avoir fini avec mes questions. Pendant que nous parlions de Camille, je pensais : *Et « elle » ?*

J'ai dû formuler les derniers mots à haute voix, car Célestin me répond. Et sa voix m'enveloppe avec une extrême douceur lorsqu'il me murmure :

– Romane, souvenez-vous, on a récupéré le bateau de votre mère. Il avait chaviré. Vous savez, on ne retrouve pas toujours les personnes qui périssent en mer. Il faut finir par accepter l'évidence.

Cette dernière phrase, comme je la redoutais. Celle qu'il fallait bien que j'entende un jour.

Le beau Polynésien vient me rejoindre, s'accroupissant sur le parquet flottant du salon où je viens de me recroqueviller. De m'effondrer. Il tend la main vers moi, remet l'une de mes mèches folles derrière mon oreille, me caresse tendrement le visage. Puis il me prend dans ses bras. Alors, toute ma douleur m'envahit et sort d'un seul coup. Je sanglote contre lui. Blottie. Perdue.

Maxime

J'ai jardiné pendant une bonne heure, puis j'ai pris une douche. Une salade, du fromage avec une large tranche du pain que je tiens à confectionner moi-même avec de la farine biologique et mon indispensable café après le repas. Mes journées se ressemblent, mais mon rythme tranquille me convient. Après ma réadaptation cardio-vasculaire à l'hôpital Haut-Lévèque qui a succédé à l'infarctus, j'ai juste ajouté à mon quotidien une promenade en soirée ou bien l'après-midi quand il fait beau. Souvent autour de la grande vigne qui se trouve au bout de ma rue. Mais il m'arrive aussi de prendre la voiture et d'aller un peu plus loin jusqu'au Lac bleu, le joyau de notre ville. Les canards colverts glissent sur l'eau miroitante et je m'amuse à observer les petits, suivant leurs mères en rangs serrés. Je fais le tour du lac entre les pins sur des tapis d'aiguilles, je respire l'odeur forte de la résine que j'adore et celle bien plus subtile des fleurs d'ajonc, ressemblant à la noix de coco.

Une demi-heure de marche tous les jours, c'est indispensable à ma santé.

Après le déjeuner, j'aime m'installer dans le bureau avec ma tasse fumante. Souvent, je ressors les vieux albums photo. Je regarde les clichés d'autrefois, les caressant doucement du doigt. Certains m'interpellent plus que d'autres. Mes filles toutes mignonnes avec leurs robes d'été, posant de chaque côté de leur mère. Sur la plage, courant vers les vagues. Riant comme des folles lors d'un concours de grimaces. Je les revois auprès de moi, comme si c'était hier. Romane, si douce. Sérieuse. Protectrice envers sa petite sœur. Mais pas uniquement. Pouvant parfois entrer dans de grandes colères. Et têtue parfois, oh combien ! Comme son père, je le reconnais. On dit bien

que les chiens ne font pas des chats.

Ma petite Amandine était plus étourdie. Très vive. Téméraire. Éclatant de rire à tout bout de champ. Du vif-argent, cette enfant. Mes princesses, mes filles adorées. Du temps du bonheur et de l'insouciance.

Elsa, bien sûr. Ma sirène, mon artiste. Ma douleur.

La sonnette de la porte d'entrée me tire de ma rêverie. C'est le facteur. Un recommandé à signer, cela doit être le chéquier que j'ai commandé. Au milieu des publicités qu'il me tend ensuite, j'aperçois la photo d'un surfeur sur une immense vague. C'est une carte postale. Je n'ai pas besoin de la retourner pour savoir de qui elle provient. Heureusement, le lien n'est pas rompu, Amandine m'envoie de petits mots gentils de temps en temps. Je lui réponds par de longues lettres, en lui parlant de mon quotidien, des roses, de Romane. C'est important pour moi et pour elle aussi, je crois. J'espère qu'elle aura envie de revoir la France à un moment donné. Cette pauvre petite a été tellement retournée par la mort de sa mère qu'elle ne veut plus mettre les pieds dans notre pays. Et voilà, invariablement je retourne à Elsa. Il faudrait vraiment que je parvienne à m'occuper l'esprit autrement qu'en pensant à elle. Que j'offre ses tableaux à l'un des musées qui me sollicitent, au lieu de jalousement les conserver dans son atelier, où je m'enferme parfois de longs après-midis, seul avec son fantôme.

Mais comment faire ? Comment laisser les souvenirs au passé, comment vivre autre chose qui permettrait de les laisser dormir en paix ? Quelque chose qui en vaudrait vraiment la peine ? J'aimais lire, or je ne parviens plus à me concentrer. La musique m'émeut trop, je suis devenu hypersensible. Seules la beauté de mon jardin et les visites de Romane m'apportent une réelle satisfaction. Il faudrait peut-être que je parte faire un grand voyage pour m'aérer l'âme. Mais pour aller où ? En Australie, serrer ma petite dans mes bras ? Un trop long trajet pour un vieil homme comme moi, cardiaque qui plus est. J'ai beau réfléchir, je ne vois pas.

Heureusement, la semaine annuelle où je rends visite à mon meilleur ami Yves dans les Landes approche à grands pas. Cela me fera le plus grand bien.

Violaine

Je ne sors plus de chez moi. Après une période vide de création, mon roman m'a happée de nouveau. Les idées affluent, l'évasion est totale. C'est mon cœur qui me dicte les phrases. Mes personnages s'agitent et ma plume les suit. Où vont-ils m'emmener ? J'en ai une petite idée bien sûr, mais elle se précise au fur et à mesure qu'ils vivent en moi, qu'ils prennent de l'épaisseur. Heureusement que j'ai prévu quelques plats surgelés dans le minuscule compartiment congélateur de mon frigo. Ajoutés aux boîtes de conserve stockées dans le buffet, ils constituent mes repas. Je les réchauffe et prends à peine le temps de les avaler, mon cahier à portée de main sur un coin de la table. Il va falloir que j'en achète un autre. Celui de Romane est presque rempli.

Je suis « en création », cet état que j'ai découvert et que j'adore. Se connaît-on vraiment ? Sait-on ce que la vie nous réserve ? Jamais je n'aurais pensé que cela pouvait m'arriver un jour. À moi. Bien sûr, j'ai dévoré parfois avec fascination des interviews d'écrivains, qui expliquent l'état de grâce dans lequel les plonge l'inspiration. Mais dans mon esprit, il s'agissait d'un autre monde. Pas celui d'une handicapée vivant seule dans un appartement et ayant du mal à joindre les deux bouts. Et pourtant… j'y suis. Dedans. Complètement immergée. Même le chat Momo n'y comprend plus rien. D'habitude, j'ai toujours pour lui une petite friandise, un bout de fromage ou une tasse de lait coupé avec de l'eau tiède. Mais là, rien n'y fait. Il a beau miauler, se tenir longuement devant ma porte-fenêtre, je n'ouvre pas. Déçu, il repart au bout d'un moment.

Je suis dans l'urgence. Je griffonne à la hâte. J'annote dans la marge. Je trace des flèches. Je barre. Il faut que j'écrive tant que coule la rivière intérieure de mes mots. On ne sait jamais : et si j'oubliais ?

Il sera toujours possible par la suite de recopier proprement, d'ordonner et de peaufiner pendant des heures.

Je suis inlassablement mon cœur qui me guide.

Plus le temps passe, plus je pense à mon frère. À sa vie dans la région bordelaise. À notre éloignement l'un de l'autre, auquel je voudrais tant remédier. J'espère de tout mon cœur qu'il sera d'accord pour lire mon roman. Qu'il sera touché. Embarqué. Et que ce livre changera nos rapports actuels.

Je t'aime, mon frérot. J'ai besoin de toi dans ma vie.

Chapitre 6

Romane

Il est là et je ne peux détacher mon regard de son visage. Nous avons dormi par intermittence, serrés l'un contre l'autre sur le canapé. Puis, nous avons avalé chacun une tartine de pain beurré avec un café noir. Il parle, et sa voix chaude, ses mots se gravent en moi au fur et à mesure de ses révélations.

– Camille m'a beaucoup parlé d'Elsa. Pour elle, un amour fulgurant. Une révélation. Bien que je l'aie toujours connue homosexuelle, elle disait avoir vécu presque quarante ans sans avoir connu un tel sentiment, une telle illumination.

Il m'a tutoyée avec naturel. J'ai l'impression étrange de le connaître depuis toujours. Je n'ai pas de mal à lui dire « tu » à mon tour, à livrer le fond de ma pensée, à le questionner librement.

– Et elle ? Ma mère ? Tu crois que c'était aussi fort pour elle ?

Sa réponse est pour le moins surprenante.

– Non, je suis certain que non. Ta mère aimait profondément ton père. Je pense plutôt que son attachement à Camille provenait de l'inévitable transfert de la patiente envers son psy, homme ou femme. Elsa aimait ma sœur à sa façon. Mais son véritable amour, crois-moi, c'était Maxime.

Je me sens bêtement soulagée. Elsa avait deux amours dans sa vie, mais celui qui comptait vraiment pour elle était mon père. Il me faut quelques minutes pour assimiler l'information, avant que mes interrogations ne reprennent le dessus. Impérieuses.

– Et Maxime, il vivait ça comment, tu le sais ?

Le ton de voix de Célestin se fait très doux. Presque un murmure, empreint d'un immense respect.

– Pour ne pas perdre Elsa, il avait accepté la situation.

J'en reste les jambes coupées et dois m'asseoir sur le sol, à l'endroit même où je me trouve. Alors, Célestin me raconte. Le bonheur de ma mère entre ses deux amours, malgré une culpabilité certaine. Celle de faire souffrir Maxime, celle de donner trop peu à Camille. Car elles ne se voyaient pas très souvent en fin de compte, en tout cas pas autant que cette dernière l'aurait souhaité, en dehors de la thérapie. Du côté de Maxime, la décision d'accepter qu'Elsa aime une autre personne en même temps que lui. Ce qui n'allait évidemment pas sans douleur. L'émerveillement de Camille devant Elsa qui se donnait à elle. Entièrement. Corps et âme. Car ma mère ne savait pas faire autrement que de se donner ainsi. Là, je comprends tout à fait, car elle m'a transmis cette faculté du don de soi, de la générosité sans calcul. Célestin me parle aussi de la position de sa sœur qui se contentait des rares moments que sa belle pouvait lui accorder. Un sacrifice teinté de douleur néanmoins, même si elle ne le laissait pas transparaître.

– Je connaissais parfaitement Camille. Je voyais bien qu'elle n'était pas si heureuse que ça, au fond d'elle-même.

Et là encore, une forte culpabilité. Celle d'enfreindre sciemment le code de déontologie, l'interdiction formelle pour un ou une psy d'avoir des relations sexuelles avec un patient ou une patiente. Et cela qu'il soit psychiatre, psychanalyste, psychologue ou encore psychothérapeute.

Et moi qui ne savais rien. Qui ne me doutais de rien. Et Amandine alors ? Elle qui vivait avec mes parents avait forcément dû percevoir quelque chose. Je pose directement la question à Célestin, au cas où il en saurait davantage.

– Pour ta sœur, je ne sais pas. Il faudra que tu le lui demandes. Mais nul doute que les discussions entre tes parents avaient lieu dans l'intimité, en dehors d'elle. Cette situation ne la concernait pas. Tu sais, Camille a même rencontré Maxime une fois en tête à tête. Elle m'a raconté brièvement l'entretien. Un respect total entre eux deux. Une humilité, une sagesse incroyable. Tout ça pour le bonheur d'Elsa. Camille n'avait que ces mots à la bouche et je crois bien que ton père aussi. Maxime aurait d'ailleurs conclu la rencontre en disant à ma sœur :

« Si c'est le mieux pour Elsa, je l'accepte. Elle n'est pas avec moi

pour être malheureuse. »

J'écoute intensément les explications de Célestin. Une femme qui aime deux personnes à la fois. Un homme et une femme. Des circonstances inhabituelles, mais connaissant la nature passionnée et originale de ma mère, cela ne m'étonne plus, contrairement à hier soir. La surprise à présent pour moi est plutôt cette faille psychologique qu'elle semblait receler et à côté de laquelle, moi, sa fille, je suis complètement passée. Quant à la pensée de ces deux êtres mettant leur ego de côté afin de partager une femme, elle me bouleverse. En ce qui concerne mon père, je découvre une facette de lui que je n'aurais jamais pu concevoir.

– Était-elle heureuse au moins ?

Le silence de Célestin en dit long. Comment pouvait-elle vraiment l'être dans cette situation ? Des moments extraordinaires de fusion sans aucun doute avec Camille, mais environnés de souffrance. Et visiblement, une impossibilité cruciale d'y mettre fin.

Comme si elle percevait mon besoin de réconfort, Cracotte en a profité pour sauter sur mes genoux.

Violaine

Ce matin, j'ai fait mes courses dans l'épicerie d'Ernesto et il veut absolument me faire goûter les tomates grappes tout juste mûres de son jardin.

– Grosses comme ça ! a-t-il affirmé en montrant son poing solide.

Et nous avons ri tous les deux. Puis nous nous sommes donné rendez-vous à midi.

Nous nous retrouvons sur notre banc habituel. Il fait beau, mais pas trop chaud, au pied du grand tilleul dont l'ombre apaisante nous couvre. Bien entendu, Ernesto n'a pas amené uniquement ses tomates. Quel amour, cet homme ! Il sort un saladier en grès bien calé au fond de son panier, délicatement recouvert d'un papier aluminium. Puis il attrape deux fourchettes et nous picorons sa salade composée directement dans le plat. Il est vrai que ses tomates et ses radis ont un goût incomparable. De même que les œufs durs, dont il m'explique la provenance d'un air de conspirateur :

– Un ami à moi élève ses poules en plein air.

Nous n'en laissons pas une miette.

– Et maintenant une surprise, annonce Ernesto avec un éclair malicieux dans les yeux. Il attrape dans son panier une petite boîte en carton, provenant de la pâtisserie du quartier. C'est alors que je m'apprête à mordre dans ma tartelette aux fraises qu'il me fait sa confidence.

– À la fin du mois, Violetta repart en Argentine et je l'accompagne.

Il ne paraît pas s'apercevoir de mon désarroi.

– Ah bon ?

Peut-être a-t-il décidé d'aller vivre à nouveau dans son pays avec sa femme ? Subitement, un voile gris vient de recouvrir le paysage

serein qui nous entoure. Heureusement, mon ami ne laisse pas mes pensées s'égarer trop longtemps.

– Enfin… je vais voir ma famille pendant deux semaines. Puis je rentrerai, je ne peux pas laisser la boutique fermée plus longtemps.

– Mais…

– Vous voulez savoir si Violetta reviendra ici avec moi ?

Mes yeux doivent répondre pour moi. Alors, il me regarde bien en face et me fait un clin d'œil.

– Non. Violetta et moi, c'est fini. Elle n'aime pas la France. Le divorce sera prononcé quelques jours avant le voyage. De toute façon, nous avions déjà cessé de nous aimer depuis plusieurs années.

Il passe un bras autour de mes épaules et mon cœur fait un bond dans ma poitrine.

Romane

Après sa venue chez moi, Célestin et moi n'avons pas pu nous séparer. Quelque chose nous lie, qui nous dépasse. Quelque chose d'extrêmement fort. Elsa, Camille, mon père, leur secret…, mais pas uniquement. Une force nous pousse l'un vers l'autre, qu'à la réflexion j'ai perçue très vite sans vouloir me l'avouer. Il en est de même pour lui. La seule différence entre nous deux, c'est que Célestin a tout de suite été conscient de cette attirance.

Lorsqu'il m'a enveloppée tendrement dans ses bras vigoureux pour la première fois, c'est moi qui ai tendu mes lèvres vers lui, découvrant le goût de cerise mûre des siennes.

Il est à Bordeaux depuis plusieurs jours. Nous avons à peine quitté mon appartement pour faire quelques courses, nous nourrissant l'un de l'autre. J'aime l'étincelle de désir ardent qui s'allume dans ses yeux clairs lorsqu'il les pose sur ma nudité. Le trouble enivrant qui me saisit quand je caresse sa peau ambrée au grain si doux. Son corps souple aux muscles bien dessinés. L'odeur vanillée qu'il dégage pendant l'amour. Lorsque je me réveille le matin, sa main enveloppant l'un de mes seins, ma bouche contre son épaule nue, le bien-être m'envahit.

Célestin me fait également rêver en me racontant la Polynésie. Chaque fois qu'il évoque ces îles lointaines devant moi, je l'écoute avec attention et une pointe d'envie. J'imagine la luxuriante végétation tropicale. Les oiseaux exotiques. Les récifs coralliens dans lesquels évoluent des poissons colorés. Je sens les odeurs fortes d'épices. De fruits mûrs à point, gorgés de jus. De légumes inconnus, dégoulinant sur les étals des marchés locaux. Je vois les danses rituelles. Les courses de pirogues. Je goûte à la douceur du sable fin sous mes pieds nus. À la tiédeur des eaux translucides. Célestin

fredonne des chants ancestraux et je découvre la douce sonorité de la langue tahitienne. Bercée par sa voix grave, je me sens transportée dans un autre monde.

Cet amour naissant, je peux l'affirmer, représente ce qui m'est arrivé de plus beau depuis bien longtemps.

Demain, Célestin devra repartir en Dordogne, car le stage est sur le point de démarrer. Je le rejoindrai vendredi soir.

Romane

Dans sa belle maison de pierres ocre, je découvre avec les autres stagiaires les exercices de méditation de Pleine Conscience que Célestin nous propose. En tant que novice, j'apprends beaucoup. Ce qui me semble le plus difficile est d'accepter ce qui est, sans jugement. J'expérimente le lâcher-prise.

Le moment qui m'a le plus étonnée s'est déroulé ce matin. Célestin nous a demandé d'observer nos propres pensées. De réaliser l'incessant bavardage de l'esprit, sans chercher à le modifier. Simplement observer comment il fonctionne. Avec lucidité et bienveillance.

– Vous pouvez devenir le spectateur de ce qui se joue en vous-même, a-t-il expliqué.

Personnellement, je ne pensais pas que cela soit possible, d'apprendre à mieux se connaître ainsi.

Notre professeur nous conduit de temps en temps en pleine nature. Nous partons alors nous promener, en silence, dans le bois au-dessus de chez lui. Nous écoutons le chant du vent dans les feuilles. Celui du pinson. Le cri rauque du geai. Les trois sons typiques du chant de la huppe fasciée. Le tambourinage du pic épeiche contre les troncs. Nous ressentons la caresse d'un rayon de soleil qui se faufile entre les arbres. Nous levons les yeux vers les cimes des châtaigniers qui se balancent doucement. Nous laissons nos mains courir sur l'écorce rugueuse des arbres. Nous nous baissons pour humer la mousse épaisse sous les chênes, dans laquelle nos doigts s'enfoncent.

D'exercice en exercice, nous apprenons ainsi à déployer notre attention à nous-mêmes et au monde qui nous entoure. À l'affiner et à la cultiver. À ressentir pleinement, avec tous nos sens.

Réconfortée par la douce présence de mon amoureux, je n'ai eu aucun mal à m'intégrer au groupe. Je peux même avouer que je m'y sens parfaitement à l'aise. Comme quoi, on a toujours à apprendre sur soi-même.

Nous restons tous deux très discrets sur notre toute nouvelle relation. Dans le cadre de cette formation de développement personnel, je ne suis évidemment pas censée bénéficier d'une place privilégiée.

De jour en jour, j'ai l'occasion de découvrir davantage l'homme merveilleux qu'est Célestin. Sa sensibilité. Sa gentillesse. Son empathie. Dès la première présentation, il n'a pas caché que la méthode qu'il enseigne lui avait personnellement sauvé la vie.

Au fil de la semaine, chacun se lâche petit à petit. Avec les autres participants, je ris. Je pleure. Et je ne suis pas la seule. L'écoute, la compréhension, l'entraide mutuelle font de ces journées des moments exceptionnels que je ne pourrai pas oublier.

Je ressens aussi que ce stage m'aide à prendre un peu de distance par rapport au passé de ma mère. Il me semble que je vais en ressortir plus forte. Plus sereine, en tout cas.

Et je crois que je suis tombée éperdument amoureuse.

Violaine

Je ne savais pas que l'amour s'inviterait à nouveau dans mon existence. Avec Ernesto, je découvre un jardin. Un jardin épanoui. Au sens propre comme au figuré. Il m'a amenée visiter son magnifique potager. Une perfection du genre. Et moi, je me sens dans la peau d'une fleur fanée qui revient à la vie.

Et puis il me fait tellement rire, Ernesto. C'est si important de rire. Cela dédramatise si bien les situations. Mon handicap me pèse moins. J'espère qu'un peu de ma joie retrouvée rejaillira autour de moi.

Rien à voir avec la passion ressentie autrefois auprès de mon ex-mari. Tant mieux. Pour ce que cela m'a rapporté ! Je ne renie pas les deux années heureuses passées près de Xavier, bien sûr. Mais je suis encore en colère après tout ce temps. Me laisser tomber comme il l'a fait, c'est impardonnable. Du jour au lendemain, avec une lâcheté incroyable qu'il n'a jamais admise. Il est parti avec ma meilleure amie de l'époque. Une double trahison si difficile à digérer que j'ai cru en mourir.

Maintenant j'ai trouvé un compagnon adorable. Gentil, attentionné. Avec qui je me sens parfaitement en harmonie. Nous avons décidé de garder chacun notre appartement, afin de ne pas être trop l'un sur l'autre. Nous nous voyons le soir, la nuit, tantôt chez lui ou chez moi. C'est délicieux.

Heureusement que ce nouvel amour est venu ensoleiller ma vie. Car l'angoisse me tient parfois éveillée une bonne partie de la nuit.

Plus mon roman avance, plus je sens approcher la fin, plus je stresse. Je ne sais pas comment mon frère le recevra. Quelle sera sa réaction en lisant ma prose ? J'y ai pourtant mis tout mon cœur. Mais j'imagine aisément sa surprise. Il ne s'attend vraiment pas à ce que j'ai

écrit. Ce sera un choc pour lui. Un électrochoc même. Que j'espère salutaire. De toutes mes forces.

Romane

En revenant dans mon appartement bordelais après le stage, une merveilleuse surprise m'attendait. Bien cachée dans mon ordinateur. Un mail de ma petite sœur. Un mail incroyable. Amandine m'annonçait qu'elle allait se marier. Avec un Australien qu'elle désirait nous présenter, à Maxime et à moi. Et pour cela, ils avaient prévu de venir en France début août.

Le mois d'août, c'est très bientôt. J'ai dansé de joie dans mon salon. J'ai annoncé la nouvelle à Maxime, puis à Célestin, qui semble presque aussi content que moi.

Ce week-end, je suis retournée le voir en Dordogne. Main dans la main, nous nous promenons le long de la rivière, si agréable à contempler, avec ses filets de lentilles d'eau et de plantes aquatiques fleuries, au milieu desquelles dansent des libellules bleues. Par moments, des cygnes sauvages s'envolent pour se poser un peu plus loin, sur les rochers qui affleurent dans les courants musculeux.

J'ai toujours aimé cette région. La couleur ocre de la terre, les hautes falaises qui suivent le lit de la Dordogne, les vieilles demeures à toitures de lauzes. C'est un terroir chargé d'histoire, qui me ramène à mes racines paysannes.

Aujourd'hui, dimanche, après le déjeuner, nous terminons de boire chacun une tasse de café noir lorsque Célestin se lève d'un coup, comme traversé par une idée subite.

– Attends, me dit-il, je reviens tout de suite.

Je l'entends farfouiller dans son bureau et il reparaît, un grand album photo à la main. À l'intérieur, je découvre des clichés de lui, de son petit frère Teiva et de leur grande demi-sœur. Les photos,

disposées chronologiquement, permettent de suivre des moments choisis de l'enfance et de l'adolescence des deux garçons. Camille est évidemment plus âgée. Elle apparaît souriante près de ses jeunes frères, une somptueuse cascade de cheveux souples d'un noir intense déroulée autour de son visage. Je reste un long moment admirative devant un portrait d'elle, capturé sur une plage. Elle est pieds nus sur le sable blond, un paréo autour de son corps d'une couleur dorée, plus foncée que celle de Célestin. Accroupie, elle observe gravement un coquillage. Sa chevelure est retenue par un ruban rouge et son profil pur laisse entrevoir la beauté de la femme qu'elle va devenir. Je me sens émue et troublée. Célestin lui ressemble tant…

– Elle adorait la mer, me confie-t-il. Elle était née sur l'île de Bora Bora.

Je murmure que je la trouve belle.

Célestin s'est calé tout près de moi sur le canapé, entourant mes épaules de son bras. Je sens qu'il hésite à me dire quelque chose. Je lui souris tendrement.

– Oui ?

Il rit.

– Toi, je ne peux rien te cacher. Tu possèdes un sacré sixième sens !

Puis redevenant sérieux, il m'avoue :

– Camille m'a donné une photo d'elles deux. Tu veux la voir ?

Je la retrouve comme dans mes souvenirs. Son regard de miel chaud, une petite moue dessinée sur sa bouche fardée d'une teinte mauve atypique. Je me souviens que ma mère n'aimait pas être prise en photo. Elle porte un chemisier de soie coloré, légèrement entrouvert, qui met en valeur sa peau claire et sa courte coupe de cheveux blancs.

Elles ont leur tête reposant l'une contre l'autre. Camille arbore un sourire éclatant, mais je constate qu'elle n'est plus la vahiné de l'album photo. De fins sillons parsèment son front doré et l'ovale parfait de son visage paraît moins net. Cependant cet instant de bonheur la rend resplendissante.

– Elles avaient passé un week-end au bord de l'océan, m'explique Célestin. Dans les Landes. C'est la seule fois où elles ont vécu quarante-huit heures d'affilée ensemble. Camille m'a raconté, elle en

était revenue éblouie.

Moi qui pensais détester l'idée de ma mère avec une femme, je les imagine, assises toutes deux sur une grande serviette de plage. Un paréo ressemblant à celui de la photo de l'album est savamment drapé autour du corps ambré de Camille. Elsa est revêtue de l'un de ses maillots de bain bariolés. Son parfum La Petite Robe noire de Guerlain embaume l'espace autour d'elle, comme une bulle fleurie aux senteurs subtiles de cerise et de rose. Son doigt fin trace d'étranges arabesques sur le sable mouillé. Il s'envole, à la manière de son pinceau, quand celui-ci parsème de couleurs gaies l'une de ses toiles. Camille, la tête penchée vers le dessin sur le sable, de fins anneaux à ses oreilles, tente d'en comprendre la teneur. Y parvient-elle ? Elsa a toujours été si mystérieuse. Cela fait partie de son charme.

Ensuite, elles se promènent sur la longue plage landaise. La douceur mousseuse de l'écume caresse le bracelet de cheville d'Elsa. De fins cercles de corail tintent à son poignet. La chevelure sombre de Camille vole au vent marin et elle rit. Les vagues translucides s'enroulent non loin d'elles.

Je les vois encore, après leur marche, installées au bar de la plage. Elsa a commandé un jus d'ananas, Camille un diabolo menthe. Leurs yeux brillent. Elles se sourient en silence. Sous la table, leurs mains se cherchent. Je ne peux guère aller plus loin dans ma rêverie. La tristesse m'écrase soudain, étreignant mon cœur en déroute. L'océan, qu'elles aimaient tant, nous les a prises toutes les deux. J'espère que là où elles se trouvent maintenant, la sérénité les accompagne.

Grâce à Célestin, je peux commencer mon deuil. Je réalise que je m'étais installée dans le déni. Jusque-là, il m'avait été impossible d'accepter la mort d'Elsa, dont je n'avais pas vu le corps de mes propres yeux. Je cherchais désespérément d'autres possibilités. D'autres solutions. Oui, maintenant je peux dire que ma mère est bien morte ce jour-là durant l'été 2010, avec Camille Leroy. Au large de la crique dans laquelle elle s'était sans doute baignée juste avant. Pourquoi ? Un moment câlin qui aurait retardé leur retour ? Une longue discussion qui leur aurait masqué l'écoulement du temps et les aurait livrées aux rafales trop violentes du vent ? Une dispute sur le bateau ? J'ai tellement envisagé d'éventualités après mes récentes

découvertes. Même un suicide à deux devant cette situation éprouvante, impossible à modifier. Toujours est-il que le *day-cruiser* a bel et bien été livré à la fureur du vent qui démontait l'océan.

Épaulée par Célestin, qui fait preuve d'une patience d'ange, j'ai compris que je ne connaîtrai jamais la véritable raison du retard d'Elsa et sa passagère. Ni moi ni personne d'autre. Mais même si c'est douloureux, je suis enfin capable d'accepter la réalité et son lot de questions sans réponses.

Chapitre 7

Romane

Ma petite sœur est là, je n'en reviens pas. Une Amandine rayonnante, plus belle que jamais. Son bonheur fait plaisir à voir. Elle m'affirme que le mien aussi.

Son compagnon Adrian s'avère adorable. Un grand gars musclé aux cheveux blonds et longs, retenus par un simple élastique. Il ne parle pas français ou très peu et mon anglais est loin d'être fameux. Aussi, nous piquons tous trois de beaux fous rires. Quant à ma sœur, elle semble tout à fait bilingue.

Ils se sont installés chez Maxime, dans l'ancienne chambre d'Amandine. Je suis également restée dormir chez notre père. Tout s'est fait de façon naturelle, je m'en réjouis.

Ce matin, Amandine et moi prenons notre petit déjeuner ensemble. Adrian s'est levé plus tôt. Il est allé faire un footing dans les vignes.

– Alors ma grande, tu vas m'en dire plus sur ce merveilleux élu de ton cœur ? plaisante ma petite sœur en me souriant avec un clin d'œil complice.

Jusque-là, je ne lui ai rien dévoilé, mis à part que j'ai rencontré quelqu'un.

Au fur et à mesure que je raconte ma décision de retrouver Elsa, la découverte du présumé Camille Leroy sur Facebook, nos échanges sympathiques par mail, sa révélation inouïe et notre récent rapprochement, je vois le visage d'Amandine changer d'expression. Il se crispe, devient très pâle. Ma sœur ne m'écoute pas longtemps. Elle se lève, bouscule sa chaise et part en courant vers sa chambre. Je reste interloquée par sa réaction inattendue. Que lui arrive-t-il ?

Au bout de quelques minutes, je vais doucement toquer à sa porte et elle me laisse entrer. Le visage rougi par les larmes, elle me fait signe de venir m'asseoir près d'elle sur le lit. Comme autrefois, j'entoure ses frêles épaules avec l'un de mes bras. Du plus loin que je me souvienne, j'ai toujours eu à cœur de protéger Amandine. Quatre ans d'écart, ce n'est pas anodin quand on est enfant ou adolescent.

Mais elle ne peut articuler un seul mot. Elle se remet à pleurer, blottie contre moi. Un énorme chagrin se déploie sous mes yeux. Un de ceux qui semblent ne plus vouloir se tarir. Les mots d'autrefois reviennent tout naturellement à mes lèvres. Ils s'imposent sans que je les retienne.

– Ça va aller, petite puce…

Ce n'est qu'au bout d'un long moment qu'elle réussit à s'exprimer, d'une voix étranglée par l'émotion :

– Elsa… c'est à cause de moi qu'elle est morte.

Maxime

Cela m'a fait tout drôle de revoir mon Amandine. Elle est un peu différente de l'image que j'ai gardée d'elle. Plus mûre. Plus sûre d'elle. Plus épanouie aussi. J'en suis vraiment heureux.

Dire que ma petite fille va se marier ! Je ne réalise pas encore vraiment. La cérémonie aura lieu en Australie, je ne pourrai pas y assister, mais ce n'est pas grave. L'important, c'est qu'Amandine soit venue jusqu'ici nous présenter son futur époux et nous faire partager son bonheur.

Cette année, j'ai créé le plus extraordinaire des rosiers. Une variété inédite, par l'abondance de sa floraison, une santé à toute épreuve et l'éclat incomparable de ses roses. Comme mû par une intuition, j'ai choisi une couleur ivoire, symbole de pureté, avec des reflets nacrés. Les premières fleurs viennent d'éclore, lovées parmi leur délicat feuillage vert sombre. Chacune comporte un œil vert et des pétales qui s'enroulent délicatement en plissé autour du cœur. Un parfum envoûtant et équilibré s'en dégage, mélange de rose thé, myrrhe et agrumes. Il est un peu comparable à celui de mes plus belles roses anglaises, savante hybridation entre des variétés modernes et des rosiers anciens. Mes deux filles ont toujours adoré ces arômes exceptionnels.

Ce sera mon cadeau personnel pour le mariage d'Amandine.

Romane

Je berce longtemps ma petite puce, comme un bébé.

Puis, par bribes entrecoupées de silences, elle me raconte. Elle était loin de m'avoir tout dit lors de mon séjour chez elle à Sydney. En réalité, je ne connaissais que l'existence du carnet aux feuillets bleus. C'était si lourd, ce qu'elle a gardé enfoui en elle pendant toutes ces années.

Amandine avait découvert l'existence de Camille Leroy bien avant le carnet bleu. Par un coup de téléphone reçu par notre mère dans son atelier. Un après-midi où elle y avait pénétré pour aborder un sujet anodin avec Elsa, depuis longtemps oublié. Elle en avait été empêchée en surprenant une conversation qu'elle n'aurait pas dû entendre. Elle avait compris que notre mère aimait une autre personne que notre père, sans réaliser qu'il s'agissait d'une femme. Les deux amantes prévoyaient pour le samedi suivant une sortie en mer ensemble.

Ma sœur adorait notre père. Avec son caractère entier d'adolescente, révoltée contre une situation qu'elle ne pouvait qu'imaginer – et Dieu sait qu'elle n'a jamais manqué d'imagination –, elle avait alors échafaudé un plan, qui empêcherait à coup sûr Elsa de rejoindre son amant, pris immédiatement en horreur ce jour-là. Et pour cela, Amandine avait besoin des services de son petit ami du moment.

À dix-sept ans, elle avait beaucoup de succès auprès des garçons. Sa silhouette svelte, ses longues jambes, son rideau de fins cheveux blonds, sa peau aussi douce que de la soie en attiraient plus d'un. Plutôt garçon manqué, sportive, gaie et positive, elle était très appréciée dans les groupes d'adolescents – majoritairement des garçons – avec qui elle partageait toujours des tas d'activités. En

Bretagne notamment, elle adorait nager avec eux, faire de la voile, sauter de rocher en rocher à marée basse. Après le repas du soir, elle et sa bande se retrouvaient dans les bars du coin, pour disputer d'interminables parties de flipper, de baby-foot, rire et flirter. Ses amoureux se succédaient.

Le dernier en date, Erwan, s'y connaissait en moteurs de bateaux. Son père passait son temps à les réparer, en travaillant pour le compte d'une société qui louait voiliers, catamarans, vedettes et *day-cruisers*, comme celui que nous possédions et que ma mère utilisait pour naviguer. Erwan avait vu travailler son père depuis l'enfance. Et chaque été, il se faisait de l'argent de poche en lui donnant un coup de main. Amandine avait ni plus ni moins demandé à son ami de trafiquer le *day-cruiser*, afin que la sortie prévue ne puisse pas avoir lieu.

Mais les choses ne s'étaient pas déroulées comme prévu. Le bateau avait pu démarrer et Erwan avait assuré qu'il n'y comprenait rien. La panne s'était produite apparemment un peu plus tard. En mer.

La suite, nous ne la connaissions que trop bien. Amandine ne s'était jamais pardonné son initiative.

Je me souviens d'Erwan Le Guennec, un pur Breton dont la famille vivait sur notre lieu de vacances, depuis des décennies. Dans la version des faits que vient de me livrer ma sœur, quelque chose me paraît étrange. Pourquoi ce gars débrouillard a-t-il raté son sabotage ? Cela ne colle pas.

Je tente de consoler Amandine de mon mieux, puis je retourne dans ma chambre et je recherche les coordonnées d'Erwan Le Guennec sur mon ordinateur portable. Cela n'est pas difficile de trouver son numéro de téléphone sur les pages blanches de l'annuaire en ligne.

Ma main ne tremble pas lorsque je compose le numéro. Je tombe sur le répondeur et je reconnais immédiatement la voix un peu haut perchée dont j'ai gardé le souvenir. Déjà inhabituelle pour un jeune homme, elle l'est plus encore pour l'adulte qu'il est devenu. Elle m'invite à rappeler en dehors des horaires de travail.

Violaine

J'avais oublié depuis longtemps les sensations fortes qu'offre l'amour. J'ai tout redécouvert. Ce désir qui prend naissance au fond de mon ventre, comme une boule de feu tournoyante. Qui grandit et me laisse sans force, houle impérieuse à laquelle je ne peux résister.

Je ne me souvenais plus des délices dont les caresses abreuvent ma peau. Celle d'Ernesto, si brune, contraste merveilleusement avec la clarté laiteuse de la mienne. Mon amoureux adore les minuscules taches de rousseur qui la constellent. Il les nomme ses « étincelles d'étoiles ».

Sa bouche chaude me fait frémir, quand elle explore mon corps avec gourmandise. Mes doigts courent sur le sien, étonnés de découvrir un grain si doux, une texture si ferme. Malgré son âge, Ernesto est encore un bel homme.

Je me laisse porter, envahir peu à peu par la vague qui enfle, reflue un peu puis revient en force. Un mouvement naturel qui m'enchante. C'est celui des flots à marée montante, déferlant vers la grève, freinés par le ressac, mais continuant sans se lasser à recouvrir toujours plus loin le rivage. Celui du soleil qui enflamme le paysage, soudain voilé par un léger nuage et brûlant ensuite d'une vigueur renouvelée. Jusqu'au moment où la jouissance m'emporte, où je ferme les yeux pour mieux ressentir l'onde puissante qui me submerge.

Alors, Ernesto cueille entre ses lèvres les larmes d'émotion qui perlent entre mes cils.

Romane

Pendant trois jours, j'ai effectué de nouvelles tentatives pour joindre Erwan Le Guennec. À midi trente et dix-neuf heures trente, un peu avant nos repas, puis une heure après. Mais je n'ai jamais obtenu d'autre interlocuteur au bout du fil que ce satané répondeur.

Cette fois, j'ai de la chance. Le Breton décroche après la troisième sonnerie.

– Allô ? Ici Romane Fabre. La sœur d'Amandine.

Une légère hésitation, puis la voix spéciale d'Erwan :

– Bonjour Romane.

De toute évidence, il attend la suite. Je plonge.

– J'ai besoin de te poser une question, Erwan. Et je souhaite que tu y répondes le plus sincèrement possible.

– Vas-y, je t'écoute.

– Amandine m'a expliqué son idée de sabotage du *day-cruiser*, avant le décès de notre mère. Comment se fait-il que tu aies raté ton coup, toi qui avais le nez dans les moteurs depuis l'enfance ? Je ne parviens pas à y croire.

Un long silence cette fois. Puis la voix un peu altérée de l'homme à l'autre bout du fil :

– En fait, je n'ai rien modifié.

– Pardon ?

– Amandine m'avait fait entrer dans la remise où était garé le bateau. Mais j'ai juste fait semblant de le trafiquer. En réalité, je n'ai pas osé le saboter.

Je ne m'attendais pas du tout à ça. Je ne sais pas vraiment à quoi je m'attendais, d'ailleurs. Mon intuition me soufflait simplement que quelque chose clochait dans cette histoire.

Stupéfaite, je demande :

– Et tu n'as rien dit à ma sœur, après le drame ?

Erwan se racle bruyamment la gorge.

– Je ne voulais pas passer pour un lâche.

Je suis atterrée.

– Mais… tu te rends compte qu'elle a cru être la cause de la mort de notre mère et de cette personne qui l'accompagnait ?

– Je sais. Mais essaie de me comprendre, Romane. Amandine tenait vraiment à ce que ce foutu rafiot ne démarre pas et elle avait placé toute sa confiance en moi. Je me suis dégonflé au dernier moment. Et je ne supportais pas l'idée de la décevoir, tu comprends, j'étais très amoureux d'elle. Je voulais qu'on continue à sortir ensemble.

Un immense soulagement vient m'envahir. La situation est ubuesque. Erwan a laissé Amandine se débattre avec sa conscience, mais il n'a pas touché le bateau. L'accident n'a donc rien à voir avec eux deux. Et ma petite sœur va enfin pouvoir lâcher la culpabilité qui pèse sur elle depuis sept longues années.

Maxime

Aujourd'hui, Célestin est invité à venir déjeuner avec nous. Dès son entrée chez moi, je comprends qu'il est de la famille de cette femme dont j'avais accepté l'existence dans la vie d'Elsa. Même nez épaté, même chevelure sombre légèrement bouclée et un je ne sais quoi de profond, mais pétillant dans son regard direct et franc.

Je sens mon vieux cœur battre fort, mais je remarque très vite la complicité qui les lie, lui et Romane. Et je peux dire que je suis fier de moi, car j'accueille cet homme sans aucune arrière-pensée. J'aurai au moins gagné ça dans ma vie : prendre l'autre comme il est, sans faire peser sur lui une hérédité, une sœur, un passé ou quoi que ce soit d'autre.

Nous en sommes au moment du café quand Romane formule une étrange demande :

– Papa, nous aimerions tous te demander une faveur.

Comme je reste étonné et silencieux, elle continue :

– Nous pourrions aller dans ton bureau pour ça ?

Je sais ce que cela signifie : le moment est grave. Se retrouver dans mon bureau a toujours induit une conversation importante. Et je devine également que le moment est venu de révéler ce qu'Elsa avait toujours tenu à cacher.

Ce sont d'abord les filles qui s'expriment. Je ne suis pas le seul à receler un secret. Je tombe des nues quand elles m'expliquent pourquoi Amandine refusait de revenir en France jusque-là. La conversation téléphonique qu'elle avait surprise dans l'atelier d'Elsa, son idée de sabotage du *day-cruiser* avant le drame. La conversation de Romane avec Erwan Le Guennec et le fardeau de cette culpabilité que ma plus jeune fille a porté pendant sept ans.

Puis Amandine s'adresse doucement à moi :

– Tout d'abord une question, papa. Comment le journal intime de Camille a-t-il pu arriver entre tes mains ?

Surpris, je souris tristement.

– Je l'ai trouvé après la mort d'Elsa, en vidant l'armoire. Il était caché sous ses pulls. Je suppose que Camille le lui avait offert. Il était bourré de mots d'amour. Je n'ai lu que les premières pages et je l'ai détruit. Comment aurais-je pu le garder ? Mais toi, ma petite fille, comment as-tu découvert son existence ?

– Je t'ai vu le feuilleter et le ranger dans le tiroir de ton bureau.

– Moi aussi j'en ai lu un peu, murmure Romane. Enfin, juste le premier feuillet bleu. Il était resté coincé dans le tiroir de ton bureau.

Je contemple un moment mes filles avec amour. Puis, je plaisante :

– Eh bien, il s'en passe des choses dans mon dos !

Spontanément, Romane vient vers moi, prend l'une de mes vieilles mains dans les siennes et me regarde bien en face.

– Maintenant que nous nous sommes confiées, papa, c'est à ton tour de tout nous dire. Pourquoi Elsa allait-elle consulter Camille Leroy ? Nous avons tous besoin de le savoir. Pour mieux comprendre.

J'explique alors ce que personne à part moi ne sait. Après sa naissance, ma femme avait été abandonnée dans un couffin devant l'église bretonne de la ville où elle était née. La petite fille avait été placée à l'Assistance publique. Les grands-parents maternels de Romane et Amandine n'étaient donc pas les vrais parents d'Elsa, mais l'avaient adoptée à l'âge d'un an. Mon épouse ne voulait absolument pas en parler. Déjà, petite, elle refusait d'apparaître différente des autres fillettes de son âge. Sa mère avait un jour voulu parler de l'adoption avec elle et l'enfant avait fait une telle crise de nerfs que jamais la pauvre femme n'avait osé la mentionner à nouveau. Quant à moi, je l'avais apprise le jour du mariage et Elsa m'avait interdit d'en parler à nos filles.

La stupeur se lit sur leurs visages, attentifs pendant ma confession. Mais maintenant que je suis lancé, je ne peux plus m'arrêter. Nos filles ayant grandi, Elsa a commencé à redouter leur départ bien naturel de la maison, pour aller faire leurs études après le bac. Elle se sentait si mal qu'elle a décidé d'aller consulter une psychiatre. Elle souhaitait s'épancher auprès d'une femme et avait entendu vanter les mérites d'une certaine Camille Leroy.

Lorsque leur relation intime a commencé, Elsa m'en a tout de suite parlé. On ne s'était jamais menti tous les deux et je lui ai su gré de me mettre au courant. Même si c'était douloureux, notre confiance mutuelle demeurait entière. Peu à peu, j'ai vu Elsa changer. Elle semblait heureuse, mais la culpabilité la rongeait également, car elle voyait bien que je souffrais malgré mes efforts.

– Tu vois, me disait-elle en riant, c'est un peu comme si entre toi et elle, j'avais retrouvé le père et la mère naturels que je n'ai pas connus.

Je me tourne vers Célestin à ce moment de mon récit :

– Croyez-vous qu'une telle chose soit psychiquement possible ?

– Cela peut arriver, oui. L'âme humaine emprunte parfois des détours insoupçonnés. Seule Elsa pouvait sentir cela tout au fond d'elle-même.

Après un long moment de silence, il me regarde intensément et je n'oublierai jamais ce qu'il me dit :

– Cependant, je suis sûr d'une chose. C'est vous qu'elle aimait profondément, Maxime. Elle était amoureuse de ma sœur, mais celle-ci ne représentait qu'une projection. Celle de l'inévitable transfert envers sa psy.

Sans l'avoir prémédité, j'entends alors ma propre voix s'élever dans le silence :

– Merci Célestin. Ce que vous m'expliquez me fait du bien. Votre sœur étant également éprise, je comprends mieux qu'elles n'aient plus pu s'en sortir ni l'une ni l'autre. Cette situation était sans issue.

Et voyant le regard plein de compréhension de Célestin, je pressens que cet homme pourra continuer à m'aider.

Romane

Les révélations de mon père dans son bureau nous ont tous énormément rapprochés. Comme une grande famille, incluant Adrian et Célestin, autour du souvenir d'Elsa et de Camille. Désormais, nous les évoquons librement. Le temps des secrets et des tensions est révolu. J'ai beaucoup réfléchi au problème de ma mère. J'ai réalisé que nous sommes tous si fragiles, nous les êtres humains. Et à la fois si beaux, si grands parfois. Tout cela m'a fait mûrir, je le sens.

Amandine est redevenue légère. Rieuse. Rayonnante. J'ai retrouvé toute ma complicité avec elle. Avec son amoureux, ils sont en France depuis bientôt un mois. Ils vont repartir, mais reviendront nous voir l'an prochain.

Maxime et Célestin ont sympathisé d'emblée, au-delà de ce que j'aurais pu imaginer. Ils font de longues balades dans les vignes tous les deux. Mon bel amour, mon homme des îles, vient dès qu'il le peut nous retrouver à Léognan, dans la maison de mon père. Il a même réussi à le convaincre de faire connaître ses créations de roses au-delà du cercle familial et amical. Comment a-t-il fait ?

Je n'en reviens pas d'être aimée par un homme aussi fabuleux que lui. J'ai l'impression de rêver les yeux ouverts. Il m'a demandé si je serais d'accord pour découvrir la Polynésie française à l'occasion des fêtes de fin d'année. Mon cœur a bondi de joie. C'est la plus belle année de ma vie.

Chapitre 8

Violaine

Cela fait maintenant une semaine que j'ai envoyé le manuscrit de mon roman à mon frère. Je suis si anxieuse qu'Ernesto l'a remarqué. Et je n'ai pu me contenir davantage. Je lui ai tout raconté. Il s'est montré très compréhensif. Cela m'a soulagée. Il m'assure que mon frère comprendra. Qu'il ne m'en voudra pas. Mais je n'en suis pas du tout certaine.

Le niveau de mes acouphènes a augmenté, c'est toujours ainsi lorsque je suis inquiète. L'hyperacousie s'est installée aussi : une hypersensibilité aux sons. Alors, entre ceux que je ne perçois pas malgré mes appareils et ceux qui sont douloureusement amplifiés, mon handicap me harcèle plus que jamais.

Espérons que la réponse de mon frère ne tardera pas trop. Il ne peut que réagir. Ce n'est pas possible autrement. En attendant, je tente d'aider de mon mieux mon compagnon à l'épicerie, notamment en m'occupant de la gestion des stocks. Je me suis familiarisée sans peine avec cette activité un peu rébarbative et je vois combien mon aide lui est précieuse.

– Tu aurais pu me demander ce service depuis longtemps, je l'aurais fait avec plaisir, lui ai-je dit un matin où j'étais penchée sur les carnets de commandes.

Car, comme moi, Ernesto n'a pas encore investi dans un ordinateur. Pourtant j'y songe depuis que, chez Maëlle et Éric, j'ai visionné un documentaire sur leur PC, un casque vissé sur la tête. C'est la seule façon qui me permettrait de comprendre à peu près correctement un film ou une vidéo non sous-titrés, car le son arriverait directement dans mes oreilles en minimisant les autres bruits

extérieurs, et je pourrais en régler le niveau à ma convenance.

– Je n'aurais jamais osé, m'a-t-il répondu, ses mains sombres m'attrapant par la taille.

Et il a picoré mon cou de petits baisers empressés.

Aujourd'hui, je viens de faire ma petite sieste de l'après-midi. Je m'étire voluptueusement lorsque le téléphone se met à sonner. Je me lève en hâte, un peu trop vite sans doute, car lorsque j'attrape l'appareil dans mon minuscule coin salon, je dois me rasseoir aussitôt. Un puissant vertige m'a saisie. Mais le prénom qui s'affiche y est peut-être aussi pour quelque chose. C'est lui, mon frère.

Trop émue, je laisse passer quelques instants, la sonnerie s'interrompt. Puis je me sers un verre d'eau que je m'efforce de boire lentement. Enfin, la main tremblante, même si le téléphone n'est pas ma tasse de thé, je rappelle Pierre. Avec lui, je sais que je pourrai communiquer, car il est habitué à mes problèmes auditifs.

Violaine

Je le connais bien, Pierre, il ne va pas tourner longtemps autour du sujet. Il ne tourne même pas du tout, il y plonge.

– Bravo Violaine, tu écris très bien. Ton roman m'a touché. Je m'y suis reconnu tout de suite.

Je répète d'une petite voix :

– Tout de suite ?

– Évidemment, tu plaisantes ou quoi ? Ta narratrice s'appelle Romane. Ce n'est pas un hasard, non ? Ton narrateur, Maxime, est un homme qui, comme moi, a perdu un être intensément aimé il y a sept ans. En 2010. Qui vit retranché dans sa douleur et habite à Léognan, à deux pas de chez moi. Comment n'aurais-je pas fait la relation ?

Une courte pause puis il ajoute, la voix étranglée par l'émotion :

– Pourquoi ?

– Pourquoi quoi ?

– Pourquoi Romane ?

Alors là j'explose.

– Mais pour la faire revivre, tiens, lui inventer un bel avenir ! J'ai eu envie de la décrire telle qu'elle aurait pu devenir si elle n'était pas morte. Tu crois qu'il n'y a que toi qui souffres, Pierre ? Je pouvais, par mon roman, la faire revenir parmi nous, par ma seule volonté… pour la simple raison qu'un écrivain est tout-puissant. Tu devrais le savoir, toi qui aimes tant lire des ouvrages fantastiques ou de science-fiction !

Un silence au bout du fil. Un reniflement. Puis la voix altérée de mon frère :

– Tu crois que je devrais commencer à faire mon deuil, c'est ça ?

Romane, ma nièce, petit ange, est morte terrassée par une méningite foudroyante à l'âge de neuf ans. Pierre ne s'en est jamais

remis. Depuis sa séparation d'avec Isabelle, la mère de Romane, quatre années auparavant, c'est lui qui élevait l'enfant. Après le drame, il s'est recroquevillé sur lui-même, refusant la vie qui lui était donnée alors qu'elle avait été refusée à sa petite fille. Il a fait le vide autour de lui et depuis il vit seul dans sa petite maison de la banlieue bordelaise.

Je n'ai pas répondu à la dernière question de Pierre. Il continue à m'interroger :

– Pourquoi as-tu imaginé une femme dans la vie d'Elsa ?

Je souris.

– Pierre, tu connais mon goût pour les situations qui sortent de l'ordinaire.

– Et pourquoi une Polynésienne ?

– Les îles de l'autre bout du monde m'ont toujours fascinée.

J'hésite un peu.

– Et puis j'ai rencontré un homme, tu sais. C'est peut-être un peu lié à lui également. Il n'est pas français, mais il vit depuis longtemps à Paris. Il a la peau cuivrée, comme Célestin. Je suis certaine qu'il aurait plu à ta fille, il est tellement gentil.

Je n'ose pas lui dire : *Il te plairait à toi aussi.*

Ça y est je suis lancée, les mots se pressent de mon cœur à mes lèvres, je dois lui dire. Maintenant.

– Tu n'oublieras jamais Romane, Pierre. Mais ça ne doit pas t'empêcher de vivre. Tu comprends, avec mon roman, je voulais réussir à t'atteindre dans ton chagrin. Te ramener à la vie. Tu es amputé de ta fille certes, mais tu n'es pas le seul à être malheureux. Et tu n'es pas seul tout court. J'existe toujours, moi, et nous avons encore de beaux moments à partager.

À nouveau un silence.

Ma voix s'élève, plus claire à présent, plus assurée :

– Pierre, tu ne pouvais rien faire pour la sauver. Même si tu étais un excellent médecin. Tu as entrepris toutes les démarches nécessaires. Elle a été hospitalisée très vite. Tu n'es coupable de rien.

Je dois m'asseoir sur le sol, le téléphone à la main, quand finalement Pierre me répond :

– Je t'aime, Violaine.

Pierre

Quand j'ai reçu la grosse enveloppe provenant de Paris, je suis resté un moment abasourdi. Que pouvait être ce lourd courrier que m'envoyait ma sœur ? Aucun doute n'était permis, c'était bien elle qui me l'adressait, je connais l'écriture de Violaine par cœur. Je n'étais pas fâché avec elle, seulement distant depuis le drame. Comme je l'étais devenu envers tous mes anciens amis. Envers mes confrères au cabinet médical, aussi. En fait, sans le réaliser vraiment, je m'étais enfermé à double tour dans un lieu où personne ne pouvait m'atteindre. Une bulle rassurante, où le malheur ne viendrait plus me chercher. À l'intérieur de moi-même.

J'ai lu l'ouvrage de ma sœur. Avec surprise d'abord. Puis, amusement. Et j'y ai trouvé de plus en plus d'intérêt. Je me reconnaissais bien dans son personnage Maxime. À part la roseraie, créée par l'imagination de Violaine, afin de mettre des couleurs et des parfums dans la vie de son narrateur.

Romane évoluait devant mes yeux, avec dix-neuf ans de plus que dans mon souvenir. Ma Romane telle que j'aurais pu me la représenter, à vingt-huit ans. Une jeune femme espiègle. Franche. Entière. Coléreuse aussi. Aux cheveux flamboyants, tels que nous en possédions ma sœur et moi lorsque nous étions plus jeunes. Ma rouquine aux yeux ambre, tout comme l'héroïne du roman.

Violaine lui a inventé une cadette, Amandine. Bien vu. En tant que fille unique, Romane avait longtemps réclamé une petite sœur. Jusqu'à ce que sa mère et moi nous divorcions. Ensuite, elle avait enfoui ce désir tout au fond d'elle-même.

Amandine porte un secret, elle se croit coupable de la mort de sa mère. Évidemment, j'y ai reconnu le message subtil de ma sœur. Elle

avait raison, je pensais que si j'avais agi plus tôt, dépisté la méningite dès les premiers signes, j'aurais peut-être évité le drame. J'étais médecin généraliste après tout ! Ma sœur s'est montrée bien plus lucide que moi : dans le cas de ma fille, il n'y avait rien à tenter de plus. Tant d'enfants meurent encore aujourd'hui de cette maladie foudroyante.

Je crois que l'isolement est une sorte de punition que je m'inflige. Peut-être aussi à cause du divorce et de la situation difficile que nous avions imposée à notre petite fille. C'était moi qui avais souhaité la séparation. Mais les graves problèmes d'Isabelle, mon ex-femme, son alcoolisme avéré dans lequel elle s'enlisait malgré plusieurs cures de désintoxication, ne permettaient plus une vie commune.

Quant à Elsa et Camille, je les ai trouvées attachantes. Leur histoire n'est pas banale, mais je sais que Violaine a l'imagination fertile. Le secret de famille m'a touché également. Combien d'événements, soigneusement cachés par l'entourage, occasionnent des dégâts collatéraux qu'on ne mesure pas… Parfois sur des générations entières. En tant que médecin, j'ai connu quelques exemples poignants dans ma carrière.

Je reconnais que Violaine a eu amplement raison de venir forcer l'antre secret dans lequel je m'étais réfugié. Il fallait bien que nous finissions un jour par nous exprimer à propos du drame. Et même si ce n'est pas pour tout de suite, je souhaite que nous puissions retrouver notre belle connivence entre frère et sœur.

Parfois la parole est extrêmement libératrice.

Violaine

Je n'ai eu qu'un seul frère et pas de sœur. Comme Camille et Célestin dans mon roman, Pierre est bien plus âgé que moi. Neuf ans de plus exactement. Mais cette différence, loin de nous éloigner, a fait de nous deux personnes extrêmement attachées l'une à l'autre. Mon frère s'occupait beaucoup de moi quand j'étais enfant. Lorsque j'avais quelque chose à confier, c'est toujours vers lui que je me tournais. Et j'ai continué par la suite. La vie adulte a gommé la différence d'âge, nous nous sentions simplement proches et complices. Même nos rencontres avec nos conjoints respectifs n'ont rien enlevé à notre belle relation. Nous avons partagé tant de tourments et de joies, Pierre et moi. Jusqu'au drame qui nous a touchés de plein fouet, il était mon meilleur ami.

Quand j'ai commencé à écrire mon livre, je n'étais guère en meilleur état que Pierre. La mort de notre petite Romane, malgré le temps, faisait peser sur moi un couvercle de tristesse épaisse, que j'avais bien du mal à soulever. Car même si je ne la voyais qu'aux vacances, ma nièce était un peu comme ma fille, remplaçant celle que je n'avais pas élevée.

Puis peu à peu, mes personnages m'ont portée, entraînée dans leur histoire. Avec eux, j'ai tremblé. Rêvé. Espéré. Au fur et à mesure, un immense amour pour eux pénétrait dans mon cœur. Je crois que c'est ce qui lui a permis de se rouvrir tout doucement. De jour en jour, j'assistais à sa lente renaissance. Et il a fini par guider ma plume entièrement.

C'est sans doute la raison pour laquelle je suis allée vers Ernesto qui depuis longtemps se montrait si gentil envers moi. Je ne le voyais pas autrement qu'un ami, je ne le pouvais pas. Mon âme était trop emprisonnée dans la douleur.

Puis, j'ai voulu de toutes mes forces rapprocher Romane et Célestin. Ces deux-là avaient suffisamment souffert. Écrire leur histoire, imaginer ma Romane adulte rencontrer un homme bon, bienveillant, aimant, m'a fait me tourner vers ma propre réalité. Et j'ai commencé à voir Ernesto autrement.

Ma nièce Romane aimait tant regarder avec moi à la télévision les reportages sur les îles lointaines. Elle aurait adoré se rendre en Polynésie au cours de sa vie, j'en suis certaine. Il y a fort à parier que Célestin fera découvrir à sa compagne l'île dans laquelle il est né. Je l'ai d'ailleurs laissé entendre dans mon dernier chapitre.

Moi aussi, je vais faire un beau voyage. Il a été programmé, non pendant, mais après les fêtes de fin d'année, car à ce moment-là Ernesto ne peut s'absenter de son commerce. Mi-janvier, nous partirons quinze jours en Argentine. Mon amoureux a décidé de nous offrir ce cadeau avec ses économies. Ce sera le plus beau de toute ma vie.

C'est Pierre qui m'a poussée à publier mon roman en autoédition. Il lit beaucoup et trouve que j'ai un véritable talent d'écrivain. J'espère que, comme lui, mes futurs lecteurs s'attacheront à Maxime, Romane et Célestin. Pour ma part, mes personnages font désormais partie de moi et je pense que j'écrirai la suite de leur histoire. Je verrais bien des enfants métis courir joyeusement près de leurs parents, sur une plage tahitienne.

Ne vous méprenez pas, désormais, je ne confonds plus la Romane de mon histoire avec ma nièce Romane, trop tôt disparue. Peu à peu, grâce au retour de Pierre dans ma vie, je remets chacune à sa vraie place. Lui et moi évoquons souvent notre petite puce tant aimée.

Mon Dieu, comme mon frère m'a manqué ! Il m'a avoué que c'était réciproque. Maintenant, nous nous téléphonons plusieurs fois par semaine. Son deuil n'en est qu'à son début, mais j'espère de tout mon cœur qu'avec le temps, je retrouverai mon Pierre, enfin apaisé.

Entre lui, Ernesto et mes amies, je suis plus heureuse que je ne l'ai jamais été.

Quant à l'écriture, j'ai découvert avec fascination l'absolue liberté du romancier de créer, recréer les personnages qui évoluent dans son histoire, les placer dans toutes les situations, sous tous les horizons. Et de se laisser emporter à l'infini par sa propre imagination, si

débordante soit-elle. C'est la raison pour laquelle je peux dès à présent songer à mon roman suivant, pour mon plus grand bonheur.

Deuxième partie

LE RÊVE DES ÎLES

Chapitre 1

Violaine

Après l'édition de mon premier livre, je n'ai effectivement pas attendu longtemps avant de me remettre à écrire. J'avais goûté à ce bonheur précieux et je devinais que je ne pourrais plus m'en passer désormais. Mes personnages me manquaient trop, ils demandaient à poursuivre leurs aventures et s'agitaient en moi, doucement, mais avec constance, afin que je reprenne la plume.

Dans ce deuxième tome, Romane n'a absolument rien à voir avec ma nièce. Elle est une héroïne fictive à part entière, comme Célestin. Je les avais laissés tous deux à l'aube de leur vie commune. J'ai décidé de leur accorder un peu d'intimité, avant de mieux les retrouver. Pour moi, l'auteure, cette pause a représenté quelques mois, mais pour mes héros, le temps ne s'est évidemment pas déroulé de la même façon. C'est moi qui dispose de leur vie, aussi quelques années de tranquillité m'ont semblé bienvenues pour eux, après les épreuves qu'ils avaient traversées.

Entre mes deux opus, j'ai imaginé qu'ils avaient eu deux enfants : Emma et Gabriel. J'ai décidé de remplacer mon narrateur Maxime par le jeune garçon. J'avais envie de cette fraîcheur, cette spontanéité, cet humour enfantin dont seul un jeune esprit possède le secret.

J'ai repris mon histoire douze ans après la fin du premier tome.

Dès qu'il l'a su, mon frère Pierre s'est exclamé au téléphone :

– Mais ça ne va pas du tout, Violaine ! Ton premier roman se situe en 2017 et douze ans après, tes personnages vont évoluer en 2029, c'est-à-dire dix ans après aujourd'hui !

J'ai senti un sourire malicieux inonder mon visage et je lui ai

répondu :

– Et alors Pierre, il est où, le problème ? Un écrivain est tout-puissant, ne te l'ai-je pas déjà dit ?

Devant ce rappel, il n'a à nouveau rien trouvé à me répondre. Et puis moi, j'avais ma petite idée. J'aime bien les histoires d'anticipation et ce saut dans le futur allait considérablement m'aider au cours de l'élaboration du livre. Contrairement à l'écriture de mon premier roman, où les personnages me guidaient, m'amenant sur des sentiers que je n'avais pas forcément prévus au départ, là, j'avais globalement mon intrigue en tête. Et surtout la fin, que j'espérais aussi percutante que celle du premier tome.

Dans ma vraie vie, je me sens de plus en plus sereine, malgré ma surdité et mes acouphènes permanents qui ne s'arrangent pas. Mon amoureux Ernesto et moi, nous nous entendons à merveille. Mes récentes retrouvailles avec mon frère Pierre m'ont fait un bien fou.

Seule, mon amie Maëlle m'inquiète un peu. Sa fille Coline est en totale révolte contre notre société. À vingt ans, elle veut partir sillonner les routes à vélo, afin de découvrir de nouveaux modes de vie, essentiellement communautaires, en tout cas plus humains que celui qui lui est proposé. Après avoir fait deux ans d'études dans le marketing, elle refuse de se glisser dans le moule, de rechercher un travail dans une entreprise. Elle affirme que cela ne correspond pas à ses idéaux. Deux mots reviennent sans cesse dans son discours : « la décroissance ». Elle ne parle que de simplicité. D'authenticité. D'entraide. De vraies relations avec les gens. Elle est portée par de belles valeurs, et à mon sens, elle doit effectivement les confronter à la réalité afin de tracer son propre chemin.

Coline a annoncé qu'elle partirait début juin, dans quinze jours. Mais Maëlle vit très mal la situation.

Je sais combien la situation actuelle est difficile pour les jeunes, surtout sensibles comme la fille de mon amie. En même temps, je comprends le désarroi de Maëlle. Il me semble même que je peux le ressentir. J'ai toujours eu une nature empathique.

– Tu sais, Violaine, m'a-t-elle confié, je ne m'oppose pas au désir de Coline d'une vie meilleure. C'est une idéaliste, comme on l'est tous plus ou moins à son âge. Moi la première, si je suis honnête. À vingt

ans, je rêvais encore au prince charmant. Elle a raison d'aller vers son rêve. Mais la savoir seule sur les routes m'angoisse.

Bien entendu, comme d'habitude, je n'ai pas saisi tous les mots qu'a prononcés mon amie. Et j'en ai compris certains de travers. Mais j'ai tenté de reconstruire activement le sens des phrases dans ma tête. Même si c'est fatigant, c'est la seule façon pour moi de parvenir à comprendre l'essentiel.

Pour en revenir à Coline, *via* les médias et surtout Internet, comme beaucoup de jeunes de sa génération – et heureusement pour l'avenir de l'humanité –, elle est très sensibilisée à la dégradation de la planète. À la nourriture industrielle. Aux produits chimiques qui empoisonnent les pays dits « riches ». Au capitalisme qui dirige le monde. Aussi est-elle devenue végétarienne comme la plupart de ses amis, certains ayant même adopté le véganisme, un mode de vie consistant à ne consommer aucun produit issu des animaux ou de leur exploitation. Elle souhaite se déplacer à vélo pour ne pas polluer, et ne veut plus utiliser de téléphone portable.

– Elle a vu des vidéos sur Internet, où l'on montre que la plupart des composants des smartphones proviennent de minéraux extraits dans des mines par des enfants. Ils travaillent en Afrique et en Asie du Sud-Est dans des conditions effroyables, alors elle ne veut pas participer à cette horreur, m'a encore avoué Maëlle. Elle m'a promis de me joindre régulièrement, en s'arrêtant dans des cybercafés.

Mais malgré le sourire que mon amie tente d'affermir, sa voix flanche, et je vois bien qu'elle n'est pas dans son assiette.

Romane

Contrairement à ce que je pensais, Célestin ne m'a pas amenée visiter la Polynésie française l'année de notre rencontre. Nous avions projeté ce voyage pour Noël, mais j'étais déjà enceinte de notre fille Emma et mes nausées permanentes ne permettaient pas un tel trajet en avion.

– Ce n'est que partie remise, m'avait promis mon homme, l'an prochain nous irons là-bas, tu verras.

Dès la fin août, un mois et demi après le stage de méditation, j'étais venue vivre avec Célestin en Dordogne, dans sa belle bâtisse. J'avais pu trouver une place dans une boutique de fleuriste périgourdine, toute petite en comparaison avec la précédente qui se trouvait place des Quinconces, en plein cœur de Bordeaux. Tout allait bien pour nous.

Malheureusement, au bout d'un an, ma patronne a fait faillite et j'ai été licenciée. Je me suis retrouvée au chômage. Mon homme et moi avons alors décidé d'attendre encore avant de voyager, de ne pas faire de folie avec un seul salaire. Il faut dire aussi que notre petite Emma, asthmatique, demandait beaucoup d'attention et de soins.

Quant à Maxime, il se sentait seul. Quelque temps après son infarctus, il avait fallu lui poser deux stents supplémentaires. Aussi, je ne voulais surtout pas le délaisser dans sa petite maison et j'allais le voir en Gironde toutes les semaines.

Ensuite, c'est notre fils Gabriel qui s'est annoncé. Alors, le beau rêve des îles du Pacifique s'est évanoui dans la vie quotidienne.

Les enfants grandissaient. L'école maternelle pour Emma et une nounou pour Gabriel, les visites à Maxime, un nouvel emploi chez une fleuriste de Bergerac, à une vingtaine de kilomètres de notre maison,

sans compter l'intendance de la maison dont Célestin n'avait pas le temps de s'occuper, cela faisait beaucoup à gérer. Un peu trop pour moi, je pense. Car parfois la fatigue prenait le dessus et je déprimais. Dans ces moments-là, je n'avais plus envie de rien. Uniquement de me reposer et de dormir.

Souvent, la Polynésie s'invitait dans mes rêves, la nuit. J'imaginais un endroit doux et fleuri où je pourrais enfin souffler, où Célestin et moi aurions du temps pour nous, au bord d'un océan tiède. Où mon père Maxime viendrait vivre lui aussi. Où les enfants joueraient tous les jours dans le sable s'ils le désiraient, au lieu des deux semaines que nous passions sur les plages landaises au mois d'août. Comme tous les petits, Emma et Gabriel adoraient patauger pieds nus dans l'écume et construire un château éphémère près de l'eau, avec l'aide de Célestin. Je riais, ils édifiaient ensemble d'énormes murailles pour empêcher les vagues de franchir les douves de sable et de détruire leur chef-d'œuvre. Je n'avais alors plus deux, mais trois enfants.

Romane

Célestin savait combien le soleil est vital pour moi, combien j'adore la mer. Combien les îles polynésiennes me fascinaient depuis longtemps. Il voyait que notre vie m'épuisait petit à petit et redoutait que ce surmenage ne finisse par dégénérer en dépression nerveuse. Alors, il a eu une idée fantastique. Il m'a proposé d'aller vivre à Tahiti.

Je pensais que Maxime n'envisagerait jamais de quitter sa maison, sa roseraie amoureusement cultivée. Mais à ma grande surprise, il a accepté tout de suite. On aurait presque dit qu'il s'attendait à cette proposition. À moins que Célestin ne lui en ait déjà soufflé un mot, ce qui ne m'étonnerait pas. Ils s'entendent tellement bien tous les deux.

– On n'a qu'une vie, a déclaré mon père. Et puis j'ai toujours entendu dire que là-bas, c'est le royaume des fleurs.

Célestin a expliqué qu'il s'était déjà renseigné et envisageait de fonder un cabinet de psychologie à Papara, dans le sud de Tahiti.

Mais je ne savais pas qu'il y pratiquerait avec passion des séances de méditation et surtout de sophrologie, s'étant formé depuis peu à cette dernière pratique. Qu'il serait si peu disponible pour me faire découvrir cette île magnifique. Et que je la visiterais avec une fascinante et étrange Tahitienne.

J'ai tellement de chance d'avoir rencontré Moana. Elle est si douce avec moi, si attentive. La première fois que je lui ai parlé, elle m'a écoutée, la tête légèrement penchée sur le côté. Son sourire engageant m'a aidée à continuer. Je lui ai expliqué que nous arrivions de métropole et que je ne connaissais pas la Polynésie française. Je venais simplement inscrire mon petit Gabriel dans sa classe. J'ai prononcé son nom avec fierté.

– Leroy. Il s'appelle Gabriel Leroy.

Je n'ai pas eu beaucoup de vrais amis dans ma vie, car je suis de nature un peu sauvage. Mais je sais déjà que Moana fera partie de ce minuscule cercle de privilégiés. Grâce à elle, en quelques mois, j'ai fait d'énormes progrès d'adaptation. En arrivant sur l'île, je me suis sentie un peu perdue car je n'avais pas imaginé que Célestin aurait autant de travail avec l'ouverture de son cabinet de psychologue. À cinquante ans, je comprends que ce soit loin d'être facile pour lui.

Le mercredi après-midi, pendant les cours de peinture d'Emma et les séances de sport de Gabriel, j'ai un peu de temps à moi. Moana m'a proposé de me prendre sous son aile. Avec une extrême gentillesse. Et j'ai accepté avec reconnaissance. Nous nous promenons également ensemble certains dimanches après-midi, quand mon homme doit s'absenter de la maison pour travailler au cabinet. C'est donc elle qui me guide, m'apprend les noms tahitiens des plantes, m'introduit auprès de ses connaissances.

Je n'ai pas encore parlé de cette rencontre à Célestin. C'est idiot, une sorte de retenue m'habite. Pourquoi ? Je ne saurais le dire. Une crainte diffuse, que je ne parviens pas à m'expliquer. Moana, c'est un rayon de soleil tahitien. Un grand sourire qui accueille les enfants le matin, dans la cour de l'école primaire. Une chevelure brune déployée qui vole dans la douce brise venant de l'océan. Un visage fin qui s'offre à la pluie tiède, lorsqu'une ondée tropicale nous surprend au cours de nos balades. Elle est plus âgée que moi, mais seules l'attestent les rides marquées au coin de ses yeux, les sillons courant sur son front lisse et la peau légèrement fripée de son cou et de ses mains dorées. On ne les remarque guère, tant on se laisse prendre par la grâce naturelle de la Tahitienne. Je me sens totalement admirative.

Cependant, quand j'accompagne mon amie, j'ai remarqué qu'elle peut parfois se fermer comme une huître. Pas longtemps, non. Juste par moments. Très fugitivement. Ses beaux yeux de velours brun laissent transparaître un éclat dur et vif, comme un éclair en temps d'orage. Par discrétion, je feins de ne pas l'avoir décelé. Je ne voudrais pas que mes questions gâchent notre amitié naissante. Ni sa relation avec Gabriel, qui l'adore. Moana et moi, c'est une rencontre spéciale. Merveilleuse et déroutante à la fois.

Chapitre 2

Gabriel

En rentrant de l'école, j'ai des devoirs à faire, comme quand nous habitions en métropole. Quelle poisse ! Moi qui croyais que sur les îles au milieu du Pacifique, on se la coulait douce !

– Et encore, tu as de la chance, tu n'es pas au collège, toi ! râle ma sœur près de moi.

Nous sommes attablés dans la cuisine, devant les pains au coco tahitiens que maman nous a achetés pour le goûter. Elle a aussi prévu pour nous une bouteille de jus d'ananas. Et pas n'importe laquelle ! Celle que nous préférons : du Rotui Painapo, cent pour cent pur jus pressé. Papa nous a expliqué que les fruits sont de la variété Queen Tahiti, récoltés sur l'île de Moorea, la « sœur de Tahiti », comme il dit souvent. Quand il en parle, il a un drôle d'air rêveur et un peu gêné qui me surprend à chaque fois. Je ne sais pas si maman se rend compte de la façon étrange dont papa parle de cette île, mais elle ne semble rien remarquer. On aperçoit très bien Moorea depuis Tahiti, de Punaauia à Mahina, tout au nord, en passant par Faa'a et Papeete. Maman affirme que j'ai un excellent sens de l'orientation et il est vrai que je commence à pas trop mal me repérer dans notre île. On peut aussi admirer Moorea depuis le parc Vairai, à l'emplacement de l'ancien hôtel *Maeva Beach*. Nous sommes allés là-haut tous les cinq avec papy, un dimanche en fin d'après-midi, et la vue y est incroyable. L'île se découpait sur le ciel comme une montagne de dentelle.

Pour en revenir à Emma, elle est déjà en sixième et, le soir, elle passe encore plus de temps que moi sur ses cahiers. Il ne me tarde pas d'entrer au collège à mon tour. Déjà qu'à presque neuf ans et demi, je rame en classe de CM1… À part le français, car on me dit toujours que

je m'exprime excessivement bien pour mon âge. J'aime rechercher dans les livres des mots qui ne sont pas courants. Mais sinon, ce n'est vraiment pas mon truc, l'école ! Et puis il fait toujours chaud dans l'île, et les pluies quotidiennes n'arrivent pas à rafraîchir l'atmosphère. Comment travailler dans ces conditions ?

On est presque au mois d'avril, heureusement que l'hiver austral approche. Papa l'appelle « la saison fraîche ». On pourra mieux respirer et il devrait moins pleuvoir aussi. Emma continue de ronchonner, tout en mordant dans sa brioche.

– Et puis ta maîtresse, elle est jolie, mais je ne l'aime pas. Elle m'énerve !

J'en reste muet de surprise. Ma maîtresse est tellement gentille. Emma ne l'aime pas ? Elle l'énerve ? Comment est-ce possible, ma sœur ne la voit que de loin, quand maman me dépose à l'école, juste avant de la conduire au collège ! Je ne sais pas ce qu'elle a, Emma, elle est bizarre. Au début, elle était pourtant ravie de découvrir la Polynésie, nos origines du côté de papa. Mais depuis deux ou trois semaines, elle n'arrête pas de râler. Je n'ai pas le temps d'approfondir ce qu'elle vient de dire, maman entre dans la cuisine.

– Vous avez terminé, les enfants ?

Nous débarrassons la table, sans un mot, la tête basse. Notre mère nous attire près d'elle, dépose un doux baiser sur nos fronts et ébouriffe mes cheveux. Je me hausse sur la pointe des pieds, pour embrasser sa joue si claire. Les nôtres ont une teinte plus foncée. Surtout celles de papa. Et il paraît que la peau de sa demi-sœur, notre tante Camille, avait la couleur cacao de nos ancêtres maoris.

Nous essayons bien d'apitoyer maman avec nos airs malheureux, mais nous savons qu'elle n'est pas dupe et que nous n'échapperons pas à la corvée des devoirs.

– Je ne suis pas née de la dernière pluie, dit-elle en riant.

Et ça me fait rire aussi, car la dernière a eu lieu il y a tout juste une heure.

Violaine

– J'en ai marre, marre, marre ! Tu arrives à te relaxer, toi, mais pas moi ! C'est nul, elles ne servent à rien, ces séances !

Depuis quelques semaines, Maëlle et moi, nous sommes inscrites à un cours de sophrologie. Elle avait un grand besoin de se détendre, je me sentais curieuse de découvrir cette méthode de relaxation psychique et corporelle. J'ai toujours été attirée par les techniques qui permettent de mieux se connaître. Se comprendre. Se respecter.

Chaque lundi soir, mon amie vient me chercher avec sa Twingo et nous nous rendons au cours ensemble.

– Pourquoi nos enfants ont-ils tant de mal à trouver leur place dans cette société ? Pourquoi doivent-ils partir ? Pourquoi est-ce que Coline ne me donne pas davantage de nouvelles ?

En revenant du cours, à peine entrées dans sa voiture, Maëlle a craqué. Les mots sont sortis comme un flot de boue qui n'est plus retenue. Ils se sont mêlés aux larmes amères de mon amie, effondrée sur le volant de la Twingo.

J'ai doucement caressé son dos, en attendant que sorte le trop-plein de sa peine, que le coin de son cœur dans lequel elle avait enfoui sa tristesse se vide peu à peu.

Maëlle continue de m'inquiéter. Mon amie si radieuse n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle déprime, ne sort presque plus de chez elle. Je pense qu'elle devrait de toute urgence consulter un psy qui pourrait l'aider. Je me suis promis d'en parler dès demain avec Éric. A-t-il mesuré l'ampleur du mal-être de sa femme ?

Contrairement à elle, j'adore cette heure hebdomadaire de sophrologie. Le professeur a accepté que je me place tout près de lui,

afin d'entendre sa voix douce qui nous guide. Mais je suis loin de tout comprendre, aussi ai-je besoin de garder les yeux ouverts pour voir les gestes des autres participants et mieux suivre le cours. Cependant, ce moment que je m'accorde me fait le plus grand bien. J'en ressors à chaque fois profondément détendue.

Les personnages de mon roman étant toujours étroitement liés à ma vie, c'est la raison pour laquelle j'ai souhaité que Célestin s'adonne à cette méthode de développement personnel. Avec son habitude de la méditation de Pleine Conscience, cela ne devrait pas représenter de grosse difficulté pour lui.

Comme pour le premier tome, l'écriture me porte. Elle remplit les moments creux de mon existence. Bien sûr, il y a ma relation avec Ernesto, mais il est très occupé dans la journée avec son commerce. Je l'aide un peu, surtout pour la gestion des stocks, mais maintenant que je possède un ordinateur flambant neuf que mon amoureux m'a offert pour Noël, c'est plus facile. J'utilise l'application Excel et cette activité pour l'épicerie ne me prend pas beaucoup de temps.

Un souffle chaud dans mon cou. Une odeur d'eau de Cologne que je connais bien. Une main brune qui se pose sur la mienne, d'un blanc laiteux émaillé de taches de rousseur, sur laquelle commencent à se poser les minuscules papillons des taches de vieillesse.

– Encore en train d'écrire, ma chérie ?

Ernesto est fasciné par ma passion. Il a arrêté l'école à l'âge de quatorze ans et ne se sent pas à l'aise dans l'univers des mots. Mais il aime plus que tout que je lui lise mes chapitres nouvellement rédigés, et il m'apporte son aide avec bon sens, à travers ses idées judicieuses et rationnelles.

Romane

Célestin enroule nonchalamment l'une de mes boucles rousses autour de son index, tout en me souriant. Moi je le fais quand je suis nerveuse. Nos caractères se trouvent parfois aux antipodes l'un de l'autre.

– *Ia orana*[1], ma chérie. Tu as bien dormi ?

Je marmonne un « oui » étouffé contre son épaule et niche ma tête dans le creux de son cou.

– J'adore les moments rien qu'à nous, comme ça…

Ma main caresse doucement la peau brune de sa hanche et comme il est chatouilleux, il se met à rire.

C'est dimanche et ce matin, Célestin reste tranquillement à la maison. Nous disposons d'une bonne heure avant le réveil des enfants. Seuls pour savourer notre café à la vanille et les délicieux beignets au lait de coco, nommés *firi-firi*, que j'ai confectionnés hier soir pour le petit déjeuner dominical, comme une vraie *mama*[2] d'ici. Depuis notre *fare*[3] me parvient le chant des feuilles de bananiers bercées par la brise. L'air est doux, comme toujours, le matin. J'aime cette île. J'aime cette Polynésie qui m'a tellement fait rêver.

Le ciel bleu et la brise de la mer me font un bien immense. Je me sens sereine dans cet environnement. Maxime s'est très bien adapté aussi, dans le petit *fare* qu'il habite près de chez nous. Les enfants l'adorent et vont très souvent lui rendre visite. Ils l'appellent papy. Et moi, je lui fais découvrir les endroits les plus beaux, les plus fascinants, où Moana me conduit le mercredi.

Cet après-midi, Célestin doit se rendre au cabinet. La Tahitienne passe me chercher plus tôt que d'habitude. Je n'apprécie pas vraiment cette modification dans notre planning, car j'ai bien remarqué l'attrait

qu'elle exerce sur Célestin, comme sur tous les hommes. Elle est adorable, elle connaît parfaitement l'île et j'aime continuer à la visiter avec elle, mais j'avoue que son côté séducteur me gêne quand même un peu. Elle en joue trop à mon goût. Et ils se laissent tous prendre, les *tane*[4], sifflant sur son passage ou la suivant des yeux quand la belle institutrice marche pieds nus sur le sable, son rideau de cheveux sombres voletant autour d'elle.

Pour ma part, je sais que mes yeux ambre, ma chevelure flamboyante héritée de ma mère, ma peau très claire plaisent aussi dans ce coin du monde où ils sont si atypiques, mais mon tempérament discret me fait plutôt fuir les regards des îliens. Et de toute façon, j'ai toujours été un peu sauvage et solitaire, ce qui me convient tout à fait.

Depuis un petit moment, nous marchons en silence. Je tourne la tête vers Moana et m'adresse à elle :

– Bientôt, Célestin a promis de nous amener tous les trois, Emma, Gabriel et moi, sur l'île de Moorea. Tu la connais, je suppose ?

Je ne savais pas que cette simple question provoquerait une telle réaction chez mon amie. Elle s'arrête net sur le chemin, se penche pour saisir un délicat *tiare*[5], me tourne le dos, et je vois soudain ses frêles épaules secouées de soubresauts qui, à n'en pas douter, sont la manifestation d'un gros chagrin.

Je reste stupéfaite. Que lui arrive-t-il ?

Au bout de quelques minutes, elle peut enfin se retourner vers moi, essuyant ses yeux et son nez avec des gestes rageurs.

– Excuse-moi, j'aurais dû me maîtriser.

Ses yeux noirs, d'ordinaire veloutés, sont durs et elle recommence à marcher avec de grands pas. Puis elle s'arrête à nouveau et me fait face.

– Oui, je connais très bien Moorea. J'y ai vécu pendant vingt ans. Mais je n'en ai pas que de bons souvenirs.

Elle reprend sa marche et je comprends à son visage fermé qu'il est inutile de vouloir en savoir davantage.

1. *Ia orana* : bonjour.
2. *Mama* : maman.

3. Le *fare* : la maison.
4. Les *tane* : les hommes.
5. Le *tiare* : la fleur.

Gabriel

Emma est de plus en plus bizarre. Je la connais bien, ma sœur, puisque je ne l'ai jamais quittée depuis ma naissance. Aussi, je peux affirmer qu'elle cache quelque chose. À moi, à papa et à maman. Ce n'est pas habituel. Vis-à-vis de moi ou de papa, je peux le comprendre. Elle m'a toujours considéré comme un bébé en me mettant un peu de côté, alors elle ne va pas me faire ses confidences, c'est sûr. Papa, elle le craint un peu. Mais maman ? Elle dit toujours tout à maman. C'est même elle qui me l'a avoué. Parfois, elles tiennent des conciliabules pendant des heures toutes les deux et dès que « les mâles de la famille » arrivent, comme elles disent, on voit bien qu'elles changent de sujet. Elles se font toujours un clin d'œil, qui n'échappe à personne.

Le pire, c'est que je trouve papa bizarre, lui aussi. En y réfléchissant bien, c'est depuis que ma maîtresse est venue chercher maman à la maison, pour l'amener à la marina de Teahupoo, d'où elles sont allées faire une excursion en bateau autour de la péninsule.

J'ai bien vu l'air qu'il avait quand il l'a aperçue devant notre *fare* et qu'elle a sonné chez nous. Je ne me cachais pas, pourtant j'étais invisible à leurs yeux, confortablement installé avec une BD dans le hamac du jardin. J'adore les livres, ce sont mes meilleurs amis depuis toujours. Après eux, et maman bien sûr, ce que je préfère dans la vie, c'est voir sans être vu. Plus tard, j'envisage d'être détective privé.

Papa a vite tourné la tête en faisant semblant de chercher son marteau dans sa boîte à outils, alors qu'il venait de finir de clouer la planche neuve de la cabane de jardin. Et quand maman lui a présenté Moana, il avait une drôle de voix pour lui dire bonjour. Une toute petite voix qui ne lui ressemble pas. Il s'est mis à tousser bruyamment et a dit qu'il avait un chat dans la gorge. C'est la première fois que j'entendais parler de ça. Comme si ça pouvait exister, une chose

pareille ! Maman a paru surprise, mais elle n'a rien dit. Elle a attrapé son sac à main et a embrassé tendrement papa.

Puis elles sont parties toutes les deux et mon père les a suivies du regard un long moment.

Violaine

– Tu as dit à Éric que j'avais besoin d'un psy ?

Maëlle se tient devant moi, les mains sur les hanches. Elle a déboulé chez moi comme une furie. À peine lui ai-je ouvert qu'elle s'est mise à crier :

– Jamais, tu m'entends ! Je n'irai jamais !

Debout près d'elle, je ne dis rien. J'attends qu'elle s'apaise. Inutile de parler, d'expliquer mon ressenti, de lui signifier que je me fais du souci pour elle. Mon amie, habituellement si douce, ne m'entendra pas. Je patiente, tout en la fixant avec calme.

Quand elle me semble moins énervée, je m'assieds près d'elle et lui entoure l'épaule d'un bras amical. Je l'invite à partager un thé à la rose, notre préféré à toutes les deux.

C'est là qu'elle se livre.

– J'avais douze ans quand j'ai dû aller voir une psy. Le collège avait contacté mes parents ; d'après mes professeurs, j'avais besoin d'un suivi psychologique.

Elle continue, sans préciser pourquoi les enseignants avaient jugé utile une consultation spécialisée.

– La psychiatre était une femme à l'allure très stricte, avec son tailleur et son chignon tiré à quatre épingles. Tout était rangé méticuleusement sur son bureau. J'ai tout de suite su que j'allais m'ennuyer à mourir dans son cabinet.

Et elle me raconte brièvement.

Maëlle a dû subir pendant presque une année ces rendez-vous dont elle ne voyait pas l'intérêt. Parfois, elle répondait du bout des lèvres aux questions de la spécialiste. Parfois, elle ne disait rien du tout et les séances se déroulaient dans le silence. C'était d'une lourdeur

insoutenable pour une adolescente aussi vive qu'elle. Sortie du cabinet, elle se ruait dehors avec l'empressement d'un prisonnier qui retrouve la liberté.

Assise face à elle à la table de la cuisine, je pose ma main sur la sienne avec douceur.

– Je comprends que tu aies vécu une expérience difficile. De toute évidence, ce n'était pas la personne adéquate pour te venir en aide. Mais tu sais, il n'est jamais trop tard. On peut se délivrer à tout âge de ce qui a pesé trop lourd dans notre passé.

Maëlle sait que je suis passionnée par tout ce qui touche à la psychologie. Elle finit de boire son thé à petites gorgées, mais n'ajoute rien.

Je vois une ombre passer dans ses yeux clairs. Sa bouche se crisper légèrement. Je ressens en elle une douleur enfouie. J'ai toujours eu un don pour capter ces choses-là.

Gabriel

Hier soir, je lisais tranquillement dans le jardin de papy. Je ne sais plus pourquoi j'ai levé la tête de mon livre, et j'ai vu Emma se diriger vers la maison. Bizarrement, elle ne s'est pas arrêtée un moment pour faire un bisou à notre grand-père, comme d'habitude. Je suis sorti et l'ai suivie jusqu'à la route de ceinture ouest. Si on tourne à droite, l'avenue mène au collège et au-delà vers la source très connue de Pape Mato, où beaucoup de gens viennent chercher de l'eau fraîche. Il y a là-bas une très grosse sculpture composée de galets, qui représente la légende de Ti'ama'o, ce qui veut dire en tahitien « se tenir debout sur le dos du requin ». Il paraît qu'autrefois, par la passe Teavaiti, le grand requin protecteur Mara aurait emporté un prince debout sur son dos. D'ailleurs ce quartier de Papara a gardé le nom de la légende. Emma adore ces histoires anciennes, mais moi elles me font bien rire.

C'est trop fort, maintenant ma sœur s'absente tous les soirs, sous prétexte de rejoindre Candice, sa meilleure copine, sur la plage de Taharu'u et d'admirer avec elle le coucher du soleil sur le lagon. Il tombe tôt sous les Tropiques. Taharu'u est une grande plage de sable noir et de galets, pas loin de chez nous. Il y a toujours des surfeurs locaux et des *popa'as*[1], en train de tester les immenses vagues. Des touristes s'installent souvent aux grandes tables en face de l'océan. Aussi, ce n'est pas un endroit isolé et maman a accepté, à condition qu'Emma ait terminé ses devoirs et soit rentrée à l'heure du repas. D'ailleurs, je vois bien qu'elle râle moins pour les faire. Elle les expédie dès le goûter avalé.

Mais moi, je sais qu'elle ment. Elle ne va pas à Taharu'u. Je commence à bien connaître la commune de Papara, où nous vivons, sur la côte ouest. Même si papa dit que c'est la plus grande de l'île.

Pour aller à la grande plage, il ne faut pas aller vers le collège,

mais tourner à gauche sur la route, ce qu'a d'abord fait Emma. De loin, j'ai bien vu qu'ensuite elle ne tournait pas vers Taharu'u et qu'elle continuait tout droit. Et pas de Candice en vue. Je devais rentrer rapidement pour que papy, occupé avec ses fleurs, ne s'aperçoive pas de ma disparition. Mais il est hors de question que je reste longtemps sans savoir où va ma sœur.

1. Les popa'as : les étrangers.

Chapitre 3

Violaine

Je suis à nouveau habitée par mon roman. Branchée, comme sur une prise électrique. Et j'adore cet état. Les idées viennent peu à peu d'elles-mêmes, sans que je force quoi que ce soit. Mon héros Célestin possède un secret, mais sa compagne Romane n'est pas en reste. J'ai à cœur de ne pas dévoiler un pan essentiel de son existence, que mes lecteurs apprendront à la fin de mon livre.

Pierre m'a proposé de tenir un rôle de bêta-lecteur, c'est-à-dire de lire mon livre en amont durant son élaboration, tout en me donnant son avis. J'ai accepté avec plaisir et j'avoue que cette nouvelle expérience me stimule énormément.

Nous en discutons souvent par téléphone.

– Alors Violaine, ton roman avance comme tu veux ?

– Oui, très bien. Je t'envoie bientôt la suite par mail. Notre dernière conversation m'a aidée. J'ai revu un passage du dernier chapitre avec Romane et Moana. C'est beaucoup plus clair comme ça.

– Merci sœurette, tu m'en vois ravi.

Il a évidemment bien compris que sous ce prénom de Romane, je ne cite plus sa fille comme dans le premier tome. Je pense que l'aide qu'il m'apporte lui fait du bien à lui aussi. Il a encore beaucoup de mal à s'ouvrir aux autres. Mais je sais que c'est normal. Il est resté replié sur lui-même pendant si longtemps.

Ma passion me prend une bonne partie de mon temps et je me montre moins disponible envers Ernesto. Je crois qu'il en souffre. Mais comment faire autrement ? Quand mes personnages demandent à continuer leur vie sous ma plume ? Je devrais plutôt dire « sous mes

doigts », maintenant que je possède mon ordinateur. Je n'ai pas mis longtemps à me familiariser avec le traitement de texte. Ni avec Internet, que j'utilise abondamment pour mes recherches sur la Polynésie. Car je n'ai jamais mis les pieds sur ces îles. Et je sais bien maintenant que cela n'arrivera pas. Malgré mon envie de découvrir ces endroits magnifiques, que je dévore des yeux sur les photos.

C'est au cours de mon voyage en Argentine réalisé en janvier dernier que je me suis aperçue de ma phobie de l'avion. Dès que l'appareil s'est élevé, une terreur incontrôlable s'est emparée de moi. J'ai senti mon cœur palpiter, mes mains devenir moites, la sueur commencer à couler entre mes omoplates. Cramponnées à l'accoudoir, mes mains se sont mises à trembler.

– Tu es toute blanche, s'est inquiété mon Argentin. Encore plus que d'habitude, a-t-il tenté de plaisanter.

Mais mon pauvre sourire et ma respiration saccadée lui en ont vite enlevé l'envie.

Alors, il m'a fait respirer lentement. Expirer longuement. A demandé un verre d'eau à l'hôtesse, qu'il m'a fait boire à toutes petites gorgées. Puis, voyant que l'angoisse m'étreignait encore, il m'a tendu la boîte de somnifères qu'il avait emportée, étant de nature insomniaque. J'en ai pris deux. Et j'ai passé le reste du trajet dans un sommeil étrange et peu réparateur. Mais au moins, je n'ai plus ressenti l'horrible malaise.

Pour le voyage de retour, je n'ai pas attendu. Dès la ceinture attachée, j'ai souhaité retrouver cette perte de conscience médicamenteuse. Je savais bien que le réveil serait difficile, mais je préférais revivre l'état vaseux dans lequel je m'étais retrouvée durant quelques heures, en mettant le pied en Amérique du Sud. Tout plutôt que la crise de panique éprouvée en quittant le sol français.

Dans ces conditions, j'ai compris que cette phobie ne me permettrait plus de voyager par la voie des airs.

Cependant, cette unique évasion lointaine restera gravée dans mon esprit et mon cœur. J'y ai découvert des paysages à couper le souffle. Apprécié la touchante gentillesse des gens, qui m'ont accueillie comme une des leurs. Et adoré constater la fierté d'Ernesto quand il m'a présentée à sa famille qui vit là-bas. Sa sœur, son beau-frère, leurs enfants, ses cousins, sa vieille tante Antonella.

Gabriel

Le moment propice pour espionner Emma est enfin là. Ce soir, j'ai terminé mes devoirs en même temps qu'elle et je ne suis pas allé rendre visite à papy. Maman croit que je lis dans le jardin.

J'emboîte le pas à ma sœur. Le tee-shirt à fleurs et le short bleu turquoise se hâtent sur la route principale de Papara. Emma marche vite. Ses nattes châtain roux sautent dans son dos, au rythme de ses pas. Je préfère quand elle n'attache pas ses cheveux. Bien qu'ils n'aient pas la couleur du feu comme ceux de maman, ils sont presque aussi beaux, aussi longs et bouclés.

J'ai un peu de mal à la suivre, car comme il y a beaucoup de voitures, mais peu de marcheurs, je cours puis je me cache derrière les badamiers, au cas où elle se retournerait et me verrait. Je connais ce nom d'arbre car nous avons étudié la végétation de Tahiti en classe. Mes copains disent plutôt *autera'a* au lieu de badamier et ils m'ont montré comment casser la graine avec une pierre pour manger l'amande. Elle est très bonne. J'adore tous ces noms de Polynésie avec plein de « a » dedans, c'est tout doux.

Juste avant d'arriver au *Beach Burger*, je vois un homme déboucher de la route de la carrière. Il se trouve maintenant devant nous et avance à grandes enjambées. Il a belle allure avec son jean délavé et sa chemisette blanche à fines rayures vertes. C'est étrange, il me semble que je connais ces vêtements.

Soudain, mon cœur s'emballe. Je viens de reconnaître l'homme. C'est papa. Que fait-il là ? Il devrait être à son cabinet à cette heure-ci. Soudain, je comprends. Ma sœur vient d'adopter elle-même un comportement qui ressemble au mien. Elle marche moins vite, se tapit derrière un arbre de temps en temps. Je n'en reviens pas : je file Emma, qui elle-même suit papa !

Juste après la dame qui vend des fruits au bord de la route, je remarque que papa plie un peu le coude pour regarder la montre à son poignet. Mais il ne s'arrête pas, il a l'air pressé. Comme s'il avait un rendez-vous. Comme quand maman amène Emma chez le docteur à cause de son asthme et qu'elle ne veut pas être en retard.

Soudain, voilà mon père qui entre dans l'enceinte du club de golf d'Atimaono. Je réfléchis à toute vitesse. C'est quoi ce délire ? Notre père fait du golf, maintenant ? Ça alors, première nouvelle ! Et d'abord, pourquoi il n'est pas à son cabinet, lui qui semble avoir tant de travail ? Comment Emma a su qu'il se trouverait ici en fin d'après-midi ? Et depuis combien de temps dure ce manège ?

Ma curiosité a atteint son plus haut degré.

Papa a pénétré dans l'enceinte du club de golf et je me retrouve bête. Je vais faire quoi, maintenant ? Et Emma ? Je n'ai pas à me poser la question bien longtemps, ma sœur revient à petits pas dans ma direction. Soudain, elle me voit et je lis la stupeur sur son visage. Contrairement à moi qui m'entraîne pour devenir détective privé, ses émotions se remarquent tout de suite. Un bon professionnel doit savoir se maîtriser et je suis certain que cela demande un gros travail, alors je l'ai déjà commencé. Mais Emma n'a pas ce souci et ses sourcils froncés, ses mains sur les hanches me renseignent tout de suite. Elle n'apprécie pas de me trouver là.

– Pourquoi tu es ici ? demande-t-elle avec colère en arrivant à ma hauteur.

Je lui réponds du tac au tac :

– Et toi ?

Elle baisse la tête et je sens son énervement se transformer en tristesse. Nous marchons un moment sans parler jusqu'à la rivière. Je tire sur la manche de ma sœur, elle m'interroge avec ses yeux de la couleur du miel comme ceux de maman, et je lui montre un coin d'herbe à l'ombre, un peu en retrait de la route. Nous nous asseyons. C'est moi qui commence à parler.

– Tu as une idée de ce qu'il fait ?

Inutile de préciser de qui je parle, elle le sait parfaitement.

– Aucune idée. C'est la première fois que je le suis jusqu'au bout. Ça fait un bout de chemin depuis la maison.

– Mais comment tu as su ?

Elle me coupe la parole :

– Et toi, tu m'espionnes maintenant ?

Nous n'avons pas le temps d'en dire plus car une voiture au moteur bruyant s'annonce. Ensemble, nous levons la tête et restons abasourdis lorsqu'elle passe à quelques mètres de nous. C'est la vieille Toyota de ma maîtresse, et papa est assis près d'elle sur le siège passager.

Emma se met à sangloter. Je triture machinalement le bas de mon short en jean. Je me sens gêné. Comme un idiot. Peut-être que quand je serai un homme, je saurai quoi faire devant une femme qui pleure.

Quand ses larmes ont fini de ruisseler sur ses joues, de la teinte des brugnons que j'aimais tant en métropole, Emma me raconte ce qui s'est passé au collège. Un matin, une grande de troisième est venue la trouver entre les cours. Elle lui a demandé si papa s'appelait bien Célestin. Comme ma sœur répondait que oui, elle lui a dit que notre père n'était pas quelqu'un de bien. Emma s'est fâchée tout rouge et lui a demandé des explications. La grande a alors raconté qu'à cause de lui, les parents de sa meilleure amie ont divorcé. Il paraît qu'ils ont connu papa quand il habitait en Polynésie, avant son retour en métropole à la fin de l'année 2016. Une fois, leur fille les aurait entendus se disputer. Le père criait :

– Tu n'as qu'à aller le retrouver ton Célestin Leroy, si c'est ce que tu veux !

Et quelque temps après, ils se séparaient.

Emma a mené son enquête. La meilleure amie de cette grande, c'est Ilona, la fille de ma maîtresse Moana. Elle est aussi en troisième au collège.

Romane

Les deux hommes cagoulés et vêtus de noir entrent dans le restaurant. C'est la panique. Certains se ruent vers la porte des toilettes, d'autres se jettent par terre, ou encore se cachent sous les tables. Je fais partie de ceux-là. Kalachnikov en mode rafale. Crachant les trente balles de leurs chargeurs en quelques secondes. Douleur. Hurlements. Pas précipités. Puis un silence horrible. Un silence de mort.

Je me réveille. Célestin est là, près de moi. Il m'a sentie m'agiter dans mon sommeil. Il a l'habitude. Il me prend dans ses bras cuivrés. Il m'enveloppe. Me berce.

– Là, là, c'est fini maintenant.

Nous sommes en 2029 et la Terre ne tourne plus rond. Depuis presque quarante ans maintenant, les attentats djihadistes se succèdent sur le territoire français. Les témoins filment des bribes avec les portables. Retransmises en boucle sur Internet. À la télévision. Violence brute, provoquant à chaque fois une houle de souffrance. Des vagues de terreur. Un déferlement de haine. Et moi je me retrouve en proie aux cauchemars.

Heureusement, ces événements se déroulent loin du sol tahitien. Mes découvertes incessantes tiennent cette horreur à distance. Et même si elle se rappelle parfois à moi la nuit, mes douces journées sont emplies d'océan, de sourires échangés et de soleil dans le cœur.

Pour mon anniversaire, Célestin m'a préparé la plus belle et la plus délicate des surprises.

– Je vous enlève ce week-end, madame, m'a-t-il comiquement annoncé hier soir, en esquissant une révérence.

Puis, il a repris plus simplement :

– Une escapade que je voulais t'offrir depuis longtemps. Bien avant que nous n'arrivions ici, en Polynésie. Depuis que j'ai commencé à te raconter mes îles et que je voyais ton sourire illuminer ton visage. Car j'ai toujours su que tu serais subjuguée en les découvrant. Maxime est averti, il se fait un plaisir de garder les petits.

Les « petits », qui, bien sûr, étaient eux aussi au courant depuis une bonne semaine. Et leurs mines réjouies de conspirateurs montraient qu'ils connaissaient la destination du voyage. Contrairement à moi.

À l'aéroport, Célestin me guide vers une file de voyageurs. Je regarde le nom de l'île affiché au-dessus du comptoir. Mon cœur saute dans ma poitrine. Bora Bora. La *Perle du Pacifique*. J'ai tellement rêvé que cet endroit se dévoile à moi. Mon homme m'en a tant parlé. Car c'est là qu'est née Camille, sa sœur aînée. Cette si merveilleuse Camille, qu'il adorait. Si belle aussi, sur les photos qu'il m'a montrées. L'amie d'Elsa, ma mère, qui a disparu avec elle au large des côtes bretonnes.

Dans l'avion, Célestin m'explique que la véritable orthographe du nom de l'île est *Pora Pora*, ce qui signifie « première-née » en tahitien. Ici, on l'appelle également *Mai te pora* : « créée par les dieux ». Prenant très au sérieux son rôle de guide, il poursuit :

– Bora fait partie de l'archipel de la Société. Mais au lieu d'être l'une des *îles du Vent* comme Tahiti qui se trouvent à l'est, c'est l'une des *îles Sous-le-Vent* au nord-ouest.

Très vite, je m'aperçois que Bora Bora en elle-même n'est pas vraiment attirante, les hôtels de luxe sur pilotis la défigurent trop à mon goût. Je suis un peu déçue, mais n'ose le dire. Heureusement que je sais combien la nature s'y montre exceptionnelle. Célestin m'a souvent parlé de ce volcan éteint qui domine les eaux transparentes bordées de récifs. Des immenses plages de cocotiers. Des *motus*, ces îlots de sable corallien éparpillés un peu partout dans le lagon. C'est surtout ce fameux lagon qui m'a toujours interpellée. Quand Célestin annonce que, dès cet après-midi, nous irons faire un tour dessus en pirogue, un intense plaisir inonde mon visage.

Ce lagon est une merveille. Je ne m'attendais pas à le découvrir déjà. Je crois que je resterai marquée à vie par sa lumineuse beauté, ses bleus incroyables aux nuances changeantes, turquoise, émeraude,

ses verts clairs ou d'une sombre profondeur.

Les coraux forment de véritables jardins naturels, la faune sous-marine est féerique, avec ses poissons colorés qui vivent leur vie tranquillement, comme si nous n'étions pas là. Nous glissons sur l'eau sans bruit, profitant du paysage grandiose. J'ai une pensée émue pour Paul-Émile Victor, le grand explorateur polaire, qui a vécu sur son minuscule îlot dans ce même lagon. Nous nous arrêtons nous aussi sur un *motu*. Et là, soudain, mon rêve se réalise : une immense paix m'envahit, tandis que je nage avec un groupe de raies manta.

– Ne les touchez pas, me recommande le guide local. Elles perdraient une partie de leur immunité contre les parasites.

Les majestueuses créatures évoluent avec une grâce fascinante. Instant d'éternité.

Mauruuru[1], mon amour.

Pourtant, à peine retournés à l'hôtel, mon enthousiasme retombe comme un soufflé. Un affreux doute s'insinue en moi. Célestin est plus distant depuis quelque temps. Plus distrait. Il semble préoccupé par quelque chose dont il ne souhaite pas me parler. Et si cette excursion était un moyen pour lui de se déculpabiliser en me faisant plaisir ? De tenir à distance une situation inavouable ?

Heureusement, de retour dans la chambre, j'oublie peu à peu ma crainte. Les bras de Célestin se referment sur moi avec douceur. Aussitôt, je me sens bien. C'est ma place. Mon refuge. Mon homme enfouit son visage dans mes boucles rousses, qu'il aime tant respirer. Puis ses lèvres prennent possession des miennes. Nous titubons jusqu'au lit, où nous nous effondrons en riant. Je sais que je vais adorer laisser courir mes mains sur ses muscles puissants sculptés par le sport. La course, la marche, la nage. Goûter longuement sa peau cuivrée au parfum de vanille un peu épicé, dont je ne me lasse pas. Savourer ses caresses précises. Enrouler mes jambes autour de lui, pour mieux le sentir. Il connaît mes envies les plus intimes. Notre entente charnelle est toujours là, elle s'intensifie même avec le temps. Tout comme la profondeur de notre tendresse, qui ne cesse de croître et de m'éblouir.

Mais quelle idiote, je vois bien qu'il est toujours aussi amoureux de moi.

1. *Mauruuru* : merci.

Violaine

Depuis ma dernière entrevue avec Maëlle, nous sommes devenues encore plus proches. Souvent, elle vient passer un moment avec moi. C'est surtout elle qui parle. De sa fille Coline. Du couple heureux qu'elle forme avec son mari. De ses difficultés. Ses angoisses. Son mal-être. J'aime l'écouter. Même si je ressors fatiguée de nos rencontres, c'est un peu moins difficile qu'au début, car nous nous sommes adaptées l'une à l'autre. Je suis maintenant tout à fait habituée à la diction de mon amie et elle se place bien en face de moi afin que je puisse lire sur ses jolies lèvres un peu pâles.

Cependant, mes rencontres avec Maëlle ont généré un souci avec Ernesto. Depuis qu'elle vient régulièrement à la maison et que je l'écoute attentivement, le comportement de mon amoureux a changé. Dès qu'il le peut, il s'arrange pour monter un petit moment chez moi. Même en pleine journée, quand son épicerie est ouverte. Ce qui n'est pas normal. D'abord, j'ai pensé que l'évidente fragilité de mon amie en ce moment le touchait particulièrement. Comme je suis naïve, encore, à mon âge… Puis j'ai surpris son regard attardé sur les longues jambes gainées de soie de la ravissante Maëlle. C'est là que j'ai compris tout à coup. Mon amie lui plaît un peu trop. Il s'est montré d'une incroyable mauvaise foi, quand je lui en ai parlé le soir même, niant avec véhémence cette attirance.

Jusqu'à ce jour-là, il n'avait jamais posé ses yeux sur une autre femme que moi. Il ne m'avait jamais menti. Je vais proposer à Maëlle de me rendre plutôt chez elle. Il faut simplement que je déniche un prétexte.

Quoi qu'il en soit, je ne la laisserai pas tomber. D'abord, elle est ma meilleure amie après Adélaïde. Et puis elle a tellement besoin de

se confier. Je sais que je peux l'aider. J'étais psychologue de métier. C'est à cause de ma surdité naissante que j'ai dû arrêter de professer, au bout de quelques années. Ce qui représente quand même un comble quand on consacre sa journée à écouter ses patients.

Mais même si mon état de malentendante me gêne, j'ai retrouvé ma corde sensible, celle qui vibrait tout au fond de moi quand j'accompagnais les personnes en souffrance dans leur travail intérieur. C'est certainement pour la sentir frémir à nouveau que, dans mon premier roman, j'ai imaginé Célestin psychologue et sa sœur Camille psychiatre. Je souris en pensant aussi qu'avec l'amour qu'il porte à la langue française, le petit Gabriel ressemble à un jeune patient que j'ai soigné et qui était un véritable surdoué des mots.

L'écriture est pour moi une autre façon de prolonger mon rôle social qui a trop peu duré. Une mission si précieuse. Une vocation.

Romane

Depuis longtemps, j'ai peur de perdre Célestin. Est-ce parce qu'en le rencontrant, j'avais déjà perdu Elsa ? Ou bien car nous sommes partis en Polynésie française et qu'ici, mon homme peut rencontrer une femme plus proche de lui par la culture ? La beauté exotique ? Le passé de leurs ancêtres communs ? Moi, je ne suis qu'une petite fleuriste amoureuse d'un psychologue brillant. Je me demande d'ailleurs toujours comment il a pu poser les yeux sur une jeune femme aussi timide. Farouche. Je ne suis pas banale physiquement, non, avec mon regard miel hérité d'Elsa, la chevelure rousse que possédait Maxime quand il avait mon âge et ma peau très claire. Mais intellectuellement, je ne me sens pas toujours à la hauteur de Célestin.

Un soir, quand nous vivions dans la maison de Dordogne, je lui ai avoué mon sentiment d'infériorité. Il a éclaté de rire.

– J'aurais pu plus mal tomber ! m'a-t-il taquinée gentiment.

Mais tout au fond de moi, je n'en suis pas persuadée. De toute façon, je n'ai jamais eu confiance en moi.

Ce qui nous a indubitablement rapprochés, ce sont les épreuves que nous avons traversées ensemble. Le deuil d'Elsa, que j'ai enfin pu surmonter grâce à lui. La perte de mon travail et le chômage. Et du côté de Célestin, ses souvenirs de sa chère sœur Camille, que je partage intimement. N'était-elle pas aussi extrêmement proche de ma mère ? Pour moi, elle fera toujours partie de ma famille de cœur.

Célestin et Maxime sont également très complices. Mon Polynésien a considérablement aidé mon père à laisser ses vieux fantômes dormir en paix.

Quant à Teiva, mon beau-frère, j'entretiens une belle relation avec lui. Il devrait d'ailleurs nous rejoindre bientôt à Tahiti.

Enfin, nos enfants nous soudent, bien sûr. Nos beaux fruits métissés. Emma, notre fille de santé un peu fragile, mais d'un caractère singulièrement fort, comme celui de son père. Notre fille adorée, qu'il a longtemps promenée sur ses épaules larges. Gabriel, notre grand bébé au sourire irrésistible. De nature plus réservée, plus douce, plus rêveuse comme je l'étais enfant, mais sans mon tempérament coléreux. J'adore ébouriffer la tignasse brune si fournie de mon petit garçon. Il est tellement craquant. Il s'exprime de façon vraiment étonnante pour son jeune âge ; beaucoup de personnes nous en font la remarque. Je sais que les livres y sont pour beaucoup. Il les dévore dès qu'il a un moment de libre.

Nous formons tous ensemble une famille atypique. Pleine d'amour. Et c'est justement cet amour-là que je ne veux abîmer à aucun prix.

Romane

Je me sens nerveuse, sans véritable raison. Est-ce parce que le comportement de Célestin a imperceptiblement changé ? Ou car les enfants sont grognons en ce moment ? À cause des brusques changements d'humeur de Moana, qui me paraissent plus fréquents ? Je ne saurais le dire exactement. Mais le matin, je me réveille morose. Inquiète. Pourtant, il me semblait que la déprime n'était plus qu'un mauvais souvenir dans mon paysage intérieur. Qu'elle s'était définitivement éloignée de mon esprit et de mon corps en arrivant à Tahiti. Il y a tant à explorer ici. Tant à comprendre. Tant à aimer.

Tant de joie aussi à sentir Célestin heureux dans son île. À voir Maxime se passionner pour les fleurs tropicales. Mon père est en train de recréer chez lui un jardin fantastique. Avec le même enthousiasme, le même soin qu'il apportait à sa roseraie, quand il vivait en métropole, à Léognan. Comme il possède ici moins de place, le moindre centimètre carré de terre est investi. Hibiscus rouge sang ou d'une blancheur délicate. Fabuleux oiseaux de paradis. Incroyables roses de porcelaine. Bougainvilliers fuchsia ou beige crémeux qui semblent en papier de soie. Variétés de rares orchidées. Les plantes s'ordonnent avec goût, s'épanouissent sous les vieux doigts fripés de mon père, comme par magie.

Et bien sûr arbustes de tiaré Tahiti, ou *tiare ma'ohi*, la fleur symbole de l'île, qui permet de confectionner l'huile sacrée dont les Tahitiennes s'enduisent la peau et les cheveux, nommée *monoï*. Je me souviens encore de notre arrivée à l'aéroport de Faa'a, où, en signe de bienvenue, une fillette m'a offert un long collier de fleurs de *tiare Tahiti*. Blanc lacté des pétales. Parfum subtil. Incomparable. Je l'ai respiré avec ravissement. Célestin m'a alors expliqué qu'en Polynésie, selon la tradition, la fleur est cueillie le matin et portée à l'oreille,

corolle grande ouverte pour les *vahine* ou en bouton pour les *tane*.

– Suivant son emplacement, elle n'a pas la même signification, a-t-il précisé. Si elle est placée à gauche, du côté du cœur, elle indique que la personne est prise. À droite, elle signifie qu'elle est disponible.

J'ai trouvé ce message codé carrément pittoresque lorsqu'il m'a appris que les deux fleurs pouvaient également être portées en même temps, sur chaque oreille.

– C'est ce que font les personnes mariées, qui souhaitent malgré tout indiquer qu'une nouvelle rencontre est possible. Et si les deux fleurs sont exposées pétales vers l'arrière, cela veut dire « tout de suite » !

J'ai éclaté de rire.

Sur l'île, les fantômes de mon père semblent s'être évanouis pour de bon. Parfois, nous évoquons Elsa, tous les deux. Je ne lis plus la profonde tristesse qui brouillait son regard, aussi clair que le bord transparent du lagon et qui faisait chavirer mon cœur. Grâce au travail intérieur qu'il a effectué avec Célestin, à cette nouvelle vie de l'autre côté du monde, il a retrouvé la paix. Ce qui représente une immense joie pour moi.

Ce soir, mon homme est rentré énervé. Je le vois à la façon brusque qu'il a de se servir un verre. De boire son whisky sec d'un coup, sans le déguster à petites gorgées, comme il aime habituellement le faire. Je l'observe du coin de l'œil, tandis que j'épluche les *taros*, ces féculents que l'on consomme beaucoup ici et qui se cuisinent comme les pommes de terre en métropole. Il s'assied lourdement près de moi. Je tente doucement de le questionner :

– Un problème au travail, mon chéri ?

Il grommelle un « non » sans équivoque, qui signifie clairement : « Mais laisse-moi tranquille ! » Je n'insiste pas. C'est quelques minutes plus tard qu'il me pose une question. Apparemment anodine.

– Ça te dirait que nous partions tous les cinq visiter Moorea, le week-end prochain ?

Et alors qu'un grand sourire étire mes lèvres à l'idée de cette sortie déjà évoquée, mais pas encore programmée, il lâche ces mots qui me laissent stupéfaite :

– En fait, je ne te l'ai jamais confié, mais j'ai très peu vécu à Tahiti. La véritable île qui compte pour moi, celle de mon cœur, c'est Moorea.

Chapitre 4

Violaine

Quand j'ai rencontré Maëlle, je suis tout de suite tombée sous son charme. Devant moi se tenait une grande femme blonde aux yeux clairs. Ravissante. Gaie. Énergique. Virevoltante. Une sorte de joie irradiait d'elle, comme si une aura invisible l'enveloppait. Je me suis sentie entraînée dans son sillage. Tel un papillon de nuit, attiré par la lumière vive de l'ampoule nue de ma cuisine.

Aujourd'hui, celle qui se tient devant moi n'est plus la même. Ses yeux pétillants sont voilés. Le timbre de sa voix plus grave. Ses épaules affaissées. Sa démarche alourdie. Je reconnais une telle attitude : c'est l'expression de la souffrance. De toute évidence, un drame sérieux se joue en ce moment pour Maëlle. Mon intuition d'ancienne psychologue me souffle qu'il va bien au-delà du départ de sa fille Coline. Et c'est pourquoi je suis là, assise en face d'elle, une tasse de thé à la rose dans la main, dans l'élégant canapé en cuir de couleur crème de son salon.

Mes anciennes habitudes ont vite repris le dessus. Je laisse parler mon amie, l'encourageant par un sourire, un hochement de tête.

– Coline m'a téléphoné tout à l'heure, elle a trouvé un emploi de travailleur saisonnier pour castrer le maïs, dans le département des Landes. Elle loge dans un camping avec d'autres jeunes et a l'air d'aller bien. Ça m'a un peu rassurée. Tu sais, ce n'est pas facile d'avoir un seul enfant.

Maëlle semble se recroqueviller sur elle-même. Je demande calmement :

– Tu aurais aimé en avoir un autre ?

Elle me répond presque brutalement.

– Non.

Une sorte de rire qui s'étrangle dans sa gorge. Un silence. Je bois mon thé brûlant à petites gorgées. Elle remue le sucre dans sa tasse avec sa petite cuillère, l'air apparemment ailleurs. Et soudain, les mots fusent.

– Et puis deux filles, c'est trop. Il y en a une qui est en trop.

Une phrase pour le moins étrange, prononcée avec rancœur et colère. Une petite lumière clignote en moi, mais je ne laisse pas paraître mon étonnement. D'une voix que j'adoucis au maximum, je tente :

– Le deuxième enfant aurait pu être un garçon ?

Elle me regarde bizarrement. Ne répond pas.

Au moment où je vais prendre congé, mon amie se lève, va ouvrir l'un des tiroirs de la commode en merisier assortie à son mobilier. Elle en sort un petit album photo. Puis elle vient s'asseoir près de moi sur le canapé, et après avoir tourné quelques pages, elle me désigne un cliché où l'on voit deux petites filles, assises sur une pelouse. Elles fixent l'objectif sans sourire.

– C'est moi, à dix ans. Avec ma petite sœur. Charlotte.

Une fois de plus, je ne montre pas ma surprise. Sur la photo, Maëlle est correctement vêtue, avec une robe fleurie, des collants en laine de couleur paille, des chaussures noires à brides. Ses cheveux blonds sont attachés en deux couettes. La petite sœur doit avoir environ cinq ans. Elle est habillée avec un pantalon et un pull trop grand pour elle, ayant peut-être appartenu à Maëlle. Ses doigts sont à demi cachés par les manches trop longues. Elle n'est pas bien coiffée. Même pas coiffée du tout. Des épis de cheveux blonds encadrent son visage. Mais le plus étonnant est justement le visage de cette enfant, dont Maëlle ne m'avait jamais parlé. Une enfant différente.

Romane

Nous sommes venus passer le week-end en famille sur l'île de Moorea, en tahitien *Mo'orea*. Je me sens curieuse de cette nouvelle découverte en plein cœur du Pacifique sud, mais j'éprouve également une appréhension. Quelque chose que je ressens, sans toutefois savoir poser des mots exacts dessus. Un doute. Une crainte. Une intuition. Moorea, c'est donc l'île de Célestin. Mais aussi celle où Moana a vécu pendant vingt ans.

Je suis ravie de constater qu'ici explose une nature préservée. Encore sauvage. Luxuriante. Aucune ligne électrique, elles ont toutes été enterrées. Sur la magnifique plage de sable blanc de Temae Beach, Maxime et moi sommes émerveillés. Un lagon à nouveau incroyable, une couronne d'eau transparente dans laquelle se reflète la broderie des pics montagneux. Dans ce cadre paisible, Célestin joue sur le sable avec les enfants. Ils rient. Crient. Courent en se poursuivant. J'emmagasine le plus possible cette joie. Cette liberté. Ce bonheur, comme s'il pouvait ne pas durer.

Puis, mon Polynésien nous conduit jusqu'à Paopao, l'ancien royaume de la vanille, où se trouvent encore des demeures coloniales, avec des vérandas et des balustrades blanches semblant ornées de dentelle. Nous visitons le village, dans lequel il a habité quand il vivait sur l'île, entre 2010 et fin 2016. Et alors que nous allons remonter dans le véhicule loué pour ces deux jours, un vieil homme à la peau ridée s'approche de nous et s'adresse à Célestin en tahitien.

– *Célestin ? Eaha ta outou e rave nei i o nei ?*

À ma grande surprise, mon homme lui répond dans cette langue.

– *Te faaite nei au i tou utuafare i pihaiho i te motu.*

Devant ma mine interloquée, il traduit :

– C'est Ariihau, un ancien voisin. Il me demande ce que je fais là et

je lui dis que je fais visiter l'île à ma famille.

Il discute encore un peu avec le vieux Polynésien. Ne comprenant pas le langage, après avoir salué Ariihau, Maxime, les enfants et moi, nous nous installons dans la voiture. Il fait chaud et nous laissons les vitres ouvertes.

– Je ne savais pas que Célestin parlait couramment le tahitien, remarque mon père. Mais après tout, ce n'est pas étonnant. Il est resté plusieurs années ici.

– Je ne le savais pas non plus, dis-je simplement.

Mais qu'est-ce que je connais vraiment du passé de mon compagnon sur ces îles ? Il m'a beaucoup décrit les fabuleux paysages. Parlé de la gentillesse peu commune des autochtones, qui tutoient tout le monde. Tenté de m'expliquer le *mana*, si cher aux Polynésiens : une connexion subtile avec la nature, l'univers et les ancêtres, nommés *Tupuna*. D'après Célestin, il s'agit à la fois d'une force spirituelle et d'une énergie divine, garantissant l'équilibre de chacun, toute réussite étant due à la présence de ce fameux *mana*, et tout échec à son absence. Il m'a montré les danses traditionnelles sur Internet, m'a appris quelques chants, raconté des légendes emplies de magie. Mais il s'est très peu confié sur son travail. Et a encore moins évoqué ses connaissances, ses amis. Cela me paraît brusquement bizarre. Avait-il des choses à cacher ? Des relations qu'il ne souhaitait pas que je découvre ? J'en suis là de mes réflexions, tout en me laissant bercer par la musique de cette belle langue chantante, quand deux mots percutent tout à coup mon cerveau. Parmi tous les autres, le vieil homme vient de les prononcer et je les ai reconnus. MOANA TAUMIHAU. Le nom exact de mon amie, la maîtresse de Gabriel.

J'ignore si c'est dû au choc d'entendre le vieux Polynésien parler de Moana à Célestin, mais durant cette nuit passée dans un hôtel de Moorea, le cauchemar est à nouveau là. Ce cauchemar qui continue à me poursuivre. Toujours le même. Un de ceux qu'on ne voudrait jamais vivre. Celui des images terrifiantes qui passent régulièrement sur les écrans de télévision. Le monde est devenu fou. J'entends les cris. Je vois les terroristes. Les gens, recroquevillés sur le sol, face contre terre.

Cependant, il semblerait que, peu à peu, les contours du cauchemar soient moins nets. Les émotions qu'il génère en moi

légèrement moins fortes qu'auparavant.

– Romane, ça va ? Romane… ?

La voix de Célestin me ramène ici, avec lui. Cette voix chaude dont je ne peux plus me passer. Cette bouée à laquelle je sais pouvoir me raccrocher dans les pires moments.

Mais au fur et à mesure que je me réveille, le doute s'insinue en moi. Puis-je vraiment avoir encore confiance en lui ? Que se passe-t-il en réalité, entre lui et Moana ?

Violaine

Un visage rond. Des yeux bridés qui louchent un peu. De toutes petites oreilles. Presque pas de cou, au-dessus d'un corps trapu. Charlotte a les traits caractéristiques des enfants trisomiques.

– À l'époque, on parlait de *mongolisme*, m'explique amèrement Maëlle. Mes parents disaient que Charlotte était *mongolienne*. Je détestais ce mot. Heureusement, il a été banni de notre vocabulaire. On déclare maintenant que ces enfants sont porteurs de trisomie 21 ou du syndrome de Down.

Je questionne mon amie avec douceur :

– Trois chromosomes au lieu de deux sur la 21e paire, c'est ça ?

– Oui, tout à fait, répond-elle. Et tous les embêtements qui vont avec.

Elle se lance alors dans une explication détaillée des problèmes de sa sœur, tout en faisant de grands gestes avec ses mains : déficience intellectuelle, tonus musculaire faible, strabisme.

– Charlotte ne possède pas de déficience auditive, et, à ma connaissance, aucune malformation cardiaque. Ce qui est souvent le cas avec ces personnes, malheureusement, précise-t-elle.

Puis soudain, elle s'interrompt et ses bras retombent le long de son corps fin, un peu amaigri depuis quelques semaines. Ses yeux bleus débordent de larmes. Sa voix n'est plus qu'un tout petit filet et je dois me pencher vers elle pour l'entendre.

– À part moi, personne ne l'a jamais vraiment aimée.

Je ne dis rien, je laisse l'émotion envahir Maëlle. Je sais que son intensité refluera au bout d'un moment. Mon amie part à grands pas vers la cuisine, faisant voler derrière elle le foulard coloré qui entoure sa gorge.

Elle revient quelques minutes après, avec un plateau sur lequel elle

a disposé deux verres et une bouteille de jus de pommes, le moment du *tea time* étant passé depuis longtemps. L'heure tourne, j'ai prévu de me faire belle car Ernesto m'a invitée au restaurant ce soir, mais je sens que les confidences de Maëlle arrivent à un point crucial. Je suis fatiguée, à force de concentration pour saisir ses paroles, pourtant je ne peux arrêter là la conversation. Mon amie semble prête à se livrer davantage. Sa dernière phrase, loin d'être anodine, le prouve.

Nous sirotons nos verres en silence. Elle finit le sien, puis se tourne vers moi.

– Nous avons eu des parents spéciaux, ma sœur et moi, murmure-t-elle d'une voix encore un peu étranglée. Avec moi, ils étaient gentils, mais ils n'ont jamais manifesté d'amour envers Charlotte. Jamais un seul geste d'affection. Mon père était souvent absent à cause de son travail et ma mère s'occupait presque exclusivement de moi. Envers ma petite sœur, elle faisait preuve de… dégoût. Oui, c'est bien le mot exact, du *dégoût*. Je me souviens parfaitement de ses lèvres pincées quand elle la regardait. De la distance prudente qu'elle gardait par rapport à elle, chaque fois qu'elle la touchait. Comme si Charlotte avait contracté une maladie, honteuse, que sa seule présence pouvait transmettre. En fait, c'est surtout moi qui prenais soin de ma sœur.

J'écoute ce récit avec stupéfaction. Pauvre fillette trisomique délaissée. Et pauvre Maëlle au cœur tendre, se substituant si jeune à leurs parents mal aimants.

Je sais que ces derniers sont décédés, mais j'ai bien noté que mon amie a employé le présent, en décrivant les soucis psychologiques et physiques de Charlotte, liés à son problème génétique. Elle est donc toujours vivante, malgré l'espérance de vie généralement assez courte des personnes porteuses de trisomie 21, si les souvenirs de mes études de psychologie sont bons. Où vit-elle ? Est-elle autonome ? Les deux sœurs se voient-elles, de temps en temps ? Je m'interroge sincèrement.

Gabriel

Pour la première fois, ma sœur et moi, nous sentons que nos parents sont sur le point de se disputer violemment. La soirée est tendue. On voit que maman a pleuré car elle a le blanc des yeux tout rouge. En nous servant à table, ses gestes sont plus nerveux que d'habitude. Ses lèvres serrées montrent qu'elle fait un gros effort pour rester calme.

Juste après le repas, elle commence à crier dans la cuisine. Heureusement, en sentant l'orage arriver, Emma et moi sommes vite retournés dans nos chambres, à peine le dessert avalé. Dès les premiers mots furieux des parents, ma sœur, effrayée, vient se réfugier dans la mienne. Elle a beau avoir presque deux ans de plus que moi – vingt mois exactement, on a compté –, elle n'en mène pas large. Finis, les grands airs qu'elle prend parfois pour m'impressionner. De toute façon, je le savais déjà, les filles, c'est fragile. Elles ont besoin des garçons pour les protéger.

Malgré moi, j'entends les phrases que se lancent maman et papa avec colère. Emma s'est assise tout contre moi et a bouché ses oreilles.

– Tu ne m'avais pas dit que tu la connaissais, crie maman.

– Pourquoi te l'aurais-je dit ? Tu n'as pas à tout savoir de ma vie ici avant toi. Et puis, il n'y a rien à cacher de toute façon.

– Comment ça, rien à cacher ? Tu te moques de moi ou quoi ? Tu as fait semblant de ne pas la connaître quand elle est venue la première fois, alors que tu la côtoyais quand vous viviez tous les deux à Moorea ! Je l'ai bien compris quand ce vieil homme qui te parlait en tahitien a prononcé son nom !

– Quatre, dit papa. Nous étions quatre lorsque nous nous

rencontrions, en fait.

Il y a un instant de silence. La voix de papa reprend plus posément :

– Moana était mariée avec Ari'i, mon meilleur ami. Et ils avaient une petite fille.

Ensuite, je n'entends plus rien. Les parents sont montés dans leur chambre, au premier étage, comme s'ils se doutaient que je les écoutais et voulaient continuer leurs questions et leurs réponses loin de mes oreilles curieuses. Zut, ça ne fait pas mon affaire. Après tout, on s'est suffisamment inquiétés ces derniers temps, avec Emma, pour que j'en sache un peu plus.

Romane

Je me sens furieuse. Humiliée. Assise sur notre lit, je questionne amèrement Célestin, qui est resté debout.

– Et maintenant qu'en est-il ? Alors que tu as revu Moana ? Vous êtes-vous rencontrés sur l'île, en dehors des fois où elle est venue chez nous ?

Célestin a pris un air penaud. Il se dandine d'un pied sur l'autre, comme le fait Gabriel quand il se sent pris en faute.

– Oui, en effet, nous nous sommes revus.

Une douche glacée ne m'aurait pas davantage pétrifiée. Il fallait que je pose la question, mais j'espérais encore que… peut-être… Je déglutis avec peine, enroule nerveusement l'une de mes longues boucles autour de mon index. Comme si de rien n'était, Célestin continue à parler :

– Nous avons évoqué des souvenirs communs autour d'un verre. Et nous nous sommes raconté ce que nous étions devenus l'un et l'autre depuis tout ce temps. J'ai appris que Moana et Ari'i avaient divorcé d'un commun accord. À notre deuxième rencontre…

Je n'écoute plus. « À notre deuxième rencontre ». Parce qu'une fois n'a pas suffi ? Il y en a eu combien, comme ça, des rencontres ? Combien autour d'un verre et combien ailleurs ? Il y en a peut-être même encore… Et Célestin n'a qu'à me donner tous les détails, pendant qu'il y est ! Bon sang, cette Moana, qui est-elle réellement ? Dire que je la considérais jusque-là comme une véritable amie… Que cherche-t-elle ? À me voler mon homme ? Ma colère légendaire est là à nouveau, qui gonfle mon cœur d'une rage destructrice. Sans réfléchir, je hurle :

– Je ne veux plus rien savoir ! Tu ne me toucheras plus, tu entends ? Tu peux aller dormir sur le canapé du salon !

C’est alors que nous entendons le cri aigu de Gabriel, puis celui d’Emma.

Gabriel

Je connais ma sœur par cœur. Je sais qu'elle ne veut pas entendre maman et papa crier, mais qu'elle sera ravie que je lui raconte ce que j'ai surpris. Elle n'attendra même que ça. Aussi, elle ne fait aucune difficulté pour me suivre, quand je l'attrape par la main et que nous sortons par la porte-fenêtre de ma chambre, qui donne sur le jardin. Il est pratique ce *fare*, je peux entrer et sortir à ma guise sans que l'on me remarque. Un gros avantage, évidemment, lorsqu'on prépare une carrière de détective.

Nous contournons la maison, puisque la chambre des parents se trouve de l'autre côté. Emma me fait la courte échelle et je tente de me hisser le long du tronc du cocotier devant leur fenêtre.

J'ai justement admiré un championnat de grimper de cocotier, peu de temps après notre arrivée en Polynésie, dans les jardins du Musée de Tahiti et des îles. En un éclair, je revois la scène. Il y avait quinze participants, il leur fallait grimper le plus vite possible le long d'un arbre de huit mètres de haut. Cela semblait facile.

Et puis moi, je n'ai pas à m'élever de plus de deux à trois mètres. Cela ne doit pas être bien sorcier. Pourtant, j'ai un peu peur, car je n'ai jamais essayé avant aujourd'hui.

Mais comment se cramponner à un tronc lisse quand on n'a pas de griffes ? Je ne suis pas un écureuil. Ni un orang-outan. Ni un kangourou arboricole. Ni même un paresseux. Quoique maman emploie parfois ce terme pour me définir quand je sèche devant mes devoirs. Aussi, je réussis à tenir quelques secondes au niveau de la fenêtre de la chambre des parents, puis mes bras lâchent. Dommage, elle est ouverte, j'aurais pu en apprendre plus. Au lieu de ça, je tombe lourdement sur le sol. Je crie. Emma crie. Maman met le nez à la

fenêtre et crie encore plus fort. Il me faut bien l'admettre : je ne deviendrai jamais champion de grimper de cocotier.

Il suffit parfois de presque rien pour changer le cours d'une existence. J'ai lu un jour cette phrase dans un livre et je l'ai retenue. C'est exactement ce qui m'arrive. Maintenant, me voici au centre hospitalier de la Polynésie française, dans la commune de Pirae. Bilan : une fracture du tibia et un plâtre allant des orteils jusqu'en haut de la cuisse. À garder pendant quarante-cinq jours. Mais le pire dans tout ça est que je viens de faire avec regret une croix sur mon avenir de détective privé. Je ne savais pas qu'une vocation pouvait s'écrouler avant même d'avoir commencé.

Chapitre 5

Violaine

Mon roman avance à son propre rythme. Comme d'habitude, je ne force rien. Parfois, les mots se bousculent, m'obligeant à les inscrire sans tarder sur la page blanche de mon traitement de texte. Cela peut durer plusieurs jours à la suite, ce n'est pas grave. Ernesto a compris mon mode de fonctionnement, et lorsque c'est le cas, il ne brise pas mon inspiration. Au contraire, il concocte des petits plats que nous partageons ensemble lors des repas.

À d'autres moments, rien ne me vient à l'esprit. Mes idées se reposent. Alors, c'est à mon tour de gâter mon homme, en m'affairant derrière la plaque de cuisson électrique neuve qu'il m'a offerte. J'ai retrouvé le plaisir de cuisiner, celui-là même que j'avais laissé de côté après m'être séparée de Xavier, mon ex-mari.

Sous mes doigts naît le destin de mes personnages Romane et Célestin. Ils vivent actuellement un moment conflictuel. Une de ces crises de couple que doivent affronter beaucoup d'amoureux ayant décidé d'avancer main dans la main sur les chemins de la vie. Romane se retrouve en plein doute.

Dans le secret de leur chambre, au retour de l'hôpital où Gabriel s'est fait plâtrer la jambe, Célestin vient de lui soutenir que Moana est une véritable allumeuse, qu'elle a tenté de le séduire autrefois, bien qu'elle soit mariée avec Ari'i. Sur le premier point, Romane ne peut qu'acquiescer. Elle a souvent remarqué ce trait de personnalité de la belle Tahitienne, qui semble avoir un besoin vital du regard de feu que portent les hommes sur elle. Comme une sorte de drogue à laquelle elle doit absolument se shooter. Une obsession, ayant pour objet la fascination des mâles évoluant autour d'elle. Leur convoitise

évidente. Leur désir non dissimulé.

Mais ensuite, Romane ne sait plus. Célestin lui a avoué qu'à l'époque, il se sentait lui aussi captivé par Moana. Par sa beauté. La sensualité de ses gestes. Sa démarche souple et ondulante. Cependant, par fidélité envers son meilleur ami, il n'avait pas succombé à la tentation. C'est même principalement pour cette raison qu'il était revenu en métropole en décembre 2016. Afin d'échapper à la tentation de cette relation interdite.

Évidemment, ce que j'écris dans mon roman n'est jamais très éloigné de ma réalité. Ma plume puise dans mon expérience, dans mon quotidien. Parfois, il arrive même qu'elle m'éclaire et m'apporte l'une des réponses que je cherche. De la plongée dans les tréfonds de mon âme, j'en ramène une petite perle, qui attendait juste d'être révélée.

Car moi aussi, je vis une crise avec Ernesto. Même si elle paraît moins grave que celle de mes héros. Comme je m'y attendais, mon Argentin m'a demandé pourquoi Maëlle ne venait plus à la maison. J'ai trouvé une explication à peu près plausible : écrire des journées entières m'ankylose, il faut que je bouge. Aller à pied jusqu'à la maison de mon amie me permet de marcher. Et comme elle ne va pas très bien, qu'elle se replie sur elle-même, elle n'est pas fâchée de ne plus avoir à se déplacer pour nos discussions bihebdomadaires. D'ailleurs, maintenant c'est l'été, mais elle m'a également annoncé sa décision de ne plus assister aux séances de sophrologie, quand elles reprendront en septembre. Je m'y rendrai seule en bus.

De façon amusante, mes rencontres avec Maëlle se sont implicitement calées tous les mardi et vendredi après-midi. Ces jours-là arrangent apparemment mon amie. De mon côté, je n'ai aucun impératif dans la semaine, à part la petite aide que j'apporte à Ernesto pour les stocks de l'épicerie et dont je m'acquitte certains jours de bonne heure. Et bien sûr l'écriture.

Comme Ernesto et moi, Maëlle et Éric ne partent pas en vacances pendant l'été. Ils privilégient des périodes moins touristiques. Alors, je continue à rendre très régulièrement visite à mon amie. Cela ressemble aux anciens rendez-vous que je fixais pour mes consultations de psychologie. À part que celles-ci sont agrémentées

d'un thé à la rose et de petits gâteaux maison, que je confectionne avec plaisir pour l'occasion. Je sens que mon aide fait du bien à Maëlle. Je ne lui ai pas avoué mon passé professionnel, ni la satisfaction personnelle que je retire moi aussi de nos après-midis partagés.

Chaque mardi et vendredi soir, Ernesto me demande des nouvelles de mon amie et je devine à certains silences, certains regards appuyés, un reproche qu'il m'adresse inconsciemment. Il aimerait, sans doute, continuer à regarder et écouter Maëlle. Je le prive de la présence d'une belle femme, qui a peut-être ses soucis personnels, mais n'est pas reconnue lourdement invalide, contrairement à moi. Parfois, je me dis qu'il doit en avoir assez d'une compagne presque sourde. Qui demande aux autres de parler fort et distinctement et qui, malgré cela, ne comprend pas tout. Qui a les oreilles vrillées par d'incessants sifflements et le vit plus ou moins bien suivant les jours. Avec qui il ne peut jamais chuchoter. Ni même glisser des mots tendres au creux de son oreille. Une femme handicapée. Et je m'en veux de lui infliger une telle situation.

Violaine

Depuis le jour où elle m'a dévoilé l'existence de sa sœur Charlotte, Maëlle n'en a pas reparlé. Je n'ose l'interroger. Je suppose qu'il lui faut un peu de temps avant qu'elle ne puisse se livrer davantage.

Par contre, je n'hésite pas à lui demander comment va Coline. Quoi qu'en dise mon amie, je sais que la jeune femme joint régulièrement sa mère par Facebook et elles peuvent se voir grâce aux appels vidéo.

– Tu as des nouvelles fraîches de ta fille ?

Les yeux de Maëlle s'éclairent comme par magie.

– Oui, elle continue de sillonner la France, en quête de nouvelles découvertes.

– Et en quête d'elle-même, tu ne crois pas ?

Le sourire de mon amie s'emplit de tendresse, tandis qu'elle me répond :

– Oui, bien sûr, je suis consciente qu'elle cherche sa place dans notre société.

Je me penche doucement vers Maëlle et je prends sa main dans la mienne.

– En tout cas, tu peux être fière d'elle, c'est une jeune fille volontaire et courageuse.

Maëlle me raconte que Coline dort la plupart du temps dans des campings, sous sa petite tente instantanée qui se déplie en quelques secondes. Mais il arrive aussi qu'elle soit hébergée gratuitement chez des gens qui prêtent leur canapé ou leur chambre d'amis aux voyageurs. Une initiative permettant de belles rencontres. Ces personnes peuvent ensuite voyager à leur tour et trouver de la même façon des logements chez l'habitant. Il suffit de s'inscrire sur un site

internet. Cela s'appelle le *couchsurfing*. Je trouve ce concept magnifique. Il paraît qu'il est très en vogue dans les pays anglo-saxons.

Nous échangeons ensuite à propos de ces magnifiques idées qui se développent un peu partout, tandis que la société de consommation se durcit et que la pauvreté augmente : le covoiturage, les vide-greniers, les bourses aux vêtements, les sites de ventes d'occasion, d'échanges et tant d'autres réseaux d'aide… Nous sommes d'accord pour affirmer que cela redonne confiance en l'être humain. Face aux difficultés, la solidarité, l'entraide, la convivialité ne demandent qu'à éclore, comme des fleurs d'humanité.

Puis Maëlle retourne à son sujet principal : Coline. La jeune fille semble heureuse et en forme, l'été représentant une période favorable pour rencontrer d'autres jeunes, globe-trotters à vélo comme elle, ou à pied avec leur sac sur le dos. Maëlle m'explique d'ailleurs que sa fille fait souvent un bout de route avec des vacanciers venant de tous les horizons. Parlant alternativement avec eux soit le français, soit l'anglais, soit l'espagnol, ce qui lui permet de se perfectionner dans ces deux dernières langues. À la lumière de tous ces éléments rassurants, l'aventure de Coline m'apparaît comme une expérience vraiment fabuleuse. C'est ce que j'exprime sincèrement à mon amie.

Pourtant, je la sens toujours agitée. Les larmes affleurent à ses yeux, prêtes à déborder, quand elle prononce le prénom de sa fille. À mon sens, elle s'inquiète beaucoup trop pour elle. Pourquoi ? Une petite idée commence à se frayer un chemin dans mon esprit. Serait-il possible qu'un lien existe entre le départ de Coline et ce qu'a vécu autrefois Maëlle, auprès de ses parents et de sa jeune sœur ? Entre ce désarroi récent et une ancienne souffrance, profondément enracinée ? J'ai parfois éprouvé ce genre d'intuition dans ma courte carrière. Et je ne me suis jamais trompée.

Romane

Moana m'a téléphoné ce matin, souhaitant me parler d'urgence. Je n'avais pas envie de la revoir, mais ne pouvais me défiler.

Maintenant, elle se tient devant moi, sur le parking de la plage de Taharu'u. Son beau visage aux traits réguliers est altéré. Des larmes récentes ont dessiné de leurs doigts liquides des cernes violets au-dessous de ses yeux gonflés.

– Marchons un peu, propose-t-elle.

Nous nous rendons sur le sable noir d'origine volcanique, qui s'étend à perte de vue. Les immenses vagues de l'océan paraissent furieuses, en osmose totale avec mon atmosphère intérieure.

– Je suppose qu'il est inutile de chercher à me disculper, commence-t-elle.

Je ne réponds pas. Mon visage fermé l'avertit de la colère qui gronde en moi.

– Je ne vais pas t'importuner longtemps. Je voudrais juste que tu saches qu'entre Célestin et moi il ne s'est rien passé. Et j'ai aussi besoin de te dire ce qu'il a représenté pour moi.

« La Tahitienne », comme je la désigne maintenant en mon for intérieur, ignore sans doute que mon homme m'a déjà tout expliqué : ils ont effectivement bu un verre ensemble plusieurs soirs à la suite, comme deux amis retrouvés après une longue absence. Des entrevues courtes, d'une demi-heure environ, puisque Moana donne chaque soir des cours de soutien scolaire, ainsi qu'elle me l'avait déjà mentionné, au cours de l'une de nos promenades dans l'île. Cela lui permet d'arrondir ses fins de mois.

Lors de leur dernière rencontre, la Tahitienne a fait valoir qu'elle était libre maintenant et que les réticences de Célestin il y a douze ans de cela n'avaient plus lieu d'être. Elle lui a ouvertement proposé une

liaison. Comme autrefois, il a repoussé ses avances. Mais alors qu'à l'époque, extrêmement troublé, il ne savait plus trop où il en était et avait dû s'éloigner géographiquement pour mettre un terme à cette amitié ambiguë, il a cette fois employé des propos d'une grande fermeté. L'attirance d'autrefois s'était effacée, les émotions qu'il éprouvait alors n'existaient plus depuis longtemps. Et de toute façon, il ne mettrait pour rien au monde sa famille en danger.

– Quand tu es venu inscrire ton fils à l'école, et que tu as prononcé son nom : Gabriel Leroy, je n'ai eu aucun doute. Il ressemble tellement à son père. Le nom « Leroy » est entré en moi comme une vrille dans du bois tendre. Et il n'en est plus ressorti. Dès ce moment, j'ai souhaité revoir Célestin. Et c'est pour cela que je me suis rapprochée de toi et t'ai proposé de te faire visiter l'île.

– Pour le séduire à nouveau, je suppose ? n'ai-je pu m'empêcher de demander avec aigreur.

Elle s'est arrêtée de marcher, m'a regardée avec tristesse.

– Je t'en prie, Romane, ne me juge pas. Je n'ai jamais aimé mon ex-mari, Ari'i, beaucoup plus âgé que moi. Il s'agissait d'un mariage arrangé par nos familles. Lui était amoureux, mais pas moi.

Nous marchons un petit moment en silence. Tout à fait relatif, car les vagues se fracassent bruyamment sur la grève, nous amenant à chaque fois une bouffée d'embruns. Moana reprend, élevant un peu la voix :

– Quand Célestin habitait à Moorea, j'étais totalement subjuguée par lui. Et quand il est parti, j'ai eu d'autres hommes dans ma vie, mais je ne l'ai jamais oublié. Pourtant, il faut que tu saches que depuis son retour en Polynésie, dès l'instant même où nous nous sommes retrouvés, j'ai su que quoi que je puisse tenter, il te resterait fidèle.

Elle pousse un profond soupir.

– Sous tes airs de sainte-nitouche, tu l'as bien accroché, ton homme. Son amour pour toi est immense. Tu vois, j'avais gardé un tout petit espoir envers lui au fond de mon cœur, mais maintenant je n'ai plus rien. Même pas ça.

Ma colère est retombée. Je vois devant moi cette femme défaite et je me dis qu'elle ne sera probablement jamais heureuse. Elle sait rayonner comme un soleil, attirer les hommes dans ses filets, telle une sirène, chantant d'envoûtantes mélodies sur son rocher, cependant les papillonnages ne peuvent remplir une vie. Cette femme est

parfaitement belle et désirable, mais au fond d'elle-même, une profonde solitude la déchire.

Chapitre 6

Violaine

Cette année, le jour de mon anniversaire en plein cœur du mois d'août tombe un samedi. Mon homme m'offre un repas dans un restaurant réputé. Durant le trajet en voiture, il me décrit une grande terrasse arborée et des tables dressées sous les feuilles des saules pleureurs. Moi qui adore manger dehors – le minuscule balcon de mon appartement ne le permettant pas –, je suis gâtée !

À ma grande surprise, mon frère et mes amis sont déjà là lorsque nous arrivons. Au grand complet : Pierre, Adé, Maëlle et Éric. L'émotion déferle en moi. Les voir tous réunis autour de moi est le plus beau des cadeaux. Infiniment précieux. J'apprends que dans le plus grand secret, Ernesto a contacté mon frère et mon amie toulousaine, afin qu'ils viennent tous les deux nous rejoindre à Paris.

Généralement, je fuis les repas qui rassemblent plus de deux personnes, moi comprise. Mais avec mes proches, c'est différent. Je sais qu'ils connaissent mon handicap et font tous des efforts, afin que je puisse suivre la conversation, quitte à répéter plusieurs fois leurs propos. Alors, je vais savourer ce moment à deux cents pour cent.

Pendant le déjeuner, je trouve Pierre plus à l'écoute, plus ouvert que d'habitude. Malgré son discours alarmant sur la prochaine crise économique, imminente selon lui car il écoute beaucoup d'émissions d'économistes et la prédit pour l'année 2020, il se montre attentif à chacun. Et si en janvier, pendant notre voyage en Argentine, j'ai surpris à plusieurs reprises ses traits éclairés par un sourire, il se met carrément à rire cette fois-ci, en réponse à une plaisanterie d'Ernesto. Ce rire si spontané, si franc et communicatif, que je n'ai plus entendu depuis tant d'années, me fait un bien fou. Mon frère semble plus

vivant que jamais.

Je suis ravie de constater à nouveau qu'Ernesto et lui s'entendent bien. Pourtant, leurs centres d'intérêt sont très différents. Mon compagnon aime le jardinage, la nature, il a des goûts simples, alors que Pierre, très cultivé, peut passer des journées entières à lire dans le bureau qui lui sert de bibliothèque.

Je comprends mieux pourquoi mon Argentin a fait un grand ménage dans son appartement, nettoyant à fond la chambre d'amis. Chez moi c'est trop petit pour recevoir mon frère, en plus d'Adé. Ernesto a donc prévu qu'il logerait chez lui durant le week-end.

Ma meilleure amie est radieuse également. Très jolie dans sa robe rouge légère, avec des boucles d'oreilles assorties, mettant en valeur sa courte coupe de cheveux bruns.

Durant ces deux jours, je présage que mon cœur, empli de reconnaissance envers mon amoureux, mon frère et mon amie, va faire provision de bonheur.

Gabriel

Je sais enfin pourquoi papa se rendait à pied jusqu'au golf d'Atimaono. À pied, car il adore le sport et particulièrement la marche.

– C'est le meilleur des sports, me dit-il souvent. Le plus naturel et le plus complet.

Au golf, il retrouvait ma maîtresse au bar du *Club House*. Il paraît qu'elle va souvent là-bas après l'école pour y boire un jus de fruits frais. Elle y a gardé ses habitudes car son ex-mari, le père de la grande de troisième, était joueur de golf.

– Ta maîtresse, mais pas celle de papa, fanfaronne Emma quand nous nous retrouvons tous les deux, après l'entrevue avec les parents qui ont répondu à nos questions.

Elle a dû m'expliquer ce qu'elle voulait dire par là et nous avons attrapé un fou rire de soulagement.

Car bien entendu, nous avons dû leur avouer la raison pour laquelle j'avais voulu grimper au tronc du cocotier, aidé par la courte échelle de ma sœur. Nous avons donc appris que Moana et papa étaient amis à l'époque où il vivait à Moorea. Que Moana souhaitait « sortir avec lui », comme le dit Emma. Elle m'a appris cette expression en me faisant jurer de ne pas révéler que son amie Candice « sortait avec un garçon » de cinquième. Cela veut dire qu'ils s'embrassent avec leurs langues. Beurk ! Moi je n'ai aucune envie de goûter la salive d'une fille.

Pour en revenir à Moana, il m'a semblé comprendre que papa aurait bien aimé répondre à son désir. Mais ce n'était pas possible, car elle était mariée avec le père d'Ilona, la grande de troisième. Je trouve que les histoires des adultes sont souvent beaucoup trop compliquées.

Toujours est-il que ma maîtresse a voulu revoir papa quand elle a su qu'il était de retour en Polynésie. Maman a eu peur qu'il tombe encore amoureux d'elle et c'est pour ça qu'ils se sont disputés.

– Elle a surtout eu peur que Moana lui « remette le grappin dessus, oui », chuchote Emma à mon oreille.

Je suis en admiration devant ma sœur. Elle sait beaucoup de choses sur les relations hommes-femmes que j'ignore. Le moment venu, je lui demanderai de m'instruire. Pour le moment, cela ne m'intéresse pas vraiment. Je préfère lire et m'amuser avec mes copains. Même si je ne peux pas participer à tous les jeux, à cause de ma jambe plâtrée. Au début, j'avais un peu de mal à me déplacer. Maintenant, je suis un pro des béquilles.

Heureusement, l'année scolaire se termine. Le soir, il y a moins de devoirs à faire et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. De toute façon, je n'ai plus vraiment envie de fournir des efforts à l'école, car maintenant, j'aime beaucoup moins ma maîtresse.

Violaine

On est mardi après-midi, me revoici arpentant les rues du 18e, pour aller chez Maëlle. Elle habite comme moi dans cet arrondissement du nord de Paris, aussi n'ai-je pas besoin de prendre le métro. En fait, la raison que j'ai donnée à Ernesto pour m'y rendre deux fois par semaine n'est qu'un demi-mensonge. J'ai toujours adoré marcher et cette balade me conduisant chez mon amie me fait un bien fou. D'autant plus que généralement – sauf quand je ne suis vraiment pas en forme –, je m'offre le luxe de monter jusqu'en haut des escaliers de la Butte Montmartre. C'est mon moment de sport à moi. Assise sur les marches du parvis de la basilique du Sacré-Cœur, je ne me lasse pas de contempler Paris, environnée de touristes étrangers. La capitale est à mes pieds, les toits semblent s'étendre à l'infini. Les constructions anciennes et modernes se côtoient. Les principaux monuments émergent, fières architectures érigées à travers le temps, qui me permettent de me repérer facilement. Souvent, le vent souffle en hauteur et je n'entends que lui dans mes appareils auditifs. Mais dès qu'il se calme un peu, je parviens à saisir quelques intonations, dans des langues variées. Elles me transportent dans des pays lointains et me font voyager. Le dépaysement est garanti.

– Il faudra que ton Argentin s'entraîne pour te suivre, quand il sera à la retraite, a remarqué Maëlle, vendredi dernier. Vous pourrez effectuer de belles randonnées ensemble. Peut-être même un trek en montagne, a-t-elle plaisanté en m'adressant un clin d'œil.

Aujourd'hui, elle m'accueille dans un ensemble de pyjama ivoire en soie naturelle.

– Éric est en voyage d'affaires jusqu'à dimanche soir et je n'ai pas eu le courage de m'habiller, m'avoue-t-elle. Je n'ai pas besoin de

sortir, il a rempli le frigo pour moi avant son départ.

Elle a dû apercevoir mes sourcils en point d'interrogation, car elle ajoute aussitôt :

– Oui, j'en suis consciente, je dégringole un peu sur la pente du laisser-aller. En fait, je suis restée en pyjama depuis hier matin, quand il est parti à l'aéroport.

Je m'assieds près d'elle sur son canapé moelleux et nous parlons de tout et de rien durant quelques minutes. En réalité, j'attends qu'elle évoque ses soucis, ce qui ne tarde pas.

– Je crois qu'il faut que je te montre quelque chose, Violaine. Depuis que tu as vu la photo avec Charlotte, mon passé n'arrête pas de me trotter dans la tête. Je me suis dit que l'instant venu, je ne parviendrais pas à prononcer les mots, alors je les ai écrits.

Elle se lève et attrape un bloc-notes sur la table basse en merisier, près du canapé. Elle l'avait apparemment préparé. Percevant à nouveau ma surprise, elle me regarde bien droit dans les yeux et me dit avec un pauvre sourire :

– Il faut bien que les choses avancent, non ? Sinon je devrai me racheter des tas d'autres pyjamas et mes tenues d'été vont moisir dans l'armoire.

Voilà un trait de caractère que j'admire chez mon amie : dans les moments difficiles, elle trouve encore les ressources en elle pour garder son sens de l'humour. Elle me tend le bloc-notes et se lève avant que je ne commence ma lecture.

– Je vais préparer le thé, pendant ce temps, m'annonce-t-elle avec pudeur.

Charlotte n'était pas comme les autres, mais moi, je l'ai aimée tout de suite. Dès qu'elle a été assez grande pour trottiner sur ses petites jambes, elle me rejoignait dans ma chambre et nous jouions ensemble avec mes poupées. Je la couvrais de baisers, elle me les rendait avec ferveur, en me disant : « Zentille, Yaelle ! » Je tentais ainsi de combler l'absence de tendresse de nos parents envers elle.

Si j'étais invitée parfois chez des copines de classe, Charlotte ne sortait guère de la maison et n'avait pas d'amies. Je me souviens que le soir elle me réclamait toujours des histoires. Blottie contre moi, elle aimait regarder les albums illustrés et je sais que dans la journée, elle les feuilletait souvent.

Un jour, je devais avoir neuf ans ou dix ans, j'avais posé la question à

notre mère :

– Pourquoi Charlotte n'est-elle pas accueillie quelque part dans la journée ? Il doit bien exister des structures pour les enfants handicapés ?

Elle m'avait répondu sèchement qu'en changeant de lieu de résidence tous les deux ans à cause du travail de notre père militaire, c'était trop compliqué. Et qu'il était inutile d'en reparler. Je n'avais pas insisté.

Aujourd'hui, je comprends. Aujourd'hui, je sais. Ils ne voulaient pas la montrer, la mongolienne. *Surtout pas. Elle leur faisait bien trop honte. Alors, ils la cachaient. Comme une enfant monstrueuse, dont il fallait oublier l'existence. Ce qui ne semblait pas trop difficile, avec tous nos déménagements successifs. En écrivant cela, j'ai les poils des avant-bras qui se hérissent.*

Violaine

Malgré mes soucis actuels concernant Ernesto, je dois reconnaître que c'est un homme adorable, qui me gâte beaucoup. Pour Noël, il m'a offert non seulement mon ordinateur, mais également un appareil Bluetooth qui envoie le son directement dans mes prothèses auditives et que je porte autour du cou, lorsque je veux regarder des vidéos. C'est bien plus pratique que le casque essayé chez Maëlle et Éric l'année dernière, que j'avais pourtant trouvé formidable. Je suis émerveillée par les progrès techniques permettant d'améliorer la vie des personnes handicapées. À mon sens, il est vraiment dommage que la technologie s'inscrive dans un monde capitaliste qui ne songe qu'au profit.

Justement, cet après-midi, j'ai visionné un petit film ressourçant. On y voyait des personnes œuvrant dans des écovillages des Pyrénées françaises et espagnoles. Ce qui m'a directement ramenée à Coline, qui, d'après Maëlle, est très attirée vers ces modèles de vie en communauté. Je suis admirative de tous ces jeunes et moins jeunes qui recherchent une alternative à notre société devenue folle. Ils s'unissent afin de vivre plus simplement, retournant en partie à la vie d'autrefois. En osmose totale avec la nature. Personnellement, je crois que j'aurais du mal à me passer d'un certain confort. Même si mon appartement est minuscule et pas très fonctionnel, je bénéficie par exemple d'une salle de bains pour moi toute seule et non à partager avec plusieurs personnes.

Dans cette vidéo, j'ai appris les secrets de la permaculture, de la construction écologique, du jardinage collectif. J'ai mieux compris la passion d'Ernesto, moi qui ne suis pas issue d'une famille paysanne, comme lui.

Mon Argentin continue à me poser problème. À chacun de mes retours de chez mon amie, sans exception, il me parle d'elle. Me demande de ses nouvelles. Me dit de lui transmettre ses amitiés quand je la reverrai. Me propose de nous retrouver tous les quatre, en les invitant à venir manger chez lui, Éric et elle, car mon tout petit T2 est bien moins pratique que son logement au-dessus de l'épicerie. On dirait que Maëlle lui manque. Cela m'énerve de plus en plus. J'ai envie de lui crier :

– Tu veux que je lui demande une photo d'elle, aussi, que tu garderais sous ton oreiller ?

Car dans le scénario « votre amoureux tombe sous le charme d'une amie », j'ai déjà donné avec mon ex-mari. Hors de question que cette situation se reproduise aujourd'hui.

Ce soir, lorsque j'arrive chez Ernesto pour partager le repas, il est en pleine discussion sur son téléphone portable. En m'apercevant, il paraît déstabilisé, comme s'il n'avait pas vu l'heure tourner et qu'il ne m'attendait pas si tôt. Il baisse tout de suite la voix, et j'ai la pénible impression de surprendre une conversation que je n'aurais pas dû interrompre. Je suis certaine d'avoir bien interprété sa façon de me tourner le dos : il semble extrêmement gêné par ma présence. Puis, il émet une sorte de ricanement étrange, dans un registre très grave. Je ne l'ai jamais entendu glousser de la sorte. Vraiment, tout cela ne lui ressemble pas. J'ose espérer qu'à l'autre bout du fil ne se trouve pas Maëlle.

Je ne lui pose pas la question, mais il doit bien apercevoir les rougeurs de contrariété qui émaillent mes joues et mon cou, car elles perdurent plusieurs minutes. Malheureusement, ma carnation de rousse ne me permet pas de cacher les flambées d'émotions qui parfois colorent ma peau. Elles ressemblent certainement aux bouffées de chaleur de la ménopause, que j'ai la chance de ne pas connaître.

Bien entendu, je ne suis pas jalouse. Mais tout cela me perturbe quand même.

CHAPITRE 7

Romane

Depuis que les vacances scolaires ont commencé, Moana est définitivement sortie de ma vie. De celles de mon homme et de mon fils, aussi. La maman d'un copain de Gabriel m'a informée que leur maîtresse avait demandé une mutation dans une école primaire de Raiatea, une autre île Sous-le-Vent. Elle vient de l'obtenir.

– Elle part seule là-bas, car sa fille vit chez son père. Vous savez, cette femme n'a pas une très bonne réputation, a-t-elle ajouté d'un air entendu.

J'aimais beaucoup mes promenades avec la Tahitienne, sa connaissance approfondie de l'île et des autochtones, mais au fur et à mesure que le temps passait, je me sentais de plus en plus mal à l'aise. Son comportement me paraissait souvent étrange. Et je crois qu'intuitivement, je ressentais son envie d'approcher Célestin. Ce qui me dérangeait profondément.

J'ai pu évoquer avec mon homme ce mélange de sentiment d'infériorité, de manque de confiance en moi et de peur de l'avenir qui me colle à la peau. Des craintes constantes, irraisonnées, qui parfois me paralysent. Cette fois, il n'a pas plaisanté. Nous avons pu en discuter avec sérieux. Il m'a écoutée patiemment. Attentivement. A tenté de comprendre avec moi la provenance de ces malaises intérieurs. M'a assurée de son amour inconditionnel. Depuis, en moi, ces pénibles sensations se sont atténuées. Je me sens plus sereine.

La fréquence et l'impact de mon horrible cauchemar ont également diminué. J'entends encore les cris, je vois toujours les images terribles. Celles qui passent et repassent sur les écrans de télévision. Visages

épouvantés. Terroristes cagoulés. Fusils d'assaut ouvrant le feu. Cependant, je parviens à me sentir moins angoissée. À mieux respirer. Ces événements sont réels, mais se déroulent si loin d'ici. La Polynésie est mon havre. Mon paradis.

Au cœur de la nuit, ma mère s'invite souvent elle aussi dans mes rêves. En général, elle peint, la tête un peu penchée sur le côté, intensément concentrée. Je ne vois pas le tableau, mais je devine les couleurs vives dont elle éclabousse la toile. Elle emplit totalement mon champ de vision. Ses cheveux courts et blancs. Ses paupières à demi fermées, d'où s'échappent des éclats couleur ambre. Sa bouche fardée de mauve. Ma jolie maman atypique. Elle s'adonne à sa passion et elle a l'air heureuse.

Gabriel

Depuis une semaine, je suis en vacances. *Yes !* Je peux passer mes journées à lire, installé sur un fauteuil sous le bananier, ma jambe reposant sur un tabouret. Il me tarde de pouvoir me vautrer à nouveau dans le hamac du jardin ou de celui de papy. Maman nous a amenés à Papeete, Emma et moi. À la médiathèque de Te Fare Tauhiti Nui, qui se trouve dans la Maison de la culture. Chaque fois que nous nous y rendons, je fais le plein de BD, de magazines et de romans pour la jeunesse.

L'école est finie et je ne peux pas aller à la plage, c'est râlant… Encore un bon mois avant d'enlever ce fichu plâtre. Mes pensées me ramènent aux dernières vacances.

– Eh, Gabriel, lève un peu le nez de tes bouquins ! me lançait ma sœur. On va à la plage avec Candice, tu viens ?

Mais je n'acceptais pas toujours de les suivre. Apparemment, Candice ne sortait pas encore avec son amoureux de cinquième et les deux copines passaient leur temps à se raconter des bêtises sur les garçons, couchées à plat ventre sur leurs serviettes. Elles pouffaient dès qu'elles en voyaient un passer devant elles. Ce que ça peut être bête les filles, des fois ! Heureusement, je retrouvais mes copains pour jouer au ballon sur le sable.

Parfois, je préférais accompagner maman au bord de l'océan, un peu plus tard dans la journée. Elle évite toujours le plein soleil à cause de sa peau très claire et fragile. Aussi, nous y allions environ une heure avant que la nuit ne tombe d'un seul coup.

Elle est si jolie, maman, dans son paréo orné de fleurs d'hibiscus. Elle attache ses cheveux en chignon, on dirait une star de cinéma. J'étais fier de marcher à côté d'elle.

J'emportais mon *skimboard*, que mon oncle Teiva m'a offert en métropole. Arrivé sur la plage, je courais vers l'océan. Puis, je lançais la planche sur le sable recouvert de la pellicule d'eau que venait de laisser la dernière vague, en se retirant. En pleine course, je sautais dessus et je me laissais glisser. Au début, j'avais du mal à garder l'équilibre, mais à force de m'entraîner, je suis devenu un vrai pro. C'est trop génial, le *skimboard*, j'adore. À chaque fois, je me transforme en super-héros. Mon préféré est The Silver Surfer, le Surfer d'argent qui voyage dans l'espace sur sa planche de surf, plus vite que la lumière.

Les parents ne se sont pas disputés à nouveau, ouf ! Emma dit que leur problème est réglé, car ma maîtresse a annoncé le dernier jour de classe qu'elle partait habiter sur une autre île. Je suis bien content.

Ce soir, au moment de leur dire bonne nuit, j'ai soudain une grosse envie, comme quand j'étais petit. Je ne réfléchis pas et je crie :

– Câlin à quatre !

Pour une fois, Emma ne se moque pas de moi. Nous nous blottissons entre papa et maman qui se tiennent tous les deux par les mains, et nous rapprochons nos quatre têtes, pour qu'elles se touchent. Loin au-dessus de la mienne, je devine le Surfer d'argent qui glisse entre les étoiles en me souriant.

Un petit moment pour « recharger les batteries », comme le formule parfois maman.

Violaine

C'est vendredi et je suis venue voir Maëlle.

À peine arrivée, elle me laisse à peine le temps de m'asseoir, avant d'entamer ses confidences.

– Je ne sais pourquoi, mais je me sens un peu plus forte, aujourd'hui, commence-t-elle. Peut-être parce qu'Éric est rentré de son déplacement. Sa présence me rassérène toujours.

Elle me gratifie d'un vrai sourire. L'un de ces sourires heureux que je n'ai pas vu sur son visage depuis un bon moment. Je ne peux m'empêcher de m'exclamer :

– Mon Dieu, comment parviens-tu, après un tel début dans la vie, à faire éclore sur ton visage cette lumière, qui t'illumine comme un soleil et rejaillit sur les autres ?

Elle me répond avec sa simplicité habituelle :

– Tu sais, lorsqu'on a longtemps vécu dans une ambiance pourrie, on connaît le prix du bonheur quand on le rencontre. Ma chance, c'est Éric.

Nous nous sourions. Je plaisante :

– Votre fille n'est pas une chance, elle ?

– Bien sûr que si, s'amuse-t-elle.

Puis elle redevient sérieuse.

– Et aussi, le fait que Charlotte ait enfin trouvé sa place dans un institut spécialisé.

Coline et Charlotte. Cette association d'elles deux fait soudain tilt dans ma tête. J'attends patiemment que mon amie finisse de s'exprimer, puis je parle avec une extrême douceur, en prenant le temps de choisir mes mots.

– Maëlle… ta fille est partie récemment… et toi, il me semble que

tu as obtenu ton premier poste ailleurs qu'à Paris, où vous habitiez, Charlotte, tes parents et toi…

Mon amie me regarde avec étonnement.

– Oui, c'est vrai. Pourquoi me dis-tu ça ?

Je chuchote presque :

– Tu as cru avoir abandonné ta petite sœur, n'est-ce pas ?

Elle réfléchit intensément.

– Je crois que tu as trouvé les mots, Violaine. Oui, je l'ai laissée derrière moi à l'âge de vingt-deux ans. Après avoir été reçue au Capes, j'ai professé à Blois. Tu sais, enseigner était ma vocation. Je ne pouvais pas renoncer à ce rêve que je portais en moi depuis toujours. En même temps, c'était une telle déchirure. Charlotte restait seule à Paris avec mes parents, alors que je me trouvais à presque deux cents kilomètres. Je ne rentrais que le week-end. Heureusement, au bout de quelques années, j'ai pu être mutée dans la capitale. Ensuite, mon père est décédé le premier et ma mère l'a suivi de peu. J'ai alors pu dénicher l'institut qui a accueilli ma petite sœur. Tu sais, je lui rends visite deux fois par semaine. Chaque lundi et jeudi. Je me suis même investie là-bas, dans un atelier manuel, depuis l'an dernier. Si tu voyais la joie de Charlotte quand j'arrive !

Sans laisser mes pensées se disperser, je continue à développer mon idée.

– Maëlle, ta fille est partie pour se réaliser dans sa voie d'adulte, ce qui est normal. Comme toi à l'époque.

Mon amie fronce ses sourcils blonds.

– Tu sous-entends… que je lui en veux, comme je m'en suis voulu ?

Je sens qu'elle suspend son souffle.

– C'est possible. En tout cas, tu as peur qu'elle ne t'abandonne comme tu as cru l'avoir fait avec ta sœur.

Elle reste silencieuse un long moment. Puis un sourire immense éclaire son visage.

– Tu as raison, Violaine. Je n'ai pas trahi Charlotte. Et Coline, je ne vais pas la perdre.

Cette heure passée avec elle s'achève formidablement bien.

Mais alors même que je vais partir, j'observe le galbe gracieux des jambes de mon amie, qui me précède pour me raccompagner à la

porte d'entrée. Mes jambes à moi sont tellement moins belles. Plus courtes. Plus grosses. Veinées de fins réseaux violacés par endroits. Punaise, il faut que mes pensées obsédantes – englobant à la fois Maëlle et mon Argentin – choisissent cet instant pour se manifester ! Je ne peux davantage contenir l'émotion qui m'envahit.

– Dis-moi franchement, Maëlle, il s'est passé quelque chose entre Ernesto et toi ?

La stupeur qui vient de se peindre sur ses traits ne me laisse aucun doute. Elle me regarde comme si j'étais une folle échappée de l'asile, en pleine crise de délire. Je ne sais même pas si elle voudra me revoir. Bravo, Violaine ! Fin de ta consultation : niveau psychologie : zéro. Niveau finesse : moins dix mille.

Romane

Célestin a enfin pris quelques vacances. Depuis l'épisode « Moana », il se montre très présent. Plein d'attentions envers moi. Nous avons prévu quelques jours d'évasion sur les îles Marquises. Juste nous deux. Maxime se fera un plaisir de garder ses petits-enfants, comme lors de notre sortie à Bora Bora.

Les Marquises. Rien que le nom me fait rêver. Il évoque les peintures colorées de Gauguin. L'ultime retraite de Brel, afin d'échapper au tumulte de sa vie parisienne. Des paroles de son dernier album me reviennent en mémoire : « *Veux-tu que je te dise : gémir n'est pas de mise, aux Marquises.* »

Célestin et moi, nous irons nous recueillir sur les tombes des deux artistes, dans l'île de Hiva Oa.

Pas de lagon sur cet archipel sauvage, aux falaises abruptes qui plongent profondément sous la mer, mais des paysages volcaniques, des chaînes de montagnes aux pitons spectaculaires.

La Polynésie est si riche de panoramas différents. Quand Gabriel n'aura plus son plâtre, nous avons prévu d'amener les enfants à Huahine, à seulement trente-cinq minutes de vol de Tahiti. Une île authentique, au riche patrimoine archéologique. Emma, qui aime tant l'histoire et les légendes locales, va être ravie. Elle pourra visiter plusieurs *marae*, ces temples en plein air des anciens Polynésiens.

Récemment, elle s'est offert avec son argent de poche un tiki, *ti'i* en tahitien, en jade. À Tahiti, ces représentations humaines stylisées existent en bijoux ou en sculptures devant les maisons. On considère qu'elles ont un rôle protecteur. Emma porte jour et nuit son talisman autour du cou.

Personnellement, je ne me lasse pas de plonger de jour en jour

dans cette culture fascinante. J'assiste à quelques fêtes traditionnelles – il y en a tant –, j'écoute les musiques, les chants, je suis éblouie par les danses de ces peuples polynésiens, qui tiennent une si grande place dans leurs vies. Je ressens l'ambiance des courses de pirogues, enflammant participants et supporters. J'admire les tatouages élaborés sur les corps des jeunes gens.

Les îles polynésiennes se dévoilent de plus en plus à moi. Et j'en retire un plaisir immense.

Violaine

Maëlle est venue me voir chez moi au bout d'une semaine et j'en ai été tellement soulagée. Je n'osais plus me manifester, terrée chez moi comme une souris au fond de son trou. La honte me submergeait dès que je repensais à mon attitude. Nous nous sommes expliquées, à propos d'Ernesto.

– Chacun a ses failles, a-t-elle juste remarqué.

Et nous nous sommes embrassées avec tendresse.

Si mon roman se déroule en ce moment au début des vacances scolaires, dans ma vie réelle, elles viennent juste de se terminer. La rentrée est là et avec elle la reprise des cours de sophrologie. Ainsi qu'elle me l'avait annoncé, Maëlle n'a pas souhaité les continuer. De mon côté, au contraire, cette parenthèse du lundi soir m'est devenue indispensable.

Je me rends là-bas en bus, une bonne heure de transport en commun entre l'aller et le retour, mais ce n'est pas grave. Car j'y retrouve une bulle de douceur, un espace d'intimité qui me font un bien fou. Ces instants que je m'accorde n'appartiennent qu'à moi, je renoue avec le bonheur de me sentir totalement détendue. Dans cette petite salle aux murs blanchis à la chaux et au plancher en bois de couleur acajou, nous nous retrouvons en petit comité. La lumière est tamisée, mais suffisante, grâce à l'éclairage de plusieurs lampes indirectes. Comme au printemps dernier, mon tapis se trouve tout près de celui du sophrologue. La voix posée de notre guide fait des miracles. Elle me conduit peu à peu vers une relaxation profonde.

Autour de moi, une période plus calme a l'air de se dessiner. Depuis ma journée d'anniversaire, je sens que Pierre reprend peu à

peu goût à la vie.

Il est fan de mon deuxième roman. De l'intrigue. De mes personnages. Il a un petit faible pour Romane, qui se devine dans nos conversations téléphoniques.

– Elle est un peu jeune pour toi, mon héroïne, non ?

Il rit. Je trouve que Pierre rit souvent au téléphone, en ce moment. Tant mieux.

– Tu comptes certainement réserver encore quelques surprises à tes lecteurs ?

Il n'a pas tort. Il va d'ailleurs en découvrir une de taille dans mon prochain chapitre. Car s'il aime voyager dans les îles polynésiennes à travers mes lignes, comme il me l'a affirmé, il ne se doute pas de la véritable relation qui existe entre Romane et ces terres lointaines.

Chapitre 8

Romane

En réalité, je ne suis jamais allée en Polynésie française. J'ai été transportée dans ces îles grâce à un simple rêve. Enfin… simple, pas tout à fait. Il s'inscrit dans un programme de rêves éveillés dirigés, une méthode élaborée dans les années 1930 par le psychothérapeute Robert Desoille. Lisa, la psychologue travaillant avec Célestin dans son cabinet, me guide dans cette nouvelle expérience, qui a pour but de me guérir d'un profond traumatisme.

Malgré les dispositions prises par les divers gouvernements, les attentats terroristes sont plus présents que jamais dans le monde. Le 17 février dernier, j'ai été blessée dans l'un d'eux. Une tuerie sauvage dans le restaurant bordelais où je dînais avec mon ancienne collègue Odile pour son anniversaire. Nos plats venaient d'arriver sur la table. Odile et moi ne connaîtrons jamais le goût de la première bouchée, c'est l'instant qu'ont choisi les deux hommes cagoulés pour faire violemment irruption dans la salle et tirer en rafales. Mon amie et moi avons aussitôt plongé sous la table. Par rapport à d'autres, nous nous en sommes plutôt bien sorties. Nous n'avons été que blessées. Odile a reçu une balle dans une épaule et j'ai été atteinte à la jambe droite.

Pour moi, la plus grosse séquelle a été d'ordre traumatique. Malgré la cellule d'aide psychologique mise en place pour les victimes ayant réchappé aux attentats, je me réveillais par la suite presque chaque nuit, terrorisée par un cauchemar où je revivais la scène.

Dans un premier temps, Célestin m'a proposé de suivre des séances d'EMDR : *Eye Movement Desensitization and Reprocessing,* ou en français : désensibilisation et retraitement par les mouvements

oculaires.

Nous étions assis dans l'herbe, sur la rive de notre belle rivière Dordogne, lorsqu'il m'en a parlé pour la première fois.

– Cela consiste en quoi exactement ? lui ai-je demandé, tout en observant une libellule bleue qui volait non loin de nous.

– C'est une méthode reconnue, permettant de traiter le stress post-traumatique, appelé aussi « psychotrauma », dont tu souffres. Lorsque le psychisme est dépassé par un choc traumatique trop important, le cerveau ne parvient plus à traiter les informations choquantes comme il le fait d'habitude. Il reste alors inconsciemment bloqué sur l'événement. C'est ce qui se passe pour toi, avec tes cauchemars récurrents. L'EMDR est un moyen très simple, visant à déclencher dans le cerveau un processus de retraitement de l'information grâce à des mouvements oculaires.

Pour moi, ses derniers mots très professionnels équivalaient à du chinois. J'ai grimacé.

– Dis-moi plutôt comment se déroulent les séances, s'il te plaît.

– Eh bien, tes yeux suivront les doigts de ton thérapeute, passant devant toi de droite à gauche, puis de gauche à droite, pendant environ une minute. Cela permettra de stimuler tes deux hémisphères cérébraux. En même temps que le spécialiste guidera ton regard, tu revivras par étapes la soirée traumatisante. Entre chaque série de stimulations, tu devras dire tout ce qui te vient à l'esprit. Tes souvenirs seront alors déprogrammés dans ta mémoire et spontanément recodés différemment.

J'ai entortillé nerveusement une boucle rousse autour de mon index.

– Ah bon ? Et tu crois vraiment que j'ai envie de revivre l'atrocité de la scène ?

– Écoute, Romane, on n'a rien sans rien. Tu ne la revivras pas exactement telle qu'elle s'est passée. Cela va se faire petit à petit, au cours de plusieurs séances. Avec de nombreuses reconnexions à l'instant présent. Je connais un excellent psychothérapeute, spécialiste de cette technique. Tu dois absolument essayer.

La libellule s'était rapprochée. En réalité, il s'agissait d'une demoiselle, qui replie ses ailes lorsqu'elle se pose, contrairement à la libellule. Mais peu de gens connaissent la différence et j'aime mieux le second terme. Plus dansant. Plus aérien. Le bleu intense de ses ailes

faisait penser à un habit de velours. Je préférais de loin suivre des yeux son vol élégant, plutôt que des doigts d'un côté à l'autre, comme si j'assistais à un match de tennis. Cette idée me paraissait incongrue. Cela suffirait-il vraiment à me débarrasser de mes cauchemars ? J'en doutais.

– Euh… ça fonctionne juste comme ça, en bougeant les yeux ?

– Oui, c'est incroyable, n'est-ce pas ? Mais tu peux aussi être soumise à des stimuli auditifs ou des tapotements alternatifs sur les genoux ou le dos des mains. Le résultat est le même.

Malgré ma confiance dans le professionnalisme de Célestin, je n'étais toujours pas convaincue.

– Tu es certain que ça va marcher ? Mon traumatisme va complètement disparaître ?

– Eh bien, cette méthode ne fonctionne pas pour tout le monde. Mais cela vaut vraiment la peine de tenter le coup. À la fin de la thérapie, le stress post-traumatique n'a pas disparu, mais la personne traitée voit la scène comme si elle visionnait un film, dont elle serait spectatrice, sans les émotions intenses qu'elle y associait auparavant. Repenser à cet événement ne suscite plus chez elle de sensation angoissante. Allez, ma douce, courage !

Le psychothérapeute m'a reçue dans son cabinet. La première séance a été consacrée à la prise de contact, mais dès la deuxième, le travail proprement dit de l'EMDR a commencé. Or, tandis que je revivais fréquemment des bribes de la scène de l'attentat dans mes cauchemars nocturnes, il s'est avéré totalement impossible pour moi de m'y replonger consciemment, ne serait-ce que quelques minutes. Le thérapeute m'avait assuré que ces moments de remise en situation seraient brefs et qu'il les contrôlerait parfaitement. Malgré cela et bien que sa voix demeure neutre et rassurante, tout mon être s'est révulsé. Se refusant à revoir les lieux, à éprouver à nouveau les sensations horribles de cette soirée. Je suis rentrée dépitée de cette entrevue.

C'est alors que Célestin m'a proposé la méthode du rêve éveillé dirigé.

– Tu sais, j'avais envisagé le fait que tu n'adhères pas à l'EMDR. Cela arrive parfois. Mais je crois que j'ai une autre option, m'a-t-il expliqué avec un grand sourire. Tu te souviens du stage de

sophrologie que j'ai fait le mois dernier ?

– Oui, bien sûr, je m'en souviens. Et aussi que Lisa, ta collègue au cabinet, y a participé avec toi.

– Justement. C'est à elle que je pense. Cette formation avait pour thème le « rêve éveillé dirigé ». Si tu es d'accord, Lisa pourrait essayer d'employer cette technique avec toi. Tu verras, c'est fascinant. Et je suis persuadé qu'elle t'aidera énormément.

Lisa

Quand Célestin m'a demandé de m'occuper de Romane, j'ai cru qu'il plaisantait. Dans le cadre de nos formations de sophrologie, nous venions de terminer lui et moi un stage pointu sur la méthode du RED ou rêve éveillé dirigé. Mais je n'avais encore jamais expérimenté cette technique sur mes patients.

Il était assis devant moi, les épaules courbées, comme si elles ployaient sous un poids imaginaire.

– Tu n'ignores pas ce qui est arrivé à Romane, a-t-il formulé tout d'abord. Je ne sais plus quoi faire pour chasser ses démons. Selon mes conseils, elle a tenté une séance d'EMDR. Tu connais comme moi cette méthode, particulièrement indiquée pour les chocs post-traumatiques. Mais avec Romane, cela n'a pas fonctionné. Aussi, après la formation que nous venons de suivre ensemble, il n'y a pas à hésiter.

C'est à ce moment que Célestin a redressé son grand corps et que j'ai vu l'espoir affleurer dans son regard. Il a continué à parler, d'un ton plus assuré :

– Je suis certain que les rêves éveillés représentent une aide fantastique pour Romane. Je crois qu'ils sont à même de la guérir. Il faut absolument lui donner cette chance, Lisa. Et toi seule peux nous aider.

J'ai senti une sueur froide me dégouliner le long du dos.

– Je ne me sens pas très bien, là. Tu veux dire que c'est moi qui devrais m'occuper de ta femme, la prendre comme patiente et la guider lors de rêves éveillés ? Pourquoi pas toi, alors ?

Mais je connaissais d'avance la réponse. Célestin était trop proche de Romane. Avec lui, la méthode ne donnerait rien. Demande-t-on à un praticien ou une praticienne de psychanalyser sa femme ou son mari ?

Je savais bien, hélas, ce qui était arrivé à Romane. Je ne pouvais refuser de venir en aide à la femme de mon confrère, pour laquelle j'éprouvais d'ailleurs une vive sympathie. Effectivement, la formation que nous venions d'entreprendre, Célestin et moi, nous avait beaucoup appris. En quelques années, la méthode du RED avait énormément évolué.

Quand Romane est venue me consulter au cabinet, je lui ai expliqué les résultats des recherches récentes.

– Tu pourras te détacher de tes souvenirs traumatisants en superposant d'autres images fortes, ayant du sens pour toi. Il faudra qu'elles te transportent dans un univers positif, bien entendu. Un voyage intérieur, au cours duquel je te guiderai, tu vois.

Confortablement installée dans le profond fauteuil de cuir fauve qui faisait face au mien, Romane est restée un moment silencieuse. Puis j'ai vu des étincelles commencer à briller dans le miel de ses yeux.

– Je sais déjà où je vais me rendre, a-t-elle assuré d'un ton malicieux. Tu peux me donner d'autres précisions sur le déroulement des séances ?

– Je vais t'amener peu à peu vers un état de relaxation profonde. Ne t'inquiète pas, tu demeureras totalement consciente, pouvant orienter toi-même ton rêve éveillé, respecter ou non les propositions que je te suggérerai, voire inventer un autre cheminement. Durant la deuxième partie de la séance, lors d'un moment d'échange nommé « vivance », tu me raconteras ton voyage intérieur et nous tenterons ensemble d'en décrypter la signification.

Malgré mes propos rassurants, je sentais bien que ma nouvelle patiente restait un peu sceptique.

– Et… ça marche à tous les coups ? a-t-elle murmuré d'une voix tremblante.

– Ce sera peut-être un peu plus long qu'un traitement avec l'EMDR, mais je te rassure, la technique est à cent pour cent efficace. Aucun doute là-dessus. Les émotions provoquées par ton cauchemar intolérable se trouveront mises à distance et laisseront la place à celles que le rêve fera naître. Ces nouvelles sensations résonneront intensément dans ton esprit et l'empêcheront d'être submergé par le

traumatisme.

Sur l'accoudoir du fauteuil, les doigts de Romane se sont décrispés.

– À cent pour cent efficace, quand même ! Je ne me souviendrai plus de l'attentat, alors ?

– Les résultats sont semblables à ceux obtenus avec l'EMDR. La mémoire des événements subsistera, mais tu les verras de loin, comme si tu visionnais un film qui ne te concerne pas directement. Ton esprit n'y associera plus d'émotions douloureuses.

Romane

Ravie qu'il existe une autre possibilité permettant de me soigner, j'ai accepté que Lisa me guide dans cette nouvelle expérience. J'aime beaucoup la collègue de Célestin et j'ai une totale confiance en elle. C'est une grande femme brune d'origine italienne, qui travaille depuis deux ans dans le cabinet. Très patiente. Empathique. Positive.

Dès la première séance effective, j'ai ressenti un début de soulagement, qui augurait enfin un mieux-être pour moi. Immédiatement, mon esprit m'avait portée vers la Polynésie, si chère au cœur de Célestin et au mien, depuis tant d'années.

Grâce à mon homme, je connaissais bien ces lieux. Dès que nous avions un moment, je me lovais dans ses bras et il évoquait pour moi les îles qu'il avait visitées : Tahiti, Moorea, Bora Bora, les Marquises. Nous fredonnions ensemble des chants de là-bas. Parfois, il me confiait une anecdote locale, une légende que j'ignorais. Je me laissais bercer par ses mots, générant des images exotiques qui alimentaient mes rêveries.

Ma curiosité m'avait même amenée beaucoup plus loin que cela. Afin de mieux comprendre Célestin. Et en prévision de ce voyage auquel je n'avais jamais renoncé. J'avais donc passé des journées entières à surfer sur Internet. À visionner des tas de vidéos. À mémoriser l'emplacement de chaque île. J'avais correspondu sur Facebook avec des autochtones et des métropolitains qui s'y étaient installés. Parcouru Tahiti sur Google Maps en *street view*, permettant de visualiser exactement les rues, les maisons. Je connaissais particulièrement en détail la commune de Papara, au sud de Tahiti, où Célestin avait vécu de 2010 à 2017.

Vers la fin du rendez-vous, durant le moment de « vivance », Lisa

m'a proposé une nouvelle alternative :

– L'attentat t'a beaucoup fragilisée, Romane. Aussi, je vais évoquer avec toi un point fondamental de la recherche menée ces dernières années sur la technique du rêve éveillé dirigé. Je pense qu'il pourrait se révéler nécessaire dans ton cas. En fait, quand tu le souhaiteras, que tu te sentiras trop sensible, trop émue, trop perturbée, tu pourras substituer à toi-même une personne proche et continuer à vivre à travers elle ton rêve.

– Tu as plus d'un tour dans ton sac, dis donc, ai-je répondu en souriant.

Mais je me suis sentie soulagée. J'ai immédiatement choisi de mettre de temps en temps en scène mon fils Gabriel, qui lui est bien réel, ainsi que sa sœur Emma.

– Bravo ! a approuvé ma psychologue. Tu vas voir, cela te fera un bien fou. En plus, il est rigolo comme tout, ton petit Gabriel.

Ainsi, j'ai parfois poursuivi mon exploration imaginaire de la Polynésie à travers ce qu'auraient pu ressentir mes enfants. Cela a créé une distance salutaire avec mon propre ressenti. J'ai projeté l'image de Gabriel ou d'Emma et ne me suis plus sentie directement inquiète, troublée ou en questionnement.

À chaque séance, je m'allongeais sur le divan du cabinet de Lisa. Tout était calme, une lampe diffusait une lumière chaude et douce dans la pièce. Une couverture de cachemire de couleur crème recouvrait mon corps jusqu'aux épaules. Dans une tiédeur bienfaisante, les yeux clos, je respirais tranquillement avec mon ventre. La voix mélodieuse de Lisa me guidait et les images naissaient d'elles-mêmes.

– Détends-toi, Romane. Respire profondément. Là… Nous allons reprendre au moment où nous en étions restées la dernière fois. Maxime était dans son jardin de Papara. Imagine-le. Il se penche, incliné sur ses fleurs.

Je pensais à Maxime, je voyais son visage aimé. Puis je visionnais mon père en entier sur mon écran intérieur. D'un geste étonnamment délicat, il prenait dans sa grosse main une fleur de *tiare Tahiti*.

Peu à peu, je retrouvais ma sérénité. Accaparée par l'histoire que je brodais en Polynésie, mes angoisses avaient moins de place pour s'exprimer.

Cependant, Lisa et Célestin ne m'avaient pas caché qu'un risque existait dans cette plongée au cœur de soi-même : celui de mettre à jour une ou plusieurs autres problématiques, inhérentes au psychisme de chacun. Ce qui a été le cas pour moi, avec mon angoisse de perdre Célestin. Une peur immense, qui générait au quotidien une jalousie maladive, bien difficile à vivre. D'autant plus que l'attentat m'avait laissé une séquelle qui accentuait mon manque de confiance en moi. Je boitais un peu malgré l'opération subie et devais avoir recours aux béquilles lorsque j'étais fatiguée. Le médecin et le kinésithérapeute restaient confiants dans une reprise de la marche sans l'aide de ces appareils, mais ils avaient diagnostiqué une légère claudication à vie.

Dans mon rêve éveillé, mon imagination avait cristallisé mes craintes à travers le personnage de Moana. Dans un premier temps, je ne me suis pas méfiée de cette belle Tahitienne créée de toutes pièces, qui recherchait mon amitié. Peu à peu, mon esprit lui a attribué un plan machiavélique. Je réalise que c'est celui que j'appréhende au plus haut point. Une femme bien plus sûre d'elle que moi, qui me séparerait de Célestin. Plus belle. Plus désirable. D'origine polynésienne, contrairement à moi. Ce qui leur permettrait à tous deux de partager en profondeur leur culture.

Bien entendu, dès que j'ai pris conscience du rôle joué par Moana dans mon rêve éveillé, j'ai parlé à Lisa de la peur lancinante qui me hante. Avec ma psychologue, j'ai avancé pas à pas dans cette problématique envers Célestin. Et juste après ma dernière entrevue imaginaire avec la Tahitienne, j'ai pu évoquer librement le problème avec mon homme. J'ai fini par comprendre d'où venait cette jalousie incontrôlée, m'empêchant de me sentir totalement heureuse. Mes rêves récurrents par rapport à ma mère m'ouvraient la voie. En réalité, je redoute d'être séparée de mon Polynésien, comme mon père, ma sœur Amandine et moi l'avons été d'Elsa. J'ai peur qu'on ne me prenne mon homme, comme l'océan nous a brutalement pris ma mère. Les deux situations n'ont rien à voir, cependant, là aussi un traumatisme semble avoir subsisté durant toutes ces années. Mon Dieu, nous sommes si fragiles, nous les êtres humains…

Violaine

Mon roman touche à sa fin. Grâce au professionnalisme de Lisa, à sa façon attentive de mener la thérapie et à la fabuleuse technique du rêve éveillé dirigé, Romane va mieux. C'est parce que j'ai moi-même été bluffée par cette méthode, expérimentée une fois en groupe dans l'un de mes cours hebdomadaires de sophrologie, que j'ai songé à l'inclure dans mon récit. Cela a été pour moi une véritable révélation.

Au fil de mes chapitres, j'ai aimé mêler le rêve de Romane se déroulant en Polynésie à des flashes de sa vie réelle en métropole. Les renseignements sur le physique de Gabriel et d'Emma, par exemple, sont rigoureusement exacts. Ainsi que leur âge. Leur passion de l'océan. Le plaisir du garçonnet à manier les mots. Son aversion pour les devoirs du soir. Sa touchante spontanéité. Son tempérament affectueux. Les événements vécus par Romane ces dernières années en Dordogne sont également véridiques. Ainsi que sa peur pathologique de perdre Célestin. Son amour de sa famille. Les rêves au cours desquels elle aperçoit Elsa. Les détails de son effroyable cauchemar, qui peu à peu s'atténue, deviennent moins fréquents grâce à la thérapie engagée avec Lisa.

Enfin, j'ai eu un grand plaisir à inventer un peu la vie dans le futur. Les livres d'anticipation m'ont toujours passionnée. Aussi, j'ai imaginé l'évolution de la technique du rêve éveillé dirigé. L'état supposé du terrorisme en 2029. La crise économique de 2020, surnommée la grande crise économique mondiale ou plus simplement la Crise. Du jamais-vu par son ampleur. Une étape incontournable dans l'effondrement de notre société basée sur le capitalisme.

Pierre a beaucoup aimé cette dernière idée. Adepte des émissions économiques, elle lui paraît réaliste. Il vient juste de me l'expliquer au

téléphone. Même si je n'ai jamais eu trop de mal à comprendre la diction de mon frère, maintenant grâce à mon appareil Bluetooth, c'est encore mieux.

– Dans ton manuscrit, pourquoi as-tu préféré que Romane ne découvre pas réellement la Polynésie ? m'a-t-il demandé ensuite.

Sans aucune préméditation, ma réponse a fusé.

– Tu sais bien que moi, je ne foulerai jamais le sable de ces îles. Tu as vu combien je déteste l'avion. Alors, il n'y a pas de raison pour qu'elle y soit allée et pas moi.

Il a éclaté de rire.

– Eh ben, dis donc, tes personnages t'habitent vraiment ! Tu en parles comme s'il s'agissait d'une personne réelle.

– Mais oui, c'est bien ça, Pierre. Mes héros m'accompagnent et respirent tous les jours, là, au fond de mon cœur. Comment pourrais-je les faire vivre, sinon ?

– Sentimentale, va…, a-t-il plaisanté.

J'ai eu l'impression qu'il voulait ajouter quelque chose d'autre, il s'est raclé la gorge plusieurs fois, mais en fin de compte, il s'est tu.

– Au revoir, Pierre. Bonne journée à toi.

J'ai raccroché avec une sensation bizarre de conversation inachevée.

J'ai réfléchi. Il paraît évident que Romane me ressemble par certains côtés. Ce n'est pas un hasard si elle manque autant de confiance en elle. J'ai réalisé que mon problème vis-à-vis d'Ernesto avait directement influencé la relation de Romane et Célestin. Moana n'est-elle pas une projection inconsciente de mes craintes envers Maëlle ?

Cependant, j'ai préféré abréger les soupçons de mon héroïne, alors que je me débattais encore avec les miens. J'aurais largement pu faire intervenir encore la Tahitienne, exerçant par exemple sans scrupule du chantage sur Célestin. Mais la thérapie de Romane commençait à porter ses fruits dans sa vie et ma belle rousse avait suffisamment souffert avec l'attentat.

Je pense également que les angoisses d'abandon de Maëlle n'ont pas été étrangères au problème de Romane. Ne dit-on pas qu'un écrivain décrit d'autant mieux les états d'âme de ses personnages qu'il en a observé de semblables autour de lui ?

Quant à moi, dire que je croyais dur comme fer ne pas être jalouse… Quelle idiote ! Je crevais de peur, oui, à l'idée de perdre Ernesto. Heureusement que Maëlle ne m'en a pas tenu rigueur. Au printemps, j'ai même cru que les après-midis où elle venait chez moi, mon homme montait dans mon appartement uniquement pour la voir. En réalité, il a continué à le faire, une fois qu'elle ne m'a plus rendu visite. Et il m'a avoué avec simplicité que je lui manquais quand il ne me voyait pas pendant quelques heures.

– Ça ne t'embête pas, au moins, que je monte te tenir un instant dans mes bras ? Entre quinze et seize heures, il n'y a personne à la boutique.

Je n'imaginais pas mon Argentin si romantique.

Violaine

Ernesto couvre mon corps de petits baisers enfiévrés. Mes mains caressent la peau de son dos, encore douce malgré l'âge. Je sens le désir monter du fond de mes entrailles. Le sien est palpable, contre ma cuisse nue. Il murmure des mots crus, osés, qu'on n'imaginerait pas dans sa bouche. Je me prends au jeu, lui réponds de la même façon. J'enfonce les ongles d'une main dans son dos. Avec l'autre, je guide son sexe tendu vers le mien. Il me prend d'un seul coup et le plaisir explose en moi, fille de joie que je suis censée être aujourd'hui. Les fantasmes ne me font pas peur. Ils alimentent nos jeux amoureux. J'ignorais que j'en avais moi aussi. Quelle découverte étonnante ! C'est un pan inconnu de ma sexualité qui se dévoile. Une galaxie ouverte, que je ne me lasse pas d'explorer. Et cela crée entre mon homme et moi une complicité unique. Nous liant plus sûrement que jamais.

Nous sommes allongés l'un près de l'autre, sur les draps défaits, dans la pénombre tiède de la chambre.

– Au fait, Pierre t'a dit ? demande soudain mon Argentin.

– Dit quoi ?

Il semble embarrassé.

– Eh bien… il m'a assuré qu'il allait te l'annoncer. Comme vous vous êtes téléphoné, je croyais…

Je me redresse sur un coude. Le regarde avec surprise. Il est amusant, avec ses cheveux de plus en plus rares en bataille. On dirait un épouvantail. Mais je rirai plus tard. Sa question m'intrigue.

– Maintenant que tu as commencé, tu dois continuer, lui dis-je sévèrement.

Alors, il me raconte. Pierre et Adé. Leurs retrouvailles, après de longues années, pour mon anniversaire. Puis, les déplacements de mon

frère à Toulouse et ceux de mon amie dans la maison de Pierre en Gironde.

Ses parents et les nôtres étaient déjà amis quand Adé et moi nous nous sommes retrouvées dans la même classe, à l'école maternelle. Alors, bien entendu, Pierre et ma meilleure amie se connaissaient très bien. Mais je n'imaginais pas qu'entre eux pourrait un jour éclore un sentiment d'amour. Je n'en reviens pas. Elle ne m'a rien dit. Et lui non plus ! En ce qui concerne Adé, cela m'étonne un peu moins. Elle a toujours été de nature très discrète. N'aimant pas parler de sa vie et préférant écouter les autres. Mais Pierre…

Il faut absolument que je le rappelle.

Il se montre étonné par mon nouveau coup de fil. Je n'y vais pas par quatre chemins.

– Ernesto m'a appris pour Adé et toi. Pourquoi ne m'as-tu pas avertie en premier, moi ta sœur ?

– Désolé ma belle, je l'ai avoué à ton homme au cours de notre dernier coup de fil. Mais je comptais te le dire très vite. Aujourd'hui, je n'ai pas réussi. Nous étions plongés dans les univers de ton livre.

Un silence. Puis il ajoute :

– Tu sais, nous parlons souvent des femmes, avec Ernesto.

Je reste interloquée.

– Première nouvelle !

– Ne te fâche pas. Ce sont des discussions d'hommes. Comme les femmes peuvent en avoir entre elles en ce qui nous concerne, j'imagine. Que veux-tu, vous nous troublez encore à notre âge. Tant mieux, non ? Ça veut dire que nous sommes encore vivants.

Il se met à rire. De son rire clair, sincère et direct, qui déteint toujours un peu sur moi.

Je pense aux jambes de Maëlle, qu'Ernesto aime regarder. Comme s'il avait perçu ma voix intérieure, Pierre continue :

– Vous, les femmes, n'aimez-vous pas les beaux corps d'hommes musclés ?

Je me traite à nouveau d'idiote. Ernesto n'a-t-il pas le droit d'apprécier un joli galbe de jambe ? Son regard ne signifie tout simplement rien d'autre. Alors, je ris de bon cœur avec mon frère. Au bout d'un moment, il remarque :

– D'ailleurs, il me semble que tu as interrompu sans le vouloir ce

genre de conversation masculine au téléphone, il n'y a pas longtemps.

J'avais bien compris depuis quelque temps que Pierre et mon Argentin s'appelaient parfois sur leurs portables. Mon anniversaire les avait sacrément rapprochés. Mais j'ignorais que ces deux mâles riaient à des plaisanteries grivoises ensemble ! Je revois le moment où Ernesto semblait si gêné, me tournant le dos puis émettant un étrange ricanement. J'avais alors cru qu'il devisait avec Maëlle. Mon Dieu, que je peux être bête, parfois.

La voix de mon frère redevient sérieuse, alors qu'il me confie :

– Tu sais, je serai toujours amputé d'une partie de moi, mais j'ai compris que j'avais encore droit au bonheur avec une femme.

Puis, il prend une voix taquine, et il lâche :

– Allez petite sœur, je vais te faire plaisir. Tu seras la première à savoir. Adé et moi, nous avons commencé à parler mariage.

Chapitre 9

Romane

Après une année de thérapie, mes cauchemars font désormais partie du passé, comme Célestin et Lisa me l'avaient assuré. À part ma claudication et ma marche à continuer de rééduquer, je n'ai conservé aucune séquelle de l'attentat. Mes émotions excessives ont disparu. Je repense parfois à cette funeste soirée et je me dis que j'ai eu une chance immense. Odile aussi. Certaines personnes qui dînaient près de nous ne sont malheureusement plus de ce monde.

Ma vie, j'en mesure aujourd'hui l'importance. La fragilité. On dit que passer près de la mort permet cette prise de conscience. En effet, je réalise maintenant que l'existence ne tient qu'à un fil. Chaque matin, en me réveillant, je remercie l'Univers d'être encore là. Nos jours et nos nuits nous sont gratuitement offerts, comme le plus précieux des cadeaux. Souvent, pris dans le rythme de nos activités, nous ne le réalisons pas. Mais pour ma part, je ne veux plus en gâcher un seul instant. Mes enfants, Célestin, Maxime, voilà ceux que j'aime et auxquels je vais me consacrer. Il s'agit d'aller à l'essentiel, car on ne connaît pas le moment où la « Grande Faucheuse » viendra nous surprendre.

Gabriel est assis sur le canapé et caresse notre vieille chatte Cracotte, qui a sauté sur ses genoux.

– Maman, me demande-t-il soudain, tu serais d'accord pour que mon amoureuse vienne passer un moment à la maison, ce week-end ?

– Ton amoureuse ?

J'en reste comme deux ronds de flan. Mon garçon a dix ans et demi. Moi qui avais imaginé qu'il ne s'intéressait pas encore aux filles !

– Ben oui quoi, à mon âge tous les garçons ont des amoureuses. Et Emma, elle sort carrément avec un mec. Et ses copines aussi.

Je retiens mon rire. Un « mec » de douze ans, non, mais je vous jure, les enfants n'ont pas peur des mots ! Je tente de garder l'air détaché, car si je comprends bien, pour Gabriel, il s'agit d'un amour platonique.

– Si Emma a un petit copain, elle n'a pas encore manifesté le désir de nous le présenter, elle.

Gabriel a l'air ennuyé. Mais son esprit vif trouve rapidement la bonne réplique :

– Oui, mais moi, c'est pas pareil. Mon amoureuse, vous la connaissez déjà et elle vient quelquefois ici.

Il se lève et avance vers moi, avec son sourire craquant. La chatte proteste en miaulant vigoureusement. J'ouvre les bras à mon garçon et ébouriffe sa tignasse fournie. Puis, je lui murmure à l'oreille :

– Tu me dis qui c'est, alors ?

Avec beaucoup de sérieux, il me fait promettre de ne rien divulguer à sa sœur ni à son père. Puis sa voix d'enfant encore aiguë prononce le prénom de l'élue.

– C'est Lisa. Elle est super belle, tu ne trouves pas ?

Je réprime encore mon envie de rire. Je crois que cela ne va pas être triste de continuer à élever Gabriel.

Emma m'inquiète davantage et son adolescence me paraît bien précoce. À tout juste douze ans, elle est beaucoup plus intéressée par les « teufs », comme elle dit, que par son travail au collège. Elle m'a expliqué qu'en verlan ce mot signifie « fête ».

– On disait des « boums » à ton époque, non ?

Récemment, j'ai entendu ma fille parler à une amie au téléphone. Elle lui affirmait qu'elle allait « sauter le pas » le plus rapidement possible.

« Ça fait quatre mois qu'on est en couple, disait-elle, tu te rends compte ? Il est temps, maintenant. Je veux pas finir vieille fille. »

Où a-t-elle pris ces expressions ? Sauter le pas ? Être en couple ? Ils sont fous, ces enfants, « en couple » à douze ans ? Finir vieille fille ? Oh là là, j'ai l'impression qu'avec tout le temps consacré à mon rêve éveillé, je suis passée à côté de pas mal de choses. Il est urgent de me reconnecter à mes enfants. De parler de la conversation que j'ai surprise à Célestin. Et d'avoir une discussion sérieuse tous les deux

avec notre fille.

Cependant, je me sens confiante. Si grâce à l'aide de Célestin et Lisa, j'ai réussi à surmonter mon traumatisme, je parviendrai à vaincre les difficultés de la vie qui se présenteront. C'est la première fois depuis longtemps qu'un tel sentiment de sérénité m'habite. Alors, c'est dit : je vais en profiter au maximum.

Violaine

Les soirs de plein été après le travail, j'accompagne Ernesto jusqu'à son jardin. Nous prenons le RER, puis nous avons un bon quart d'heure de marche.

Une fois sur place, mon Argentin arrose les légumes et les fruits avec un tuyau. Avec mon arrosoir, je m'occupe des tomates, dont il ne faut pas mouiller les feuilles. Puis nous récoltons les haricots verts, les salades, les courgettes, les aubergines que nous ramènerons à Paris dans le grand panier d'osier. Nous posons dans une assiette sur la petite table en fer forgé les tomates que nous mangerons un peu plus tard au bord de la piscine, avec un bout de pain, du fromage de chèvre et quelques framboises.

Le jardin n'est pas immense, mais suffisamment grand pour que mon amoureux ait pu installer une petite piscine hors sol, juste à côté des framboisiers. Ernesto met la filtration en marche. Elle doit tourner une fois par jour et il ne peut le faire que le soir. Après la chaleur de la journée, nous avons un grand plaisir à nous plonger dans l'eau tiède et transparente. J'ai toujours adoré l'eau. Je nage un peu, puis je m'allonge sur le dos, en me laissant flotter. Mon regard se laisse happer par le bleu somptueux du ciel. J'aperçois les feuilles de l'érable et du cerisier un peu plus loin. Différentes nuances de vert, dans lesquelles joue la lumière. J'observe les martinets qui se poursuivent, passent et repassent au-dessus de moi en une singulière danse. Je me laisse envahir par la paix de cet endroit. Par la quiétude de savoir mon homme heureux près de moi.

Peu à peu, le soleil décline. Je fais toujours la planche, une main au-dessous de ma tête pour la soutenir. Nous ne parlons pas, nous sommes bien. Lorsque je me redresse, la transparence de l'eau tiède me fait sourire.

Je réalise soudain qu'il est là, mon rêve tropical à moi. Je n'ai pas besoin de traverser les océans pour le découvrir. Et je pense que chacun peut trouver le sien. Son petit coin de paradis.

Je viens d'apposer le point final à mon deuxième roman. Une rédaction moins longue que prévu. Peut-être qu'en prenant l'habitude d'écrire, cette activité devient plus facile. Peut-être que les mots coulent mieux de mon esprit jusqu'au clavier. Il faut dire aussi que mes personnages m'ont portée tout au long de l'histoire et que leur présence m'a fait du bien, me distrayant efficacement du quotidien.

Ils vont tous me manquer. Mais je les quitte sereine. Romane est guérie et son amour pour son Polynésien brille comme une pierre précieuse délivrée de la gangue de roche trop dure qui l'entourait. Célestin reste égal à lui-même : un psychologue brillant. Un homme et un père sensible. Tendre. Attentif.

Leurs enfants les emplissent de bonheur et ils tentent de leur transmettre le meilleur. Ils savent que leur fille Emma a un sacré caractère, mais n'ont peut-être pas encore pris la mesure de la rébellion intérieure qui commence à sourdre dans l'esprit de la jeune fille. Oui, elle connaît une adolescence très précoce, à l'âge où beaucoup d'enfants sont encore plongés dans l'enfance. Je prends le pari que ses parents auront du fil à retordre avec elle.

Maxime a soixante-douze ans, maintenant. La disparition d'Elsa l'a prématurément vieilli. Cependant, il ne se plaint pas et se consacre toujours à sa sublime roseraie. Il s'est inscrit à un club de marche. Amandine vit à Sydney, mais les deux sœurs communiquent régulièrement par Skype. À elles deux, elles tentent de persuader leur père d'offrir la plupart des tableaux d'Elsa au musée des Beaux-Arts de Bordeaux, très intéressé par une donation depuis la mort de l'artiste. Ne manquant pas d'idées, elles ont aussi suggéré à Maxime de transformer l'atelier clair où leur mère peignait au fond du jardin. Il pourrait devenir une serre pour les plantes.

Dans ma vie, les difficultés paraissent se poser un peu. Ernesto n'a rien su de mes accès de jalousie. J'ai pu réaliser qu'ils n'étaient absolument pas justifiés et ils ont considérablement diminué.

Je suis heureuse d'avoir aidé Maëlle à dénouer les fils qui l'enchaînaient à son passé. Pour me remercier, elle m'a offert un

magnifique coffret cadeau intitulé « Volupté en Spa » : des gommages du corps, modelages et soins du visage.

« Tu vas t'occuper de toi, maintenant », m'a-t-elle affirmé avec un grand sourire.

Elle m'a aussi proposé de l'accompagner lors d'une de ses visites à Charlotte. J'ai accepté avec joie. Pour évoquer cette femme trisomique, quatre mots me viennent spontanément à l'esprit : *un concentré de gentillesse.* J'ai été totalement séduite. Maëlle a décidé d'aller la voir plus souvent encore et elle a obtenu l'autorisation de la recevoir chez elle le week-end de temps en temps.

« J'ai discuté récemment avec la directrice de l'institut, m'a-t-elle appris. Tu sais, les personnes trisomiques vivent moins longtemps que nous. Alors, tant qu'elle est encore là, je veux partager le plus de moments possibles avec ma petite sœur. »

Coline se trouve toujours en plein questionnement par rapport à notre société, ce qui n'est pas étonnant quand on voit la pente dangereuse sur laquelle nous glissons tous. Que va-t-il advenir de notre Terre ? Nous transmettons là un bien lourd héritage à nos jeunes. Éric et Maëlle ont prévu d'aller voir leur fille prochainement dans les Pyrénées. Elle y vit actuellement dans un petit village, où elle aide à construire des maisons écologiques, principalement composées de bois, de paille et de terre.

Quant à moi, j'ai consulté mon audioprothésiste la semaine dernière. Ma surdité reste stable.

Si je fais le compte, je peux dire qu'en ce moment les choses vont plutôt bien dans ma vie. Mais j'ai suffisamment d'expérience pour savoir que rien n'est permanent. D'un jour à l'autre, les périodes calmes peuvent laisser place à des soucis ou des situations graves à traverser. Je ne suis pas du genre à m'endormir sur mes lauriers et à croire que je peux poser mes valises une bonne fois pour toutes. Mes difficultés de communication avec les autres me rappellent tous les jours que la vie n'est pas un long fleuve tranquille.

Cependant, je suis persuadée que le regard porté sur elle est essentiel. Mon métier me l'a appris. La méditation de Pleine Conscience et la sophrologie aussi. Une vision positive peut tout changer. Chaque matin, en me réveillant, je remercie le ciel d'être vivante. Je savoure de mon mieux les beaux moments quand ils sont

là. C'est une inépuisable source de joie. Lorsque j'ai des événements difficiles à traverser, je m'efforce de m'en souvenir et de garder un œil ouvert sur les petites choses qui font du bien au quotidien. Jour après jour, je tente de construire la paix dans mon cœur.

Deux bras recouverts d'une chemise bleue passent autour de ma taille. Je sens le corps d'Ernesto se presser contre mon dos. Il dégage une odeur de lavande que je connais bien. Mon Argentin n'a jamais voulu en démordre, il n'y a rien de mieux que l'eau de Cologne pour se parfumer.

Un souffle léger sur mes cheveux. La voix un peu éraillée de mon homme :

– J'ai pensé à quelque chose, ma chérie. Pierre et Adé vont se marier. Et si on en faisait autant, qu'en penses-tu ?

Je me retourne d'un bloc et mes yeux doivent répondre pour moi.

Troisième partie

IL FAUT TOUJOURS CROIRE EN SES RÊVES D'ENFANT

Chapitre 1

Violaine

Depuis quelques jours, je me retrouve totalement désemparée. Sans que j'en comprenne la raison, un violent sentiment de tristesse s'est insinué au plus profond de moi. Mes balades dans Paris ne m'amènent plus le plaisir que j'y trouvais auparavant. Je m'alimente mal et même les petits plats de mon amoureux Ernesto ne me font pas envie.

J'ai terminé depuis deux mois la rédaction de mon deuxième roman. Désormais, mes personnages poursuivent leur vie sans moi, dans l'esprit de mes lecteurs.

Ernesto s'inquiète et me questionne :

– Tu ne serais pas en train de commencer une dépression nerveuse ?

Mais je nie avec force cette idée dérangeante. Pourquoi donc glisserais-je sur la pente de cette maladie ? Mon amoureux et moi, nous nous entendons à merveille. Mes retrouvailles avec mon frère Pierre m'ont fait un bien fou. Mes proches me comblent.

Cependant, le matin, je parviens de plus en plus difficilement à m'extirper du lit, ce qui est absolument inhabituel pour moi. Car je suis plutôt du genre matinal, n'hésitant pas à me lever bien avant mon Argentin afin de nous préparer le petit déjeuner. Une bonne heure au moins avant l'ouverture de son épicerie.

Aujourd'hui, j'ai été occupée à cuisiner toute la matinée et n'ai pas consulté mon ordinateur.

En ouvrant ma messagerie en milieu d'après-midi, je ne m'attends à rien de particulier et ne bronche même pas quand le nom

« Éloïse M. Éditions » s'étale en grandes lettres sous mes yeux. C'est après avoir lu le message que ma tête commence à tourner. Le sol se dérobe sous mes pieds. Sachant qu'à cette heure-là Ernesto a très peu de clients, voire aucun, je l'appelle sur son téléphone portable dès que je m'en sens capable.

– Viens vite s'il te plaît. Viens m'assurer que je ne rêve pas.

Mon homme ne fait ni une ni deux. J'imagine qu'il pose rapidement son écriteau « De retour dans un quart d'heure » sur la porte de l'épicerie. Puis, il monte dare-dare chez moi. Il entre sans frapper, une grosse ride d'inquiétude barrant son front dégarni. Voyant que je suis tout simplement assise sur mon vieux canapé face à l'ordinateur posé sur la table basse, il se laisse choir près de moi.

– Bon sang, tu m'as fait une de ces peurs, Violaine ! m'avoue-t-il dans un souffle. J'ai vraiment cru que tu étais souffrante.

Sa respiration précipitée se calme un peu.

– Que se passe-t-il donc de si important ? reprend-il au bout de quelques secondes.

La main tremblante, je désigne l'ordinateur resté allumé. Ernesto prend connaissance du message sur ma boîte mail.

Éloïse M. Éditions
À Mme Violaine Fabre

Madame,

Le succès de vos deux romans est parvenu jusqu'à moi. Si l'engouement des lecteurs pour le premier opus est remarquable, la réussite du deuxième s'avère tout à fait exceptionnelle. Je suppose que vous n'ignorez pas qu'après être resté durant cinq semaines numéro 1 dans le top 10 des meilleures ventes d'Amazon, il se situe toujours en très bonne place.

J'ai lu les deux tomes de votre histoire et j'avoue avoir été séduite par votre style épuré, la profondeur de votre intrigue tout à fait originale, votre analyse psychologique très fine des personnages et les émotions authentiques que suscitent vos écrits. De plus, vous offrez du rêve, dans notre monde actuel qui en manque cruellement. Je ne suis donc pas étonnée de l'intérêt que vous porte le grand public.

La finalité de mon message est de vous proposer un contrat d'édition pour vos deux romans, à compte d'éditeur, bien entendu.

Veuillez me contacter personnellement par retour de ce mail, afin de me

communiquer rapidement votre réponse.

Si celle-ci est positive, comme je l'espère, nous pourrons alors discuter plus précisément des différents aspects de ma proposition, prévus dans nos contrats d'édition.

Bien à vous,
Éloïse Marie, éditrice d'Éloïse M. Éditions

Sur les conseils de Pierre, j'ai publié mes deux romans en autoédition chez Amazon, et Adé, très à l'aise avec Internet, m'a aidée. Mais, ne croyant absolument pas à un éventuel succès, je n'ai jamais consulté mes ventes sur la célèbre plateforme.

Ernesto est aussi abasourdi que moi.

Dans la soirée, je contacte Adé. Ayant dû affronter récemment des problèmes de santé, elle non plus n'a pas songé à vérifier l'évolution de mes livres sur Amazon et les réseaux sociaux. Quant à Pierre, il tombe des nues.

– Je savais bien que tu avais du talent, m'assure-t-il au téléphone, mais alors là… je n'en reviens pas ! Éloïse M. Éditions est une maison prestigieuse. Bravo ma sœurette !

En surfant sur Internet, je découvre avec stupéfaction les multiples commentaires rédigés à propos de mes ouvrages sur des sites de lecture, comme celui très suivi de Babelio.

D'habitude, mon Argentin et moi dormons ensemble chaque nuit, mais cette fois, je lui explique que j'ai besoin de rester seule. J'en ai besoin. Il me faudra bien une nuit entière entre le mail reçu et ma décision, que l'éditrice souhaite immédiate.

Je ne ferme pas l'œil une seconde, occupée à peser le pour et le contre de cette incroyable proposition, en passe de bouleverser ma vie. Car les choses ne me paraissent pas simples. Moi, presque sourde, aller au-devant de mes lecteurs ? Comment cela pourra-t-il être possible ? Moi, si discrète, mise en avant par des journalistes, peut-être même à la télévision ? Une peur monumentale m'a saisie. Suis-je vraiment capable de mener à bien ce que l'on attend de moi dans cette grande maison d'édition ?

À côté de cela, j'ai du mal à me résoudre à laisser passer cette chance. Elle ne se reproduira pas deux fois, c'est certain. Avoir

l'opportunité de découvrir mon roman dans les rayonnages d'une librairie me séduit au plus haut point.

L'aube me trouve toujours hésitante, debout devant la fenêtre donnant sur mon balcon. Une merveilleuse palette de couleurs rouge, orange et jaune envahit peu à peu le ciel, me laissant pantoise devant un tel flamboiement. Et soudain, j'éprouve une intuition fulgurante. Oui, je sais ce que je dois faire. Je suis peut-être gravement malentendante, mais en bonne santé et toujours pleine d'énergie. Alors, à l'image de ce nouveau jour qui s'annonce resplendissant, je vais poursuivre l'aventure. J'ai toujours eu une nature de fonceuse.

Violaine

Éloïse Marie et moi échangeons par messageries interposées et un rendez-vous est posé. Il est prévu que je me déplace jusqu'aux bureaux de sa maison d'édition. Ce qui n'est pas trop difficile, puisqu'elle se trouve à Paris, à trente minutes de chez moi. Il me suffit de prendre une ligne de métro et de faire un peu de marche à pied.

L'éditrice me reçoit dans son bureau. Une petite femme brune, énergique, vêtue d'un tailleur de lin impeccablement coupé, de couleur crème. D'un geste de la main, elle me convie à m'asseoir dans un fauteuil de cuir confortable, faisant face au sien. Jusque-là, je n'ai pas réussi à aborder avec elle mon handicap. Je préfère lui en parler de vive voix plutôt que par mail.

Lorsque je le lui apprends, ses yeux savamment ourlés de khôl s'arrondissent de surprise. Ensuite, elle me regarde bien en face afin que je puisse lire sur ses lèvres, comme je le lui ai demandé. Je redoutais le timbre de voix d'Éloïse Marie. Heureusement, sa diction lente et articulée me rassure sur ma capacité à comprendre la globalité de ses propos.

– Effectivement, c'est une situation très nouvelle pour nous, remarque-t-elle.

Elle continue, l'air préoccupé :

– Vous ne pourrez donc pas effectuer de séances de dédicace en librairie, je suppose ?

Je préfère lui répondre franchement. Il vaut mieux mettre cartes sur table tout de suite.

– Cela me paraît très difficile en effet, à moins de demander à mes lecteurs de répéter sans cesse leurs paroles. Quant aux salons littéraires, je suis consciente qu'à cause du bruit ambiant, je serais

incapable d'y participer.

Puis j'ajoute avec humour :

– Vous savez, la technologie n'a toujours pas réussi à remplacer de bonnes oreilles.

Un sourire fugitif étire les lèvres fardées de l'éditrice. Elle prend le temps de la réflexion, lissant soigneusement la jupe longue de son tailleur. Je sens en elle une réelle bienveillance, mais mon cœur bat la chamade. Va-t-elle revenir sur sa décision, à la lumière de cet important paramètre qu'elle n'avait pas prévu ?

Sa voix claire et posée s'élève à nouveau dans la pièce.

– Mon mari a eu un accident, il y a quelques années. Depuis, il se retrouve en fauteuil roulant. Le handicap me touche de près, voyez-vous. Je pense qu'il suffira d'expliquer la situation à vos lecteurs, ils comprendront. La vérité est toujours préférable à n'importe quelle fable. Pour vous, nous ferons donc une exception.

Je pressens alors qu'ELLE va ouvrir un nouveau pan de ma vie.

Curieusement, des flashes défilent très vite dans mon esprit : moi enfant rieuse, moi adolescente renfrognée, moi étudiante à la fac, moi jeune femme inexpérimentée trop vite mariée à Xavier, mon métier, le divorce, la surdité qui s'est annoncée, les moments si difficiles autour de la mort de ma nièce, ma solitude dans mon petit appartement, ma rencontre avec Ernesto, l'écriture de mon premier roman, Pierre à nouveau présent dans ma vie, la rédaction d'un deuxième ouvrage et maintenant… moi écrivaine, de façon tout à fait inattendue. Auteure d'Éloïse M. Éditions.

J'éprouve soudain la sensation très nette d'avoir vécu plusieurs vies. Comme si une seule en contenait plusieurs. Car l'existence est vraiment stupéfiante. Elle permet de traverser des périodes si différentes. De ressentir un si large panel d'émotions. De se confronter à des situations qu'on n'aurait jamais imaginées. Et parfois, de lever un voile sur une partie de soi que l'on ignorait.

Une tasse de café à la main, je lis mon contrat puis je le signe comme dans un rêve.

– Appelez-moi Éloïse, me propose l'éditrice.

Et elle poursuit par une nouvelle question :

– Vous sentez-vous prête à écrire un troisième opus ? Vos lecteurs semblent très attachés à vos personnages.

Je n'hésite pas une seule seconde. Les mots sortent de ma bouche comme si je les avais inconsciemment prémédités.

– Oui. Romane, Célestin et leur famille ont encore des choses à vivre.

Je reste stupéfaite par ma réponse. En même temps, je comprends pourquoi je me sentais si mal, ces derniers temps. Mes héros m'ont accompagnée durant ces deux tomes, mais leur histoire n'est pas terminée. Ma réponse à mon éditrice vient de me le prouver. Je n'avais tout simplement pas réalisé que j'étais en manque d'eux.

Romane

Je ne comprends plus ma fille. Elle n'est plus l'Emma que je connaissais. La fille joyeuse. Sensible. Toujours prête à me faire ses confidences. À rire avec moi ou sangloter dans mes bras. Elle est même devenue exactement l'inverse. Fermée. Inaccessible. Boudeuse. Une vraie adolescente de quinze ans dans toute sa splendeur.

« Tu sais, a tenté de me rassurer mon mari Célestin, ils passent tous plus ou moins par là, à cet âge. »

Peut-être. J'aurais bien aimé le croire, si depuis quelques jours, je ne m'étais pas aperçue d'autre chose. Emma a un problème plus grave.

Cela concerne la nourriture. J'ai remarqué que les paquets de biscuits rangés dans le placard après les courses hebdomadaires durent deux ou trois jours au lieu d'une semaine, comme auparavant. J'aurais pu penser que la gourmandise d'Emma et de son frère s'était brutalement accentuée, mais j'ai trouvé de nouveaux paquets vides sous le lit de ma fille, qu'elle a dû acheter avec son argent de poche. Sans compter plusieurs sachets de bonbons. La poubelle de sa chambre regorge d'emballages de tablettes de chocolat.

J'en ai touché un mot à Célestin, qui m'a à nouveau conseillé de ne pas m'inquiéter, puisqu'elle mange normalement aux repas et ne semble pas prendre de poids.

Seulement, sa fringale ne se limite pas aux sucreries. Je l'ai surprise il y a trois nuits, la tête dans le réfrigérateur, avalant compulsivement du fromage sans même prendre la peine d'en enlever la croûte. Et aujourd'hui, chapardant un gros morceau de poulet, encore en train de cuire dans la poêle !

Pourtant, ce n'est pas ce qui m'affole le plus. Après tout, à quinze ans, elle est en pleine croissance et a sans doute besoin de se nourrir davantage, même si je n'apprécie pas qu'elle vole le poulet de cette

façon. Elle traverse peut-être une période d'angoisses, liées directement à son adolescence difficile. Je suis bien placée pour savoir que le chocolat et autres friandises peuvent apaiser momentanément l'anxiété. Après l'attentat où j'ai été blessée il y a quatre ans, j'en ai dévoré moi-même des kilos, sans aucune mesure.

Mais le cas d'Emma semble aller encore plus loin. Lorsqu'elle s'est bien goinfrée, elle va vomir dans les toilettes. Elle n'en dit rien, mais je n'ai pas les oreilles dans la poche. Cela lui arrive trop souvent pour que je ne m'alarme pas. Une peur sournoise s'est infiltrée en moi. Je n'en ai encore rien dit à Célestin.

Manger, vomir, remanger. Je surfe sur Internet et ce que je découvre sur Wikipédia me donne des frissons, tout en confirmant ma crainte.

« Boulimie vomitive : la boulimie est un trouble du comportement alimentaire. Elle concernerait environ 1,5 % des 15-20 ans. Affectant plus souvent des femmes, on estime qu'elle concerne environ trois jeunes filles pour un garçon. Elle peut être associée à de l'anorexie mentale dans sa forme boulimique.

La personne souffrant de ces crises va commencer par ingérer une quantité de nourriture largement supérieure à la normale avec le sentiment de perdre le contrôle.

La crise débute par une tension avec une compulsion irrépressible de faim.

Les aliments consommés sont souvent hypercaloriques (gras et sucrés).

Les vomissements provoqués constituent des stratégies compensatoires en lien avec la peur de prise de poids.

La personne a conscience de son trouble et en souffre, sauf si les crises de boulimie font partie d'une anorexie mentale où la personne est souvent dans le déni. »

Mon Dieu, quelle horreur ! Emma souffre-t-elle ou bien est-elle dans le déni ? « Anorexie mentale » : quels mots affreux ! C'est grave, non ? Je suis complètement paniquée. J'attrape le téléphone pour appeler Célestin. Il faut absolument qu'il rentre manger à la maison à midi, au lieu de se contenter comme d'habitude d'un sandwich dans son cabinet. Je dois lui confier mes découvertes, afin d'apaiser la peur vertigineuse qui vient de me saisir. De calmer l'immense désarroi se

frayant un chemin dans mon esprit bouleversé.

Et ce soir, nous discuterons très sérieusement avec notre ado. Ce ne sera pas la première fois. Mais aujourd'hui, la situation me paraît encore plus cruciale.

Chapitre 2

Violaine

Après avoir signé mon contrat d'édition, j'ai créé un compte Facebook et je communique maintenant avec mes lecteurs sur mon mur. Mon éditrice avait raison, ils attendent la suite de mon histoire avec impatience. Éloïse Marie me fait également parvenir des courriers enthousiastes, auxquels je réponds sans faute. Un monde inconnu s'ouvre à moi. Je redécouvre avec bonheur une vie sociale que je n'espérais plus.

On sonne chez moi. C'est Maëlle. Elle est rayonnante, comme j'aime tant la voir. Gaie. Pleine d'énergie. Plus aucune ressemblance avec la femme blessée qu'elle était il y a encore quelque temps. Elle brandit fièrement un journal devant moi.

« Violaine Fabre, malentendante et écrivaine. »

Le titre s'étale en grosses lettres dans *Le Parisien.* Je suis extrêmement étonnée. Car je n'ai jamais été interviewée. Cela me serait pratiquement impossible et je n'ose songer au stress que cela m'occasionnerait si cela devait être un jour le cas.

Je lis l'article. Il encense mes deux romans, mettant en avant leur succès. Il relate aussi les rencontres que je fais parfois dans la rue avec des lecteurs. Il n'y en a pas eu beaucoup, mais je me souviens particulièrement bien de la dernière, le lendemain de mon entrevue avec Éloïse Marie : un homme chaleureux, à la voix très grave, avec qui j'ai pu discuter un moment. Il m'avait reconnue grâce à la photo apparaissant au dos de mes livres autoédités. Effectivement, je lui ai parlé de ces jolis hasards, qui me font plaisir à chaque fois. Il a bien dû se rendre compte que j'avais tout de même un peu de mal à suivre

la conversation, car il s'exprimait assez rapidement. Et pour un œil averti, mes prothèses auditives, bien que discrètes, se remarquent.

Le journal quotidien en main, je fulmine.

– Il est allé en parler à un journaliste !

Maëlle semble amusée.

– Et alors ? rétorque-t-elle. Tu croyais rester dans ton coin, sans que certains détails essentiels de ta vie soient rendus publics ?

Toujours d'humeur joyeuse, elle se met à rire.

– Tu es quelqu'un en vue maintenant, Violaine. Et tu vas l'être encore davantage en étant éditée par Éloïse M. Éditions. Il va falloir t'y faire. J'adore ta naïveté, ma belle. Mais ne t'en fais pas, tes problèmes auditifs vont te rendre d'autant plus attachante aux yeux de tes fans.

Romane

Célestin et moi parlons à Emma. Parlons « à » et non « avec », car mademoiselle ne daigne pas desserrer les lèvres une seule fois. Ne répondant ni à mes questions, ni à celles de son père. Elle sait pertinemment que nous sommes inquiets, mais n'a pas une seule parole ni un seul geste pour s'expliquer.

Son père s'énerve. Je n'ai encore jamais vu mon homme dans un tel état.

– Alors comme ça, tu es bien certaine de n'avoir aucun problème ?

Emma pleure, mais secoue farouchement la tête. Elle me fait penser à Maxime. Mon père et elle : sans aucun doute les deux plus grands têtus de la famille ! J'interviens pour tenter d'apaiser Célestin.

– Arrête, ce n'est pas en lui hurlant dessus que tu en tireras quelque chose.

Je vois qu'il fait un gros effort sur lui-même pour se contenir. Puis il se lève et quitte la pièce à grands pas.

Un peu plus tard, je me retrouve seule avec Emma et j'essaie d'entamer une nouvelle discussion.

– Que se passe-t-il, ma puce ? Parle-moi, je ferai tout mon possible pour t'aider.

Peine perdue. Tête baissée, mine renfrognée, elle oppose une fois de plus à mes propos bienveillants un silence assourdissant. Rempli de non-dits. Je peux encore entrevoir sur son visage quelques traits du bébé qu'elle a été. Ses longs cils recourbés, la peau très fine de ses tempes où bleuit une veine, les adorables fossettes qu'elle a gardées. Mais Emma n'est plus mon bébé. Ma fille a grandi et mes bras, ma voix douce ne peuvent plus suffire à la réconforter.

Le soir, dans notre chambre, Célestin me fait part de son idée.

– Je suis peut-être psychologue, mais totalement inefficace avec elle, tu as bien vu. On dit à juste titre que les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés. J'ai réfléchi. Emma ne parvient peut-être pas à nous parler de ses troubles alimentaires, justement parce que nous sommes ses propres parents. Tu sais, je me confiais plus volontiers à Camille qu'aux adorables grands-parents qui nous ont élevés, elle, mon frère et moi. Alors, j'ai pensé que notre fille pourrait se sentir plus à l'aise avec notre amie Lisa.

J'acquiesce. C'est une bonne idée. Depuis ma thérapie effectuée avec elle après l'attentat, Lisa, la collègue de Célestin, est devenue une proche de la famille. Et nos enfants l'adorent.

Gabriel

Je ne sais pas ce qu'il se passe encore dans notre maison. Emma est d'une humeur massacrante, mais ça, c'est normal. Depuis qu'elle est entrée dans « l'âge bête », comme disent les parents, elle râle, elle répond du bout des lèvres quand on lui parle, elle s'enferme les trois quarts du temps dans sa chambre. Elle a collé sur la porte des images de têtes de morts et de grandes pancartes, écrites de sa main :

« DO NOT ENTER »

« PASSEZ AU LARGE »

« CETTE CHAMBRE NE FAIT PAS PARTIE DE L'ESPACE SCHENGEN »

« NE PAS DÉRANGER JE TRAVAILLE »

Tu parles, ça m'étonnerait bien ! Elle passe son temps couchée sur son lit, ses écouteurs Bluetooth dans les oreilles à fredonner du rap et à répondre à ses copines sur son téléphone portable.

Mais depuis quelques jours, les parents sont aussi à cran. J'ai aperçu des larmes dans les yeux de maman. Papa s'énerve vite. Ils ont convoqué Emma dans le bureau de notre père. Je n'ai pas entendu ce qui avait été dit, seulement j'ai bien remarqué que l'ambiance entre eux trois est plombée depuis ce moment-là. L'humour que nous échangions aux repas du soir n'est plus du tout au rendez-vous.

– Viens, me dit ma sœur brusquement, en me prenant par la main.

Je suis surpris, mais je me laisse faire. Peut-être vais-je en apprendre davantage ? Elle me conduit jusqu'à son antre et nous nous installons tous les deux sur son lit. Enfin, sur l'espace de couette disponible, entre les tee-shirts, les pulls, les jeans et les chaussettes jetés là, comme si ma sœur venait de vider le contenu de son armoire. Mais je sais pertinemment que son lit est toujours aussi encombré.

– Si tu voyais ce foutoir ! Plus bordélique que ma fille, je ne sais même pas si ça existe ! ai-je entendu maman énoncer récemment, avant de pousser un gros soupir, tandis qu'elle téléphonait à papy.

– J'ai besoin que tu m'aides, m'annonce Emma sans préambule.

J'en reste abasourdi. Elle n'a pas formulé une telle demande depuis combien d'années ? En général, elle m'ignore ou me parle à peine. Elle ne veut même pas que je l'accompagne quand elle va parfois au cinéma avec ses amis. Elle me l'a dit clairement : à treize ans et demi, je ne suis pas encore assez mûr pour faire partie de sa bande. Alors, pour qu'elle se confie à moi, l'heure doit être particulièrement grave !

– Il faut que tu me couvres.

– Pardon ?

Je ne comprends rien à ses mots étranges. Que je la couvre, comme quand un gangster ouvre le feu pour couvrir son complice ? Je vois défiler dans ma tête des images des séries américaines que j'aime regarder à la télévision lorsque le mercredi après-midi, je m'allonge voluptueusement sur le canapé, avec un paquet de Pépito et un *ice tea* à portée de main.

Emma s'est arrêtée de parler, elle a l'air embarrassée. Elle laisse passer quelques secondes, avant de reprendre :

– Je vais partir.

Elle est vraiment bizarre ma sœur, des fois. Elle croit qu'on la comprend à demi-mot. Comme elle ne dit plus rien, je brise le silence.

– Partir ? Où ça ? Au lycée ? Rejoindre tes potes au cinéma ? Au bar ?

Elle soupire bruyamment.

– Mais non, que tu es bête… Partir de la maison, quoi ! Fuguer si tu préfères… Et arrête de faire cette tête de merlan frit !

Elle a raison, je dois vraiment avoir le look d'un tel poisson, avec ma bouche ouverte, mes yeux exorbités et mes joues devenues brûlantes.

Violaine

Ce matin comme d'habitude, après le passage du facteur vers onze heures, je relève le courrier. Une fois arrivée chez moi, j'ouvre les trois enveloppes. Une facture d'EDF, une publicité de Blanche Porte, où j'ai effectué une commande il y a plusieurs mois, et enfin cette lettre. Elle m'interpelle immédiatement par son étrange écriture : de grandes lettres bâton tracées fermement.

Incrédule, je tourne et retourne la lettre que je tiens entre les doigts. Ou plutôt un message. Court. Inattendu. Déroutant. Et qui fait mal. Touchant là où je me sens la plus fragile. Je me laisse tomber lourdement sur mon vieux canapé.

En travers de la page blanche de format A4, des capitales d'imprimerie tracées au Bic bleu griffent le papier.

« OCCUPEZ-VOUS DE VOUS PLUTÔT QUE DES AUTRES. VOUS AVEZ DÉJÀ FAIT ASSEZ DE MAL COMME ÇA. À BAS LES HYPOCRITES ! »

Je n'ai jamais reçu un envoi pareil. Oui, un envoi, puisque ces trois phrases, pour arriver jusqu'à moi, ont voyagé par la poste. J'examine à nouveau l'enveloppe. Blanche elle aussi. Ordinaire. Oblitérée hier à Paris.

Mon cœur s'emballe dans ma poitrine, comme un moineau affolé tombé du nid. Je respire plusieurs fois profondément, en tentant de me concentrer sur mon ventre qui se gonfle à chaque inspiration, se dégonfle à l'expiration, comme je l'ai appris en sophrologie.

Depuis peu, j'échange avec des personnes en souffrance. En effet, dès l'annonce de ma surdité sur le journal, j'ai reçu chaque jour de nombreux messages sur Facebook et Messenger, ainsi que des courriers *via* la boîte postale désormais mise à ma disposition par ma

maison d'édition. Mes lecteurs compatissent, me posent des questions, me parlent d'eux ou d'un proche handicapé. Je réponds. Je montre de la compassion à mon tour. Je tente de rassurer. D'insuffler de l'espoir. De redonner du courage. J'ai même accepté de rencontrer trois personnes malentendantes et de partager un moment avec elles dans le salon de thé près de la bibliothèque de mon quartier. Un lieu que j'apprécie particulièrement, tenu par une femme accueillante et discrète. Maëlle et moi aimons nous y retrouver de temps en temps. De délicieuses boissons et pâtisseries y sont servies, une atmosphère cosy invite aux confidences.

J'ai donc rencontré là-bas un homme touchant, de cinquante ans environ. Il se trouve en grande difficulté dans son emploi, bien qu'il possède le statut de travailleur handicapé. Son patron empoche la prime correspondante et se moque bien des problèmes de son employé. Ensuite, une maman m'a amené son adorable petite fille de trois ans et demi, malentendante depuis sa naissance. Enfin, j'ai fait la connaissance d'une dame de mon âge, souffrant également de violents acouphènes et très isolée. Comme je l'étais moi-même, il n'y a pas si longtemps que ça.

Est-ce répréhensible ? Je ne le pense pas, bien au contraire. Cela fait du bien à ces gens et à moi aussi. Mais apparemment, cela ne convient pas à quelqu'un. À qui ?

À moins qu'un ancien patient, resurgi du temps où j'étais psychologue, ne soit devenu fou et n'ait décidé de me gâcher la vie ? Je ris toute seule, mais c'est un rire jaune et amer.

Ou encore cette lettre anonyme est-elle simplement une plaisanterie de mauvais goût ? Pourtant une intuition me souffle que je dois la prendre au sérieux. Au cours de ma vie, j'ai appris qu'il faut toujours écouter son instinct.

Comble de malchance, Ernesto n'est pas à Paris en ce moment. Il vient de partir rendre visite à sa famille en Argentine, comme tous les ans après les fêtes de fin d'année. Il était hors de question que je l'accompagne, à cause de ma phobie de l'avion.

« Ne t'inquiète pas, je suis une grande fille et survivrai quelques jours sans toi », lui ai-je soufflé à l'oreille, la veille de son départ.

Il m'a souri et embrassée tendrement.

« Je te fais confiance, tes lecteurs et leurs retours enthousiastes sur

tes romans vont tellement t'occuper que tu ne verras pas le temps passer. Tu te seras à peine aperçue de mon absence que je serai déjà de retour », a-t-il plaisanté.

Ainsi, je me retrouve seule depuis deux jours. Ce n'est vraiment pas de chance que ce courrier me parvienne dans de telles circonstances. Une idée effrayante se fraie un chemin dans mon esprit : à moins que ce ne soit fait exprès ?

Romane

Même auprès de Lisa, Emma ne s'est pas confiée. Elle est demeurée muette. Butée. Fermée comme une huître.

– Laissez-lui un peu de temps, nous a conseillé notre amie. Elle sait maintenant que vous êtes au courant de son comportement. Elle vous voit tourmentés. Telle que je la connais, avec sa sensibilité à fleur de peau et l'amour qu'elle vous porte, je doute qu'elle ne vous laisse longtemps dans l'inquiétude.

Pourtant, ce soir, à dix-neuf heures trente, Emma n'est toujours pas de retour à la maison. Une situation tout à fait inhabituelle pour nous. Gabriel vient de mettre le couvert. Je lui demande :

– Ta sœur a bien cours jusqu'à dix-huit heures, le jeudi, non ?

– Ben oui, c'est le soir où elle termine le plus tard, avec son option musique.

– Elle devrait donc être rentrée depuis trois quarts d'heure.

Inquiète, je tourne en rond dans la cuisine, en tortillant plus que jamais une mèche de ma chevelure rousse entre mes doigts. Soudain, je me plante devant mon fils. Se dandinant d'un pied sur l'autre, il arbore un air affreusement gêné. Je le pointe du doigt :

– Toi, tu sais quelque chose !

Gabriel semble pétrifié.

À ce moment-là, la porte d'entrée s'ouvre et nous nous précipitons dans le vestibule. Mais c'est simplement Célestin qui arrive de son cabinet médical.

Le fait de voir son père achève de faire craquer notre fils. Il se met à pleurer bruyamment.

– Que se passe-t-il encore ici ? demande mon homme avec lassitude.

– C’est E-E-m-ma, pleurniche Gabriel. E-ll-lle s-s-est en-f-fuie de la m-mai-son !

La surprise nous saisit quelques secondes, Célestin et moi. Puis je hurle :

– Quoi ! Elle t’a dit où elle comptait aller ?

– Euh… nooonnn…

Un silence pesant envahit l’entrée, Gabriel pleure en silence. Célestin se baisse, à peine, afin que ses yeux soient à la hauteur de ceux de son fils, déjà presque aussi grand que lui. Il plante son regard gris bleu droit dans celui de notre garçon :

– Maintenant, bonhomme, ça suffit comme ça, les mystères. Tu vas nous dire tout ce que tu sais.

Chapitre 3

Violaine

Pour la centième fois, j'essaie de me raisonner. Le courrier anonyme reçu il y a une semaine ne se montre pas vraiment menaçant, je n'ai pas à m'inquiéter inconsidérément. Et puis, je ne suis pas une héroïne de polar !

Pourtant, il m'obsède. Car il pointe du doigt la période la plus sombre de ma vie. Depuis longtemps, je viens en aide aux autres. De mon mieux. J'en ai même fait mon métier, en devenant psychologue. Une vocation qui remonte à loin. J'ai toujours été là pour mon prochain. Sauf une fois. Une seule et unique fois. Il y a si longtemps. Et ce qui s'est passé alors a été gardé si secret que je ne vois vraiment pas pourquoi les faits resurgiraient maintenant. Je respire fort et vite, l'émotion provoque une vague de chaleur qui envahit mon cou et mes joues, comme si une boule de feu me brûlait de l'intérieur.

Heureusement, ma vie est actuellement remplie de projets et de moments réjouissants. Tout d'abord, j'ai commencé mon nouveau roman. Le troisième et dernier avec ces personnages que j'aime désormais autant que s'ils faisaient réellement partie de ma famille. Leur histoire continue de m'habiter et lorsque je suis assise devant l'ordinateur, une houle d'idées déferle sous mes doigts. Puissante. Continue.

Un autre bonheur a été le mariage de Pierre et Adé en décembre. Mon frère, épousant mon amie d'enfance, quel souvenir ! Une fête joyeuse et intime, qui restera gravée dans nos mémoires.

« Qu'importe si les invités ne sont pas nombreux, nous a expliqué Pierre. Cela convient mieux à nos âges qu'une noce bruyante. J'ai tout

de même presque soixante-cinq ans, tu te rends compte, Violaine ? »

En dehors de l'âge, ce sont plutôt leurs caractères discrets qui ont guidé leur choix, mais je n'ai rien ajouté. Je préfère de loin une ambiance calme, à cause de ma surdité. Je suis d'ailleurs persuadée qu'ils l'ont prise en compte et qu'avec beaucoup de tact, ils n'en ont rien dit. Tous deux ont toujours fait preuve d'une grande attention envers moi.

Adé m'a choisie comme témoin et Pierre a tenu à proposer ce rôle à Ernesto, qui s'est montré ravi.

Mon amie s'est maintenant installée dans la maison de mon frère, où ils vivent ensemble. Elle a préféré arrêter son activité de vendeuse dans un magasin de prêts-à-porter à Toulouse, car Pierre perçoit une bonne retraite et subviendra sans peine à leurs besoins. Apparemment, Adé n'éprouve pas la nostalgie de la grande ville. Il faut dire qu'en laissant sa voiture près d'un arrêt de tram, mon frère peut facilement arpenter les rues de Bordeaux avec son amoureuse, si l'envie leur en prend. Je ne me fais aucun souci à leur sujet, ils se sont bien trouvés. La lecture et les balades dans la nature représentent des passions communes qui les réunissent et leur promettent de beaux moments de partage. Ils vont mener ensemble une vie simple et chaleureuse.

De notre côté, Ernesto et moi n'avons pas encore fixé la date qui symbolisera notre union aux yeux de tous, mais cela ne saurait tarder. Nous devrions le faire dès son retour d'Argentine. Ce sera un deuxième mariage, pour lui comme pour moi.

Une pensée étrange et complètement déstabilisante se cristallise dans ma conscience : *À condition que je sois encore là…* Et voilà l'angoisse qui revient. Car il est vrai que je sens une menace précise rôder autour de moi. Je suis sortie cinq fois de chez moi en une semaine : pour aller chez Maëlle, me rendre à mon cours de sophrologie, récupérer le courrier de mes lecteurs à la boîte postale et deux fois afin d'effectuer quelques courses. Je peux dire qu'à chacune de mes sorties, un homme m'a suivie. Il est vêtu d'un jean foncé et d'un sweat gris épais dont la capuche est rabattue sur son visage. Une grosse écharpe de même couleur enveloppe son cou, son menton, sa bouche et son nez. Le mois de janvier bat son plein, mais quand même, c'est bizarre. On dirait que cet homme cache ses traits.

Le premier jour, j'ai cru qu'il se rendait simplement au même

supermarché que celui où je m'approvisionne, lorsque l'épicerie d'Ernesto est fermée, une fois par an, après les fêtes de fin d'année. Mais au retour, il marchait encore derrière moi. Depuis, j'ai bien remarqué son manège. Dès que je sors de l'immeuble, il m'emboîte le pas. Il me suit jusqu'à ma destination et lorsque je rentre à la maison, il est toujours là. J'aperçois sa silhouette qui se déplace derrière moi, reflétée par la vitrine des magasins. Il se contente de me talonner, sans m'aborder. Aujourd'hui, je l'ai senti encore plus près, juste derrière mon dos. Il me semblait presque percevoir son souffle. J'ai pressé le pas, failli heurter la femme qui mendie assise par terre devant la poste. Je suis arrivée en nage à la porte d'entrée de mon HLM.

Entre cet homme et la lettre anonyme, je peux bien me l'avouer : j'ai peur.

Violaine

De : Florence Judith
À : Violaine Fabre
Vendredi 17 janvier, 10 : 33

Bonjour Violaine,

Je suis Florence, la maman de la petite Léa, vous souvenez-vous de nous ? Nous aimerions vous inviter à la fête des quatre ans de Léa, samedi prochain à 15 heures. Il y aura deux petites amies scolarisées comme elle à l'INJS (Institut national des jeunes sourds) de Paris. Je me souviens que vous avez été séduite par la façon dont ma fille dit bonjour et merci en langue des signes… Si vous le souhaitez, ses copines et elle ne demanderont pas mieux que de vous apprendre d'autres gestes simples !

Tout ceci pour vous dire que nous serions heureuses de partager avec vous le gâteau d'anniversaire. Nous habitons rue de l'Abreuvoir, dans le 18e, tout près du salon de thé où nous nous sommes rencontrées.

Merci de nous donner rapidement votre réponse.

Amicalement,

Florence

J'ai reçu ce message ce matin dans ma boîte mail. Bien sûr que je me souviens de Léa et de sa maman ! Rencontrer une aussi jeune enfant handicapée, cela fend le cœur. Elle est si mignonne, cette petite fille. En ce qui concerne Florence, mes sentiments sont plus mitigés. Je l'ai trouvée d'emblée sympathique, mais elle m'a paru un peu étrange. Je l'ai sentie à la fois désireuse de me rencontrer et paradoxalement distante. Elle a évoqué quelques moments difficiles que sa fille et elle ont traversés. J'ai été littéralement charmée par l'amour qui se dégage de leur relation. Les sourires complices échangés. L'attention de la maman envers sa fille. Cela faisait plaisir à voir. J'ai aussi apprécié la

sagesse de la petite Léa, qui coloriait un album de Babar avec de gros feutres. Et il est vrai que les quelques mots qu'elle connaît en langue des signes m'ont beaucoup plu. D'ailleurs, si ma surdité s'aggrave un jour, j'aurai peut-être à l'utiliser.

Depuis quelques jours, j'évite de sortir, de peur d'être encore suivie. Pourtant, cela me ferait du bien de prendre l'air. Et puis l'adresse indiquée ne se trouve pas loin d'ici.

Gabriel

Papa se plante devant moi, les pieds bien espacés et le dos courbé. Il oscille un peu d'une jambe sur l'autre. On dirait un immense chêne en pleine tempête. Je savais bien qu'il allait me « cuisiner ». Ses yeux aussi perçants qu'un rayon laser fouillent les miens.

– Donc, ta sœur ne t'a RIEN dit ?

Impossible de pouvoir lui cacher quoi que ce soit.

– Elle m'a juste fait part du mensonge qu'elle a échafaudé…

Je raconte le plan que ma sœur a mis au point et m'a fait promettre de suivre à la lettre. Je devais expliquer aux parents qu'elle m'avait laissé un message vocal sur mon portable vers dix-neuf heures. Elle y annonçait qu'elle se trouvait chez sa nouvelle copine Laura, car elle l'aidait à réviser la physique pour le contrôle de demain. La mère de Laura avait soi-disant invité Emma à manger et la ramènerait après le repas. Je devais également préciser qu'il était inutile de joindre ma sœur, car son portable serait éteint. Elle était censée avoir utilisé les dernières minutes de son forfait pour m'appeler. Enfin, je devais affirmer que je connaissais cette Laura, alors que, bien sûr, c'est totalement faux. Je n'en avais même jamais entendu parler avant qu'Emma ne prononce son prénom. À mon avis, ma sœur a dû l'inventer.

Mais l'inquiétude visible de maman, le chevrotement de sa voix quand elle retient ses larmes, les traits fatigués de papa et son regard pénétrant m'ont empêché de tenir parole. Je n'ai pas pu mentir. Les mots sont sortis tout seuls de ma bouche, comme les serpents dans celles des méchantes personnes des contes de fées.

Je n'ai vraiment pas assuré, ma sœur sera furieuse. Je ne me félicite pas ! Car au lieu de se sentir rassurés pendant encore une heure ou deux – ce qui était le but d'Emma –, les parents sont atterrés.

– C'est qui cette Laura ? demande maman. On ne la connaît pas.

Ma gorge est serrée et je sens les larmes brouiller mon regard.

– C'est bien ce que je me disais. Emma a tout imaginé. Si je vous avais raconté ça, elle gagnait un peu de temps avant que vous ne commenciez à vous inquiéter.

Maman soupire, renifle et se mouche bruyamment. Je ne veux pas la regarder, je ne supporte pas de la voir pleurer.

Papa déclare :

– De toute façon, ça ne tenait pas debout cette histoire. Emma aurait appelé sa mère pour expliquer son retard, pas son frère.

Il est presque minuit. Personne n'est allé se coucher. Je n'en mène pas large, et papa et maman sont fous d'angoisse. Ils se sont succédé pour téléphoner à toutes les amies d'Emma. Et elle en a pas mal ! Les numéros de téléphone sont inscrits dans l'agenda qu'elle laisse sur son bureau. Mais aucune ne l'a vue depuis la sortie du lycée et n'est au courant de sa disparition.

Je pense au copain d'Emma, un gars de terminale qui s'appelle Valentin. Elle sort avec lui depuis un mois et les parents n'en savent rien. Moi, je l'ai rencontré un mercredi après-midi, quand il est venu à la maison, tandis que maman était allée rendre visite à papy. Ma sœur m'a fait jurer de ne rien dire. Je suis sûr que les coordonnées de Valentin ne figurent pas dans son agenda. C'est top secret. Mais peut-être qu'elle s'est confiée à lui en indiquant l'endroit où elle se trouve. Que dois-je faire ? Ai-je le droit de rompre ma promesse ? Normalement, c'est à Emma de révéler cette relation si elle le désire, pas à moi. Et puis, j'ai déjà trahi sa confiance tout à l'heure, en dévoilant aux parents l'alibi de la copine et du devoir de physique.

Ce dilemme me tourmente. De peur que maman ne finisse par remarquer mon agitation qui augmente de minute en minute, je m'éclipse dans ma chambre. Assis sur mon lit, je tente de me plonger dans le manga que j'ai commencé à lire hier soir, mais c'est peine perdue. J'entends maman se lamenter, tout en pleurant. Je sais qu'elle doit tordre des mèches de ses cheveux comme elle le fait toujours quand elle est énervée. Et je crois qu'elle ne l'a jamais été autant qu'aujourd'hui. Maintenant, elle reproche à papa son attitude.

– Tu n'aurais pas dû te montrer aussi dur envers elle. Voilà le

résultat.

Papa hausse le ton, puis il grommelle et tente de reprendre son calme.

– Écoute ma chérie, ça ne sert à rien de penser à AVANT. Il faut réfléchir à l'endroit où elle a pu aller.

Un lourd silence suit, qui rend l'air de ma chambre irrespirable, puis papa s'exprime à nouveau :

– Pour ma part, je ne vois vraiment pas où elle peut se trouver. Tu as une autre idée ? Parce que sinon, je crois qu'on n'a pas trop le choix. Il va falloir avertir la police.

La pensée de Valentin me tord l'estomac. Que dois-je décider ? À travers ses sanglots et ses reniflements, je ne saisis pas la réponse de maman à la question de papa, mais je devine sans peine une phrase du style : « Non, mais ce n'est pas possible, ces gosses ! Ils nous en feront vraiment voir de toutes les couleurs ! »

C'est à ce moment-là que la sonnerie de son téléphone portable retentit.

Violaine

Nous sommes samedi. J'ai retrouvé dans mon placard deux paquets de bonbons intacts, achetés fin octobre en prévision d'Halloween. Je sais que des petits fantômes, citrouilles, vampires et zombies sonnent toujours ce soir-là à ma porte, mais il y a eu moins de passage cette fois-ci. Et j'avais prévu large ! Je vais donc offrir les friandises à Léa.

Dehors, il fait froid. Je me suis bien couverte avec mon manteau de laine et je marche vite. De temps en temps, je me retourne. Pour la première fois depuis qu'Ernesto est en Argentine, personne ne m'emboîte le pas. Je me sens soulagée, mais toujours sur le qui-vive.

Le quartier où habitent Florence et sa fille est bien vert, grâce aux arbres à feuillages persistants et je le parcours avec plaisir. Le numéro de la rue de l'Abreuvoir que la jeune femme m'a donné correspond à une maison près de la crèche municipale. Sur la porte, plusieurs noms, avec un interphone.

– C'est au premier à droite, m'annonce la voix de Florence, un peu déformée, tandis qu'elle déclenche le processus d'ouverture de la porte.

L'appartement est petit, mais clair et décoré avec goût. Dès mon arrivée, la petite Léa me saute au cou, comme si elle me connaissait depuis toujours. Florence me serre la main et me débarrasse de mon manteau. Je ne sais pourquoi, j'éprouve tout de suite une sensation de plaisir d'être là, mais aussi un léger malaise indéfini.

Je ne vois pas passer le temps de cette visite. Les trois enfants sont adorables, elles jouent un grand moment à la poupée. Puis elles enfilent de grosses perles en bois de couleurs vives sur de longs fils, que Florence et moi sommes chargées de couper et de nouer à la fin

de leur travail. Elles portent alors fièrement leurs colliers autour du cou, s'admirant dans le grand miroir posé à même le sol dans l'entrée de l'appartement. Ensuite, elles assemblent des puzzles, font de la peinture au doigt sur de grandes feuilles blanches, posées sur une nappe en toile cirée. La maman de Léa, qui a apparemment l'esprit pratique, a prévu des tubes de peinture lavable. Elle tend aux fillettes des tabliers à leur taille. Comme toutes les petites filles de leur âge, elles peignent de grandes fleurs, des soleils avec des yeux et une bouche, des maisons qui comportent une cheminée sur le toit, d'où s'élève de la fumée. Les œuvres sont gaies, le jaune, le rose et le bleu prédominent. Léa et ses amies parlent peu, communiquent surtout par gestes et cela ne semble pas leur poser de problème.

Léa est de loin la plus jolie. Elle ressemble à sa mère, avec ses cheveux blonds très clairs, son petit nez retroussé, ses yeux bleus expressifs. Je la sens bien dans sa peau, malgré son handicap. Je demande à Florence :

– Les mamans n'ont pas souhaité rester ?

La jeune femme me sourit.

– Je leur ai dit qu'elles pouvaient me confier leurs filles pendant deux heures, car une amie serait là pour m'épauler.

Cet aveu me surprend. Elle m'a mentionnée en tant qu'amie ? Il est vrai que malgré une certaine retenue, Florence se montre plus chaleureuse que la première fois. Elle est attentive à me parler bien en face, pendant que son regard plonge en moi. Pendant les moments où les enfants n'ont pas besoin de nous, elle se confie davantage. M'apprend la profondeur de son désarroi, en découvrant la surdité congénitale de Léa, irréversible, dépistée à l'âge de seize mois. La petite fille possède un implant cochléaire, placé chirurgicalement sous la peau. Mais elle n'entend pas tout. Un orthophoniste l'accompagne régulièrement. Elle commence à apprendre la langue des signes à l'école. Malgré tout cela, Florence m'explique qu'elle n'est pas certaine de bien communiquer avec sa fille. M'avoue qu'elle a du mal à accepter et à gérer le regard apitoyé des autres sur son enfant. En l'écoutant, je la trouve lucide et courageuse, car elle semble élever Léa toute seule. Elle me pose aussi des questions sur moi, sur ma vie. Je ressens en elle un authentique intérêt, mêlé à une crainte floue, mais tangible. Presque une sorte de méfiance, à certains moments. Mais pourquoi serait-elle sur ses gardes avec moi ? Je ne lui veux aucun

mal !

De mon côté, je trouve la jeune femme très sympathique, mais je reste également sur la défensive. Comme si un non-dit inconscient m'empêchait de me détendre vraiment. Cette idée qui m'effleure n'a pas de sens. Je connais Florence depuis si peu de temps. Cependant, je ne peux que constater les émotions ambiguës générées par cette rencontre. Je ne sais trop quoi penser de cette relation déconcertante. Car en même temps, j'ai la nette sensation que je suis absolument à ma place, ici, dans cet appartement. Comme si malgré moi, une bulle bienfaisante m'entourait. Il faut dire que cela fait si longtemps que je n'ai pas été en contact avec des petits. Même si ces fillettes ne vivent pas tout à fait comme les autres, même si le silence me paraît trop présent autour d'elles, je suis ravie de leur fraîcheur. Leur spontanéité. Je retrouve un peu ma Romane, ma nièce trop tôt disparue.

Une fois les cadeaux déballés dans la joie, les bougies soufflées et le gâteau dégusté, une première maman sonne à l'interphone. C'est le moment de me retirer. J'en éprouve un peu de tristesse et de regret.

– À bientôt, me dit Florence en me raccompagnant à la porte.

Léa se précipite tout contre moi pour un dernier gros câlin. Elle m'offre son collier en bois, j'en suis tout émue.

Comme j'ai bien fait de profiter de cette parenthèse ! Car j'ignore encore qu'une nouvelle lettre anonyme va me parvenir dès le lendemain.

Romane

Nous nous trouvons dans le plus grand désarroi quand le prénom de Maxime s'affiche sur mon portable. Immédiatement, ma respiration se fige. Le souvenir de son infarctus me traverse l'esprit. Que se passe-t-il ?

– Bonsoir Romane, je pense que vous devez tous être très inquiets. Je vous rassure, Emma est ici.

Mon souffle bloqué sort de ma bouche en un énorme soupir de soulagement, comparable au bruit d'un ballon de baudruche géant qui se dégonfle. Il me faut quelques secondes avant de pouvoir m'exprimer normalement.

– Tu permets que je mette le haut-parleur, pour que Célestin puisse entendre ?

Je capte le regard interrogatif de Gabriel, arrivé en courant depuis sa chambre.

– Je rectifie : afin que Célestin ET Gabriel puissent suivre la conversation ?

– Aucun problème, ma grande. Donc, ta fille m'a appelé vers vingt-deux heures et je suis allé la chercher à l'arrêt de bus de Beausoleil. Je ne vous ai pas joints de suite, car cette arrivée aussi tardive qu'inattendue méritait tout de même une grande explication…

– Elle va bien ? demande Célestin d'une voix blanche.

– Ça va, nous avons discuté très longuement tous les deux.

Il est vrai qu'Emma a toujours adoré son grand-père. Mais je n'aurais jamais imaginé qu'elle se rendrait chez lui, seule, depuis la Dordogne ! Ces deux-là sont du genre taciturnes et muets comme des carpes, mais c'est chez lui que notre fille s'est réfugiée et à lui qu'elle s'est confiée ! Ils ont même réussi à « discuter très longuement » ensemble… Je préfère renoncer à comprendre.

La voix plus calme de Célestin s'élève à nouveau :

– Et ?

– Elle a bien fait de venir ici.

Célestin continue à questionner mon père :

– Elle a pris le train, c'est ça ?

– Oui. Le bus jusqu'à Bergerac, le train jusqu'à la gare de Bordeaux Saint-Jean et à nouveau le bus jusqu'à Beausoleil. À mon avis, votre fille saura se débrouiller dans la vie.

Ce petit trait d'humour ne nous déride pas. Je demande :

– Je peux lui parler ?

Un silence, puis la voix ferme de Maxime, légèrement plus dure me semble-t-il.

– Après avoir mangé un morceau, elle est partie directement se coucher. Son voyage et ses confidences l'ont éprouvée.

– Bon d'accord, on va laisser passer la nuit et nous viendrons la chercher demain matin. Le plus important est qu'elle soit saine et sauve, en sécurité chez toi.

À nouveau, la voix de Maxime retentit, aussi sèche qu'un couperet. C'est du moins l'impression que je ressens sur le coup.

– Laissez-la quelques jours ici. Ce n'est pas très grave si elle manque un peu le lycée. Elle a un énorme besoin de calme.

– Mais enfin, c'est quoi le fond du problème ? Nous aimerions bien savoir ! s'énerve Célestin. Elle vous a parlé de sa boulimie, je suppose ?

Mon homme n'est jamais parvenu à tutoyer mon père. D'habitude, je le charrie sur le sujet, mais ce soir, le ton n'est pas à la plaisanterie. Je me sens aussi impatiente que lui de cerner précisément les angoisses et le mal-être d'Emma. Bon sang, pourquoi cette dérive soudaine de notre ado ? Que lui arrive-t-il ? De quoi sommes-nous coupables ?

C'est alors que Maxime nous renseigne, en nous clouant sur place.

– La boulimie d'Emma risque fort de s'appeler Max, dans quelques mois. Si c'est un garçon, bien sûr. Elle a déjà choisi le prénom.

Chapitre 4

Violaine

– Tu te rends compte, Violaine, c'est grave ! s'insurge Pierre.

Comme tous les soirs depuis le départ d'Ernesto, mon frère me téléphone. J'ai toujours plaisir à lui parler, ainsi qu'à Adé. Aujourd'hui, en début de conversation, je lui ai fait part des deux messages anonymes et lui ai lu celui que j'ai reçu ce matin.

Cette fois, pas de doute, la menace affleure.

« DERNIER AVERTISSEMENT : LAISSEZ CHACUN AVEC SES PROBLÈMES. OCCUPEZ-VOUS DES VÔTRES OU ÇA IRA MAL POUR VOUS. »

Pierre réagit aussitôt.

– Pourquoi ne t'es-tu pas rendue immédiatement au poste de police ?

Je soupire.

– Je ne sais pas, Pierre. Oui, j'aurais peut-être dû.

Il faut dire que ce matin, je me suis réveillée particulièrement calme, goûtant en moi un véritable état de grâce. L'après-midi passé hier chez Florence, auprès de ces adorables petites filles, n'y est certainement pas étranger.

Pourtant, ma respiration s'est accélérée dès que j'ai relevé le courrier dans ma boîte aux lettres et aperçu l'enveloppe blanche. J'ai reconnu tout de suite les majuscules d'imprimerie. Mon cœur s'est affolé en découvrant le message. Malgré tout, j'ai tenté de rester le plus calme possible et de disséquer méthodiquement mes activités des jours derniers. J'ai réfléchi à ce que j'avais fait hier, avant-hier, le jour d'avant et encore avant.

Pierre vient d'avoir la même idée.

– Quelles ont été tes activités, entre les deux lettres ? me demande-t-il.

– Eh bien, j'ai surtout beaucoup avancé dans mon nouveau roman…

Il s'impatiente au téléphone :

– Je voulais parler d'activités te mettant en relation avec d'autres personnes !

– Oui, je sais bien, mais laisse-moi le temps de t'expliquer…

Je respire un grand coup.

– Hier, je suis allée à l'anniversaire de Léa, tu sais la petite puce malentendante dont je t'avais déjà parlé. Avant-hier, j'ai répondu sur Messenger à quelques personnes. J'ai bien vérifié les échanges sur mon ordinateur : quatre lecteurs, qui venaient de terminer mon deuxième roman, m'ont contactée. Trois femmes et un homme. Nous avons discuté des thèmes forts de mon livre : les attentats, les façons de soulager le stress post-traumatique et les voyages. On a un peu abordé le handicap, aussi. Les conversations sont restées très cordiales. Puis, j'ai correspondu par mail avec la dame de mon âge rencontrée au salon de thé. Elle est très seule et j'ai plaisir à lui apporter un peu de réconfort et de compagnie, même virtuelle. Le jour d'avant, j'ai publié un post sur Facebook, afin de remercier mes lecteurs de leurs retours de lecture si élogieux.

– Dans ce que tu me dis, je ne vois pas ce qui aurait pu provoquer le courroux de celui ou celle qui te menace, remarque mon frère.

Je continue sur ma lancée :

– À part ça, la semaine dernière, je suis allée faire quelques courses, j'ai rendu visite à Maëlle et son mari Éric, j'ai assisté à mon cours de sophrologie et j'ai fait une balade au retour de laquelle j'ai récupéré mon courrier à la boîte postale. Il n'y avait qu'une lettre, d'une dame qui me félicitait à propos de mon dernier roman. Elle m'informait qu'elle connaissait un homme ayant été blessé dans un attentat sur le sol français, pour lequel la méthode de l'EMDR avait très bien fonctionné.

– Et c'est tout ? ajoute Pierre. Tu es sûre ? Réfléchis encore, Violaine…

– Oui, c'est tout, Pierre. J'y ai déjà beaucoup pensé. Je ne vois vraiment rien d'autre. Mis à part hier, j'ai passé les derniers jours à

écrire, grignoter et lire un polar emprunté à la bibliothèque.

Je n'ai pas envie d'évoquer avec lui cet homme qui m'a suivie plusieurs fois, puisque cela ne semble plus être le cas.

– Alors, il faut chercher la solution de cette énigme autour des personnes que tu viens de me citer. Mais je t'en prie sœurette, demain, avertis la police. Je ne suis pas tranquille.

Violaine

Mon éditrice m'a conviée à venir dans son bureau. D'habitude, nous correspondons par mail. Je suis très intriguée. Pourquoi une rencontre, si peu de temps après l'édition de mes deux romans dans sa maison d'édition ? Est-ce une simple visite de courtoisie ? Éloïse Marie souhaite-t-elle faire un point avec moi à propos des premières ventes ? Ou bien, alors que j'avance tranquillement dans mon troisième tome, compte-t-elle déjà me demander de lui soumettre un nouveau projet d'écriture ? Elle n'a rien laissé filtrer dans son mail, me demandant juste si les horaires qu'elle me propose me conviennent.

Je la retrouve comme la première fois, dans le vaste bureau lumineux. Sur les murs, des reproductions de tableaux, dont celui d'Andrew Wyeth, *Christina's World*, qui me fascine. Une femme à la chevelure brune parsemée de fils d'argent rampe dans les herbes roussies d'une prairie, traînant ses jambes paralysées derrière elle. Avancer, encore avancer, vers la maison là-bas. Le refuge. Parcourir des centaines de mètres à la force des bras, malgré la maladie, la douleur. Au-delà de la détresse et de l'immense solitude, le peintre a immortalisé une volonté hors du commun. Je connais cette histoire, qui m'a toujours bouleversée. Mais je ne suis pas ici pour me laisser happer par un tableau, aussi émouvant soit-il.

L'éditrice me fait signe de prendre place face à elle. Aujourd'hui, elle est vêtue d'une robe noire en lainage, sobre et très classe. Elle porte un collier de perles fines, lui-même assorti aux boucles d'oreilles, ainsi que des bas de soie transparents sans couture, certainement haut de gamme, qui subliment ses longues jambes. Des escarpins élégants à talons hauts complètent l'ensemble. De mon côté, j'ai soigné ma tenue, chic et décontractée : un pantalon en tweed

beige, un chemisier blanc et le pull bleu col V en cachemire que je me suis offert grâce à mes premiers droits d'auteur.

Comme toujours, Éloïse Marie se montre directe. Pendant que nous sirotons nos expressos, elle m'explique que la vente de mes romans ne décolle pas suffisamment. Du moins, pas autant qu'elle l'envisageait.

– Je suis certaine que vos ouvrages peuvent atteindre beaucoup plus de lecteurs. Aussi ai-je une proposition à vous soumettre.

Je respire à peine, attendant la suite en silence.

– Croyez bien que j'ai parfaitement compris les contraintes qu'impose votre handicap, Violaine. Cependant, je suis persuadée que le public ne vous connaît pas suffisamment. Il faut que l'on parle davantage de vous. Laissez-moi organiser une interview avec un journaliste. J'en ai deux ou trois sous la main, tout à fait capables d'empathie et d'attention envers une personne malentendante.

Je réagis immédiatement.

– Mais… un article est déjà paru sur le journal *Le Parisien* et puis il y a ma boîte postale, où chacun peut m'écrire. Et ma page Facebook, Messenger…

– C'est vrai et je vous félicite pour votre adaptation rapide aux réseaux sociaux. Mais ce n'est pas suffisant. Nos autres auteurs bénéficient de véritables campagnes de promotion. Vous ne pouvez pas participer à une émission de radio ou de télé, et m'avez expliqué que les salons du livre seraient trop bruyants pour vous. Je ne vois donc que des interviews, régulières, réalisées ici ou chez vous, au choix. Je pense qu'il faudrait également tenter les séances de dédicace en librairie. Je suis désolée, Violaine, mais cela me paraît incontournable.

Je me lève brusquement. La tête me tourne un peu.

– Je vous remercie pour votre franchise, Éloïse Marie. Combien de temps me laissez-vous pour réfléchir à tout cela ?

Mon éditrice reste souriante, mais ferme.

– J'attends votre aval dès que possible. En fait, le plus tôt sera le mieux. Merci pour votre compréhension, Violaine.

Je rentre à la maison comme une somnambule. J'ai l'impression d'être sonnée, comme si j'avais reçu un coup. Écrire m'est devenu indispensable, c'est certain. Cette activité équivaut pour moi à une respiration quasi quotidienne. Un moment privilégié, où les mots

naissent dans mon esprit comme des bulles de joie, avant d'éclabousser de mes émotions brutes la page blanche du traitement de texte. Répondre à mes lecteurs par courrier ou sur l'ordinateur s'avère également une expérience formidable. De belles rencontres virtuelles qui m'encouragent à continuer, à progresser, à rester à la hauteur des compliments qui me sont adressés. Quant aux entrevues réelles et individuelles avec quelques-uns, elles m'apportent énormément. Et je pense, sans me lancer de fleurs, que c'est réciproque.

Par contre, être mise en avant par les médias, je ne l'envisageais pas. Je n'ai d'ailleurs pas songé à cette éventualité depuis ma nuit blanche après le premier mail d'Éloïse Marie et le rendez-vous qui a suivi. Aujourd'hui, l'éditrice ne m'a pas laissé le choix. Elle a commencé par utiliser le terme « proposition », pour finir par m'annoncer qu'une interview ainsi que des apparitions en librairie lui paraissaient « incontournables ». Tu parles d'une liberté ! Je n'ai aucun choix. Tandis que je presse le pas pour rentrer chez moi, je fulmine intérieurement. Il va falloir que je me prépare à nouveau à rencontrer un journaliste, ce qui me dérange au plus haut point. Je suis tellement attachée à ma tranquillité. J'ai consacré tellement d'énergie à préserver mon jardin secret. Un psychologue ne se livre pas à ses patients, ou si peu. Et puis j'avoue que l'idée de devenir vraiment célèbre ne me séduit pas. J'ai toujours détesté les paparazzis.

Pour la première fois depuis le début de l'aventure, je me demande si j'ai bien fait de signer ce contrat d'édition. Et cela me perturbe tellement que j'en oublie de vérifier si l'homme au sweat à capuche me surveille et me suit.

Romane

J'ai amené ma tasse de café et l'ordinateur dans la véranda, notre pièce la plus claire. J'aime m'y trouver, car elle ouvre sur le jardin. Sur l'écran, le visage d'Amandine apparaît, net malgré la distance. Comme chaque week-end, nous nous appelons le dimanche en fin de matinée. Une image poétique me vient à l'esprit : l'aube pour moi, et pour elle le crépuscule. J'interroge ma petite sœur, déjà en pyjama si j'en crois sa veste en pilou bleu pâle ornée de nuages blancs. À Sydney, à la fin du mois d'octobre, le printemps austral resplendit, mais je me souviens, pour y avoir fait un séjour, que les nuits sont fraîches.

– Prête à dévorer un bon bouquin sous la couette, ma puce ?

Elle rit. Je connais son addiction pour la lecture, d'autant plus accentuée depuis que son mari Adrian l'a quittée, après douze ans de vie commune. Tout en sirotant mon café, j'observe ma sœur. Elle a l'air heureuse, maintenant.

– Je ne peux rien te cacher, me répond-elle. J'ai acheté le dernier Stephen King.

Puis elle embraie rapidement :

– Comment va Emma ? Papa m'a raconté qu'elle avait passé une semaine chez lui.

Je grimace, car je comptais le lui annoncer moi-même.

– Il t'a dit pourquoi ?

– Quand même pas. Ce n'est pas un cafteur, notre père ! Et puis, tu sais bien qu'après ses trois premiers mots, c'est toujours moi qui alimente la conversation.

Elle rit encore. Je l'envie de n'avoir à s'occuper que d'elle-même, d'être si légère. Ce qui n'a pas toujours été le cas, évidemment. Surtout juste après son divorce, il y a un peu plus de quatre ans. Je lui

raconte la situation dans laquelle nous nous trouvons. Nous avons ramené Emma de chez Maxime, le front aussi buté que la semaine d'avant. À la différence près que nous n'ignorions plus son état.

Les yeux d'Amandine s'écarquillent.

– Elle va garder le bébé ?

– Nous lui avons conseillé d'interrompre la grossesse, il serait encore temps. Mais tu la connais, même une bourrique est moins têtue qu'elle. Et puis Maxime la soutient. Il dit qu'il est fier du prénom choisi par sa petite-fille. Je commence à me faire à l'idée de devenir grand-mère.

– Waouh, c'est génial…, murmure ma petite sœur. Comment allez-vous vous organiser ?

– Alors là, ma belle, voilà la grande question. Il n'est pas envisageable qu'Emma quitte le lycée pour aller travailler, comme elle l'avait prévu. Elle étudiera jusqu'au bac. Déjà que ce diplôme ne vaut plus grand-chose, de nos jours… comment veux-tu qu'elle trouve un boulot sans l'avoir en poche ?

Sur le visage d'Amandine, une petite moue se forme. Je devine son menton qui tremble. Elle n'est pas loin de pleurer, je la connais par cœur. Cela fait longtemps que je ne l'ai pas vue ainsi, prête à craquer. Que se passe-t-il ?

– Vous en avez de la chance, dit-elle, en tordant sa bouche.

Je ne comprends pas son raisonnement. Mon timbre de voix doit lui sembler bien amer.

– Ah bon, tu trouves ?

– Ben oui, ajoute-t-elle. Toi, tu as Célestin, Emma, Gabriel et maintenant un petit bout de chou qui arrive. Moi, à cause de ce salaud, je me retrouve toute seule.

L'aigreur de sa voix et la rancœur que j'y entends m'abasourdissent. J'étais pourtant certaine qu'elle avait tourné la page depuis longtemps. Qu'elle appréciait sa liberté et adorait sa vie actuelle, papillonnant d'un homme à l'autre, avec un beau succès. C'est ce que ses propos laissaient transparaître depuis plusieurs années. Elle affirmait que rien ne valait le célibat. Qu'enfin, elle pouvait vivre pour elle-même, sans obligations ni contraintes. Soudain, je m'en veux. Moi, sa grande sœur, je n'ai rien vu. Elle paraissait si convaincante. Un peu trop en réalité, et j'aurais dû déceler sa fêlure depuis longtemps. Entrevoir la profondeur de sa

déchirure intérieure. Je réalise soudain que cela m'arrangeait bien de ne pas m'aventurer au-delà des apparences, empêtrée moi-même dans les troubles occasionnés par mon stress post-traumatique, après l'attentat. Et soulagée de pouvoir souffler enfin, lorsque ma thérapie avec Lisa s'était terminée.

Je regrette de me trouver si loin d'elle. Je la serrerais volontiers contre moi, en enfouissant mon nez dans ses cheveux blonds si fins, qui sentent toujours son parfum au patchouli. Une idée me vient à l'esprit, qui pourrait peut-être atténuer un peu sa peine.

– Pourquoi ne viendrais-tu pas nous voir plus tôt que prévu ? Dans deux mois c'est Noël, ta visite annuelle nous remplit toujours de joie, mais après tout, puisque tu bosses en télétravail, tu peux sans doute envisager de passer deux mois au lieu d'un en France ? Que tu utilises ton ordinateur de chez toi ou d'ici, ça ne change pas grand-chose, me semble-t-il… Et novembre est toujours tristounet, nous serions ravis de t'avoir parmi nous.

Amandine se montre tout de suite enchantée. Je sais que Célestin sera d'accord. Nous aimons tous ma petite sœur.

Chapitre 5

Violaine

Depuis qu'Ernesto est en Argentine, nous correspondons tous les soirs sur WhatsApp, grâce à Maëlle qui nous a communiqué l'astuce. Pouvoir s'écrire, se parler et même se voir, d'aussi loin et sans débourser un centime, quel progrès ! Les possibilités techniques d'aujourd'hui me bluffent. Cependant, mon homme et moi avons tenté une conversation téléphonique et une vidéo par ce biais, mais cela m'a été trop difficile. Alors, nous nous écrivons.

Mon Argentin m'envoie aussi beaucoup de photos. Sa tante Antonella, me faisant un signe de la main, vieux visage aux rides profondes et au sourire édenté, aux yeux en fentes noires, qui pétillent malgré tout. Son frère Juan, sa belle-sœur Emilia et ses neveux qu'il adore : Manuel, vingt-trois ans ; Saturino, dix-huit ans et Augustina, quinze ans. Des visages connus, immortalisés là-bas, dans ce grand pays d'Amérique du Sud que j'ai visité l'année dernière. Je ne reverrai certainement jamais cette accueillante famille, mais j'ai plaisir à la retrouver sur les clichés.

Mon homme me transmet également de magnifiques vues des paysages de sa région : la province de Córdoba, appelée le « Cœur de l'Argentine », dont il est si fier. La *Plaza San Martin* dans le quartier historique de cette deuxième plus grande ville d'Argentine, particulièrement dynamique et festive. Le *Sorocabana*, ce bar à l'ancienne sur la place, où nous avions dégusté un café de grande qualité. Puis l'étendue de la Pampa, immense steppe herbeuse rougie par un soleil couchant. Les sierras de Córdoba au nord-ouest, ces montagnes érodées plus anciennes que la cordillère des Andes. L'immense désert de sel de Salinas Grandes. Et enfin quelques photos

d'animaux prises sur le vif : un *guanaco* – espèce descendant du lama, mais non domestiquée – qui broute tranquillement. Une *amazona aestiva* – amazone à front bleu –, sorte de perroquet coloré au front bleu pâle. Des *garzas blancas* – grandes aigrettes – rassemblées sur les branches des arbres pour y dormir : un profond vert sombre, éclaboussé de taches blanches, comme dans un tableau impressionniste.

J'archive soigneusement ces prises de vues, toutes plus belles les unes que les autres.

Violaine

Ravi d'avoir revu sa famille et son pays, Ernesto rentre tout juste de voyage. Je remarque son visage chiffonné, qui démontre sa fatigue après un tel trajet. Il pose sa valise sur le sol de mon appartement et me prend dans ses bras.

– Je crois qu'il va falloir que je songe à réduire la fréquence de mes séjours en Argentine, m'avoue-t-il, je suis un vieux bonhomme, maintenant.

J'embrasse ses lèvres douces. Je prends plaisir à plaisanter :

– Cinquante-neuf ans, moi ça me convient encore.

Malgré son besoin évident de repos, il m'entraîne en riant vers la chambre.

Après l'amour, dans le secret de notre alcôve, je lui murmure les mots que j'ai eu peur de ne pouvoir lui dire. Au cas où, comme je l'imaginais au plus fort de ma peur, l'homme qui me menaçait dans ses lettres me ferait disparaître.

– Grâce à toi mon amour, je connais le bonheur de vivre auprès d'un homme que j'aime sincèrement et qui m'aime en retour. Je suis si heureuse de pouvoir partager les valeurs auxquelles je tiens le plus : le respect, le dialogue, la compréhension et la bienveillance. Tu sais, c'était un autre de mes rêves chers. Je l'ai secrètement porté et tu me permets de le réaliser. Je t'en serai éternellement reconnaissante.

Il ne faut jamais hésiter à prononcer les paroles que notre cœur nous dicte. On ne sait pas de quoi sera fait demain.

Ce matin, après le petit déjeuner, je parle à Ernesto de ma dernière entrevue avec Éloïse Marie. Devant mon air abattu, il rit. Puis il prononce des mots apaisants :

– Ne t'inquiète pas ma douce, je te fais confiance et je suis certain que tout se passera très bien.

Il caresse délicatement ma joue, m'encourageant à poursuivre mes confidences. Je continue à lui livrer mes craintes, en accompagnant mes paroles d'une moue sceptique.

– Mouais. Et même en supposant que l'interview se déroule sans problème comme tu le penses, j'ai bien peur d'avoir à répondre à davantage de lecteurs par la suite. À la longue, cela peut devenir contraignant et ne plus être un plaisir.

– Ne t'inquiète pas pour ça non plus, renchérit-il, si tu n'arrives pas à écrire à tous, parles-en à ton éditrice. Les écrivains célèbres ne gèrent certainement pas seuls leur courrier.

Et il ajoute :

– Tes lecteurs ont aimé tes romans et ils te voyaient surtout comme une excellente auteure. Grâce au premier article de presse sur *Le Parisien*, la révélation de ton handicap a ajouté une autre dimension : tu es devenue plus humaine à leurs yeux. Je pense que ton éditrice a raison : il faut qu'on sache mieux quelle merveilleuse femme tu es.

Le fait que mon Argentin soit rentré me sécurise. Même si je n'ai pas reçu de nouvelle lettre anonyme et que l'homme à capuche semble avoir renoncé à me suivre, je ne me sens pas tranquille dès que je sors de chez moi. Je me dis que cette absence de danger n'est peut-être que temporaire. J'ai décidé d'en parler avant la fin de la journée à Ernesto, car si je ne le fais pas tout de suite, il est évident que Pierre s'en chargera pour moi.

Dès la situation énoncée, mon homme se montre extrêmement inquiet.

– Reste très vigilante, me conseille-t-il. Si tu es à nouveau suivie, surtout avertis-moi immédiatement. Le gars ne continuera pas son manège longtemps, je te le promets. Quant aux messages, si tu es d'accord, nous irons ensemble demain porter plainte au poste de police. Tu le sais, je suis très fier d'être tes oreilles.

Je lui souris, reconnaissante. Cette boutade nous est coutumière et m'émeut à chaque fois. Car toutes les démarches me coûtent et mon homme le sait très bien. Quand il m'accompagne quelque part, cela change tout. Il reste près de moi et me traduit ce que je ne comprends pas.

Puis, souhaitant sans doute me ramener sur un terrain plus agréable, il me demande où en est la rédaction de mon troisième roman.

– Après avoir bien avancé, je me retrouve un peu bloquée. Emma attend un bébé, tu sais ? Pour le moment, elle s'est réfugiée chez Maxime. Elle pense garder son enfant, mais ses parents vont devoir l'en dissuader.

– Pourquoi ? s'exclame mon homme, l'air offusqué.

– Elle aura à peine seize ans lorsqu'il va naître, tu imagines ? Elle sera en première au lycée, comment pourrait-elle gérer le bébé ? Mais tu arrives de quelle planète, Ernesto ?

Il hausse les épaules.

– Simplement d'Argentine, Violaine. Là-bas, les filles-mères ne sont pas rares à cet âge-là. L'enfant est accueilli et la famille le prend en charge. Cela s'appelle la solidarité. Mais il semble que le concept se soit un peu perdu dans les sociétés dites développées.

Je reste stupéfaite. En même temps que ses mots se fraient un passage dans mon cerveau, je sens mes résistances céder une à une, tel un flot impétueux qui passe par-dessus le barrage érigé depuis des années. L'émotion me submerge. Afin de la cacher de mon mieux, je me dirige vers la cuisine pour laver la vaisselle, laissée en plan dans l'évier hier soir. Mes yeux se sont emplis de larmes qui brouillent ma vue et débordent, traçant des sillons salés sur mes joues. En moi remonte à la surface une période de ma jeunesse dont je n'ai jamais parlé à personne. Mais étrangement, l'air afflue dans mes poumons, comme si des alvéoles repliées sur elles-mêmes depuis longtemps se dépliaient enfin.

Gabriel

On ne peut jamais être tranquille, dans cette famille. Après la panique qu'Emma a provoquée, on peut dire que la tension est à son comble entre elle, papa et maman.

À peine rentrés de chez papy, ils se sont enfermés tous les trois dans le bureau de papa. Je colle l'oreille contre la porte et j'entends tout. Ma sœur explique qu'elle est tombée amoureuse d'un Allemand, un jeune qui était de passage à Hourtin Plage, où nous avons campé à la fin du mois de juillet. Je me souviens les avoir croisés une fois sur la plage tous les deux. Ils se tenaient par la main et marchaient au bord de l'océan, les pieds léchés par l'écume des vagues. Je revois le gars, grand, bronzé et très blond, portant un caleçon avec des motifs de fleurs tropicales. Emma faisait sa belle en monokini, comme d'habitude.

– Comment s'appelle ce garçon ?

– Manfred.

– Et son nom de famille ?

Ma sœur répond, si doucement que je dois vraiment tendre l'oreille et à peine respirer pour comprendre.

– Je ne sais pas.

Maman décrète qu'il n'est pas raisonnable de garder ce bébé. Elle ajoute que l'avortement est un grand progrès pour la femme, lorsque la situation ne permet pas d'envisager d'élever un enfant dans de bonnes conditions. Un rendez-vous est encore possible, mais il faut se dépêcher, car il est bien entendu trop tard pour une IVG médicamenteuse et l'IVG instrumentale ne peut être pratiquée que jusqu'à la douzième semaine de grossesse.

Il faudra que je me renseigne sur Internet, car si je connais le mot « avortement », la signification des lettres « IVG » m'est inconnue.

Emma et les parents sont une nouvelle fois en conciliabule dans le bureau. Je n'envie pas ma sœur. Elle continue à louper le lycée, ça c'est plutôt chouette pour elle, mais toutes ces discussions imposées doivent pas mal la stresser. Aujourd'hui, j'apprends qu'elle ne veut pas perdre son bébé. Elle s'occupera du petit. Coûte que coûte. Elle n'en démord pas.

Au bout d'un moment, maman ne parvient plus à conserver son calme. Ses cris déchirent le silence et je sursaute derrière la porte.

– Mais ce n'est pas possible, tu ne te rends pas compte des difficultés que cela va entraîner ? hurle-t-elle.

Cette fois, c'est papa qui dit à maman que ça ne sert à rien de se mettre en colère. J'entends des pas précipités et j'ai juste le temps de me ruer dans ma chambre, qui jouxte le bureau. Emma ouvre la porte et court se réfugier dans la sienne. Je l'entends pleurer bruyamment.

Finalement, après pas mal d'entretiens houleux – si j'ai bien compris, l'opinion favorable de papy pèse aussi dans la balance –, la décision de garder le bébé est prise. Je trouve vraiment dommage qu'on ne m'ait pas demandé mon avis. Mais je n'ose pas formuler ma pensée, tant l'ambiance demeure explosive. Et finalement, comme le verdict me convient, tout va bien. J'éprouve plutôt du plaisir à devenir bientôt tonton.

Après tout ça, je me sens soulagé. Maintenant, on va arrêter de parler du bébé. Comment pourrais-je imaginer qu'en fait les conversations familiales tourneront presque essentiellement autour de son arrivée ?

Violaine

Parfois, il faut oser sortir de sa zone de confort. Voilà une phrase que je prononce volontiers. Le moment n'est-il pas venu d'appliquer à moi-même cette maxime ? Oser affronter mes peurs. Pour mes lecteurs. Parce qu'ils sont tombés sous le charme de mes personnages. Qu'ils parlent de Romane et des siens comme s'ils étaient réels. Qu'ils réclament la suite de leur histoire. Et qu'ils désirent légitimement connaître davantage la personne qui les fait vibrer au fil des pages.

Depuis l'instant où j'ai annoncé sur Facebook que mon troisième roman était en cours d'écriture, mes fans manifestent un enthousiasme débordant. Une confiance inconditionnelle. Un soutien qui me touche profondément. Alors, je réalise que je dois cesser de rouspéter devant l'idée de cette interview demandée par mon éditrice. De jour en jour, j'en repoussais l'échéance, mais tous ces messages chaleureux me boostent.

Je ferme les yeux, respire un grand coup et j'accepte le rendez-vous. *Go, Violaine !*

Devant moi, dans les locaux d'Éloïse M. Éditions, un journaliste dans la quarantaine, cordial et plutôt bien de sa personne. Il se présente sous le nom d'Olivier Fontaine, travaillant pour le magazine *Célébrités*. Son timbre de voix est grave, ce qui m'arrange, bien entendu. Sa diction me convient, je n'aurai pas à lui demander trop souvent de répéter ses phrases. Cette constatation achève de me détendre.

J'apprécie la mise impeccable de cet homme. Sa barbe courte et bien taillée. Ses yeux d'un bleu lumineux. Son humour pétillant et sa réelle facilité à mettre ses interlocuteurs à l'aise. Ah, si j'avais vingt ans de moins… Je souris intérieurement à cette pensée coquine, car

grâce à Ernesto, je ne censure plus mes fantasmes. Je les savoure, en sachant qu'ils restent dissimulés dans un coin de mon esprit. En réalité, je ne voudrais certainement pas d'autre amant que mon Argentin, qui me surprend toujours par sa belle énergie et ses propositions inédites, incroyablement sensuelles.

Olivier Fontaine continue à me poser des questions et l'une d'elles m'interpelle particulièrement.

– Violaine, l'écriture a-t-elle changé beaucoup de choses dans votre vie ?

Sans aucune préméditation, je m'entends répondre :

– Tout. Elle a tout changé.

L'homme hausse un sourcil.

– C'est-à-dire ?

Je réfléchis un instant, afin que mes propos reflètent exactement mon ressenti.

– Eh bien… écrire me répare.

Le journaliste me scrute, l'air intensément intéressé.

– Vous pourriez développer ?

Alors, je lui explique que mon premier roman m'a ramené mon Pierre. Qu'il m'a permis d'aller vers l'amour de ma vie, car celui-ci attendait patiemment tout près de moi sans que je m'en rende compte. Que l'écriture de mon deuxième livre m'a fait voyager dans des îles où je rêvais régulièrement d'aller et qu'ainsi, j'ai pu tourner la page à propos de cette destination que je ne connaîtrais jamais. Pendant que je m'exprime, Olivier Fontaine cesse de m'enregistrer. Il semble boire mes paroles. Je m'enhardis et explique que j'ai pu également travailler sur un problème personnel qui m'empoisonnait la vie au sein de mon couple, grâce à mon héroïne Romane.

– Je ne savais pas qu'écrire pouvait soigner et c'est pourtant le cas. J'en ressors plus forte. Plus grande.

– Vous écrivez pour vous et vos lecteurs y trouvent leur compte… Mais c'est merveilleux, Violaine !

Je réponds doucement :

– Vous savez Olivier, l'amour, les liens familiaux, les rêves, ça touche tout le monde.

Une pensée me vient soudain, tandis qu'un immense sourire étire mes lèvres.

– J’ai toujours porté en moi le désir fort d’écrire un roman. Vous voyez, on ne sait jamais jusqu’où peut mener un rêve d’enfant.

Je n’ajoute pas que mon troisième opus évoque ma blessure la plus profonde, enfouie en moi depuis tant d’années. Et que je tente, en écrivant, d’apaiser ma tristesse et de refermer une plaie jamais cicatrisée.

Chapitre 6

Gabriel

Aujourd'hui, on est mercredi. Le matin, j'ai cours jusqu'à midi, puis je rentre en bus à la maison. Après le repas, je m'accorde un peu de temps pour moi. Un bon goûter est prévu vers seize heures. Ensuite, c'est la corvée des devoirs, avec les leçons et les exercices notés sur mon agenda. Je finirai la journée en regardant deux ou trois épisodes de mes séries américaines préférées à la télévision.

Contrairement à Emma, je n'ai pas beaucoup d'amis. Cela ne me dérange pas. Maman dit que j'ai un tempérament solitaire, comme elle. J'aime encore plus quand elle emploie un terme qu'elle affectionne particulièrement : « sauvage ». Ça me fait penser à Robinson Crusoé et j'adorerais me retrouver sur une île déserte comme lui, où je devrais me débrouiller tout seul.

Avec ce grand soleil et ce ciel tout bleu, il n'est pas encore quatorze heures quand j'annonce à maman que je vais marcher dans les bois. Au moins une bonne heure. Je tiens mon goût de la marche et de la course de papa. Souvent, nous courons ensemble le dimanche matin. J'adore. Et c'est également lui qui m'a transmis l'amour des arbres. Dans les bois, il m'a appris à reconnaître les traces laissées par les animaux : leurs passages ou, comme il le dit, les « coulées », qui créent des creux dans les herbes et les feuilles mortes. Les empreintes de sabots des chevreuils moulées dans la terre. Celles des sangliers. Le garde-manger des pies-grièches qui empalent les mouches sur les épines du prunellier sauvage. Et en été, les crottes des renards pleines de pépins de mûres. Plus tard, je serai garde forestier. Je protégerai toutes ces espèces. Papa affirme qu'il faudra des personnes comme

moi, pour l'avenir de notre planète.

Tout en écrasant les feuilles qui craquent sous mes pas, je pense à nos coins à cèpes. Je suis champion pour dénicher les chapeaux bruns qui se cachent au pied des chênes. Un peu plus loin, en passant sous les châtaigniers, j'aperçois quelques bogues vides. Emma et moi ne nous sommes pas privés de ramasser les châtaignes bien luisantes, le mois dernier. On les entendait tomber tout autour de nous, pendant nos cueillettes. Après les avoir incisées avec un petit couteau pointu, maman les a fait cuire à la vapeur, avec des feuilles de figuier et un peu d'anis étoilé. En automne, c'est mon dessert préféré.

Je ne peux m'empêcher de penser également au chiot que j'aurai bientôt, pour mes quatorze ans. Il pourra m'accompagner dans mes balades quand il aura grandi. Heureusement, les parents ne se sont pas trop fait prier quand j'ai annoncé ce que je souhaitais comme cadeau d'anniversaire. Et puis je dois dire qu'Emma m'a bien aidé, même si elle préfère les chats. La vieille Cracotte a rendu l'âme l'an dernier, alors il n'y a plus d'animaux à la maison. Je médite sur les deux phrases de papa qui ont signé ma victoire : *J'ai toujours pensé qu'il était important de partager la vie d'un animal. Les bêtes ont bien des choses à nous apprendre.*

J'imagine mon chien. Il gambadera autour de moi, pendant les balades, comme le faisait Snoopy, le vieux berger australien de papa, quand j'étais petit. Je me rappelle le jour où Élé, la voisine que tout le monde surnomme ainsi – je crois que son vrai prénom est Éléonore –, nous a annoncé que Snoopy était blessé. Je revois la fureur de mon père quand il a réalisé que son chien avait reçu une balle dans le flanc et s'était traîné depuis le bois jusqu'à la première maison, celle d'Élé. Il a hurlé sa rage contre le chasseur qui n'avait même pas été foutu de prendre ses responsabilités, ce sont ses propres mots, je m'en souviens encore. Ensuite, il a amené Snoopy chez le vétérinaire. On n'a jamais revu notre chien. Il a fallu l'euthanasier pour abréger ses souffrances. Emma et moi, on a pleuré pendant des journées entières.

Aujourd'hui, maman est allée chez le coiffeur et c'est tatie Amandine qui a préparé le goûter : des cookies maison et un grand chocolat chaud, dont l'odeur m'ouvre déjà l'appétit. Je le déguste en plongeant mon nez dans le bol, environné de buée odorante. Tatie est

chez nous depuis un mois, maintenant. Elle parle souvent de l'Australie où elle vit et elle m'a montré plein de photos. J'aimerais trop aller là-bas.

Au repas du soir, j'évoque ce voyage. Papa déclare qu'après être allés quinze jours à Tahiti l'été dernier, nos finances sont à sec.

– La dernière crise économique nous a tous saignés, ajoute-t-il.

Il parle bien sûr de cette GCEM – grande crise économique mondiale – qui a eu lieu l'année de ma naissance. Puis il reprend, à l'intention de ma sœur et moi :

– Vous n'ignorez pas, les enfants, que le voyage dans les îles polynésiennes, c'était particulier. Depuis le temps que j'avais promis à votre mère de l'y amener… Et puis, ce sont quand même mes origines et les vôtres.

– Tout à fait d'accord, renchérit maman. Ce séjour était exceptionnel. Et vous avez bien vu que malgré l'envie de votre père de nous en faire découvrir davantage, nous n'y sommes restés que deux semaines. À quatre, cela a représenté quand même un gros budget.

Alors Emma m'adresse un clin d'œil et un petit signe qui représente un code entre nous et signifie : « je t'expliquerai plus tard ». Cela me fait chaud au cœur de retrouver une complicité avec ma sœur. J'avais peur qu'elle ne se soit éloignée de moi, à la suite de ma trahison.

Après le dîner, alors que nous débarrassons la table, elle me chuchote à l'oreille :

– T'inquiète. Quand on sera adultes, on ira ensemble rendre visite à tatie en Australie et on y restera autant qu'on voudra. Je vais gagner plein d'argent avec mon métier d'actrice.

Violaine

En feuilletant un magazine dans la salle d'attente de mon dentiste, j'ai trouvé une nouvelle recette de fondant au chocolat. Je l'ai photographiée avec mon téléphone portable et je compte la tester dimanche prochain pour faire une surprise à Ernesto, au repas de midi que nous partagerons ensemble.

Tout en inventoriant les ingrédients dans mes placards, je constate qu'il va me manquer un peu de farine. Aussi, je me couvre chaudement et descends à l'épicerie de mon Argentin. Tandis que je me dirige vers le rayon, une doudoune mauve avec une licorne imprimée sur une manche, surmontée d'un bonnet rose à pompon, se précipite vers moi. Mes pieds sont écrasés par de petites bottines noires, tandis que des cris joyeux retentissent. Je baisse la tête vers le visage ravi qui se lève vers le mien.

– Léa ! Mais… que fais-tu là ?

Florence nous rejoint, tirant un caddie à roulettes.

– Violaine ! Je suis si heureuse de vous rencontrer !

Me regardant bien en face afin que je puisse saisir ses paroles, la jeune femme m'explique qu'elle aime beaucoup cette épicerie, découverte quelque temps auparavant, au cours d'une promenade. La gentillesse et la cordialité d'Ernesto la touchent. Elle avait pensé revenir y faire quelques courses avec sa fille, un mercredi après-midi. Et comme aujourd'hui il fait beau, c'était le moment idéal.

– Nous avons presque fini nos emplettes. Il ne nous manque plus que quelques oranges bio, bien alignées là-bas dans la cagette. Que diriez-vous de nous accompagner ensuite jusqu'à la maison ? Vous m'avez dit que vous adorez marcher. Je vous offre avec grand plaisir une boisson chaude.

J'ai encore beaucoup écrit ces derniers temps et prendre un peu

l'air ne me fera pas de mal. Et puis, Léa sautille d'excitation. Elle a apparemment compris l'ensemble de notre échange et me tire déjà par le bas de mon manteau.

Florence et moi, nous encadrons la fillette, la tenant chacune par une main. De temps en temps, nous comptons jusqu'à trois, puis nous la soulevons bien haut, tout en continuant à marcher. Léa éclate de rire. Au bonnet rose se superpose l'image des boucles rousses de ma nièce Romane. Au même âge, elle adorait ce jeu, que Pierre et moi lui accordions toujours avec bonheur.

« On fait des sauts de géant ? » demandait-elle, en levant vers nous sa frimousse espiègle, constellée de taches de rousseur.

La tristesse afflue en moi. Ma petite puce repose désormais en paix sous une dalle en marbre. Je tente de chasser la boule qui s'est formée dans ma gorge en me concentrant sur la petite Léa, rieuse, près de moi. Elle chantonne une comptine, sans doute apprise dans son école spécialisée. Je demande à Florence :

– À quel âge a-t-elle subi l'opération de l'implant cochléaire ?

– Elle avait vingt-deux mois, répond Florence. Il est toujours préférable d'implanter les enfants le plus tôt possible pour favoriser l'acquisition du langage et leur permettre de comprendre les sons qu'ils entendent grâce à l'appareil. Mais vous savez, malgré cela, leur audition reste imparfaite. Ils lisent aussi sur les lèvres et comme vous le savez, on leur enseigne la langue des signes dans leur école.

Je me retrouve dans le joli appartement de la rue de l'Abreuvoir. Les mains de Léa s'envolent comme des papillons. Amusée, Florence m'explique :

– Je crois qu'elle veut vous montrer les derniers mots qu'elle a appris à former avec ses mains.

J'accepte avec plaisir. Ils s'ajouteront à ceux que je connais déjà.

Ainsi, pendant que la fillette est attablée devant son goûter et que sa mère et moi sirotons un thé, je forme le mot « chocolat » : l'index et le majeur tendus de la main gauche sont caressés deux fois par les mêmes doigts de la main droite, en se dirigeant des jointures vers les ongles. Le mot « pain » est plus explicite : les doigts bien à plat, je place cette fois ma main droite perpendiculairement à la gauche et fais le geste de trancher cette dernière, comme un couteau le ferait sur

une miche de pain. Je m'amuse, tout en mémorisant. Le bonheur qui se lit sur le visage de Léa ne me laisse pas indifférente. À nouveau, j'éprouve la même sensation que la première fois : c'est évident, je suis ici totalement à ma place. Même si, encore une fois, des émotions paradoxales se télescopent en moi, sans que je parvienne à comprendre pourquoi. J'ai très envie de me trouver ici, avec elles deux, et pourtant je redoute quelque chose, c'est indéniable.

Après cette séance de langue des signes instructive, j'annonce à la jeune femme que je vais rentrer chez moi. Mais avant, j'ai besoin de faire un petit tour aux toilettes. Florence me désigne la porte menant à la salle de bains.

– Nous n'avons pas de toilettes séparées, s'excuse-t-elle.

Je lui assure que je comprends parfaitement. Les loyers étant horriblement chers, c'est le cas chez la plupart des Parisiens que je connais.

En revenant de la salle de bains, j'avise une porte entrouverte, certainement la chambre de Léa ou celle de sa mère. Je ne refrène pas ma curiosité et passe la tête dans la pièce, où flotte un léger parfum. Je reconnais immédiatement celui de Florence, aux fragrances de violette et de jasmin. C'est alors que je LES aperçois.

Sur le dossier d'une chaise près du lit à deux places, un sweat-shirt gris, large, épais, à capuche. En boule sur le siège, une longue écharpe en laine de la même couleur. Deux vêtements en tous points identiques à ceux de l'homme qui me suivait, il n'y a pas si longtemps encore. Je retiens un cri, mon cœur se glace et je reste pétrifiée pendant quelques secondes. Puis je prends congé et me sauve comme une voleuse, sans même remercier Florence pour son invitation.

Dans la rue, des pensées contradictoires m'assaillent à nouveau. Il est incroyable que ces deux vêtements se trouvent ensemble, s'ils n'appartiennent pas à l'homme qui me filait dans les rues de Paris. La coïncidence me paraît trop étrange. Florence a-t-elle un compagnon ? Ou bien la jeune femme les revêt-elle afin de me suivre ? Elle pourrait très bien enfiler le sweat trop grand pour elle, enrouler la grosse écharpe autour de son cou gracile, porter un jean sombre et se faire passer pour un homme. Je n'ai jamais pu distinguer véritablement le visage dissimulé de mon « suiveur ». Mais à quoi rimerait une telle mascarade ? Pourquoi Florence me voudrait-elle du mal ? C'est

ridicule. Sans compter que son plaisir à me voir semble sincère. De plus, je reste persuadée que les deux lettres anonymes pour lesquelles j'ai porté plainte contre X ont été écrites par cette même personne qui m'épiait et m'emboîtait le pas, dès que je sortais de chez moi. La jeune femme, si attentionnée envers sa fille, serait-elle capable de rédiger et d'envoyer de telles horreurs ? Complètement déroutée, je ne sais plus quoi penser. La situation demeure incompréhensible. Cependant, tout en me hâtant sur le trottoir, je songe à notre rencontre dans l'épicerie d'Ernesto et j'en viens à me dire que celle-ci n'est peut-être pas aussi fortuite qu'elle en a l'air.

Romane

Amandine revient de chez Maxime, où elle est allée passer quelques jours. Sans le formuler directement, je sais qu'en dehors du fait de tenir compagnie à notre père, elle a désiré nous laisser un peu tranquilles, Célestin et moi. Une parenthèse d'intimité qui m'a fait du bien. Pour fêter son retour, mon homme a concocté un bœuf bourguignon. À ses moments perdus, il déploie de réels talents de cuisinier.

Les ados avalent rapidement leur dessert avant de sortir de table, mais Amandine, Célestin et moi aimons prendre tout notre temps. Surtout pour déguster les canelés, spécialité bordelaise achetée par ma sœur dans la prestigieuse boutique *Baillardran*. Ces petits gâteaux aromatisés au rhum et à la vanille figurent parmi nos gourmandises préférées. De plus, ils accompagnent à merveille nos cafés. Nous discutons de tout et de rien alors que croustillent sous nos dents les fines coques caramélisées, aux cœurs délicieusement moelleux. Après un court silence, Amandine évoque l'état de santé de Maxime. Ses propos me plongent dans le désarroi.

– Maxime n'est pas du tout en forme. Physiquement, ça va à peu près, mais il est d'une tristesse… Je ne l'ai jamais vu aussi abattu. Ça m'a brisé le cœur, Romane.

Surprise, je réagis aussitôt.

– Je pensais pourtant qu'il se focalisait moins sur la mort d'Elsa, depuis que ses tableaux ont rejoint le musée des Beaux-Arts de Bordeaux. Cela aurait dû le rendre plus serein.

Car Maxime a finalement accepté de donner les œuvres de notre mère, il y a un peu plus d'un an, ce dont toute la famille s'est réjouie. Par la suite, Célestin l'a aidé à transformer l'atelier de peinture en une grande serre baignée de lumière. Notre père y prend grand soin de ses

plantes vertes et de ses boutures de rosiers, si précieuses à ses yeux.

– Oui tu as raison, cette initiative a dû beaucoup l'aider car il ne parle plus d'Elsa. Comme toi, je suis certaine que son ombre le hante moins. Mais je pense qu'il y a un autre problème. Sa solitude lui pèse de plus en plus. Il a énormément de mal à la supporter, malgré ses balades quotidiennes et l'amour qu'il porte à sa roseraie. Il m'a montré une nouvelle variété de roses qu'il vient de créer. Mais apparemment, sa passion ne lui suffit plus.

Notre père est toujours très fort pour cacher ses états d'âme et je n'ai franchement rien remarqué. Ni lorsque je lui rends visite, ni quand il vient passer la journée à la maison. Mais il est vrai que je ne vis pas plusieurs jours d'affilée auprès de lui, ainsi qu'Amandine vient de le faire. Mes épaules ploient, comme si un poids supplémentaire les entraînait vers le sol. Il ne manquait plus que ça. En plus de l'arrivée du bébé à organiser, voilà que Maxime a besoin d'aide lui aussi.

Célestin, Emma et moi avons déterminé les grandes lignes pour accueillir au mieux le petit Max. Car il s'agit bien d'un garçon, l'échographie du cinquième mois nous a révélé son sexe. Dès qu'Amandine sera repartie à Sydney, mon homme et moi allons aménager la chambre d'amis, tout contre la nôtre, en prévoyant une porte communicante entre les deux pièces. Car il est hors de question que notre fille se lève en pleine nuit pour s'occuper de son fils. Encore en classe de première lors de la date présumée de la naissance, Emma aura besoin de sommeil pour mener à bien ses études. Elle a fini par accepter de continuer jusqu'au bac.

Contrairement à ce que j'envisageais, j'ai donc décidé de ne pas rechercher un nouvel emploi dans une boutique de fleuriste. Il faut dire que, à la maison depuis quatre ans – ma thérapie avec Lisa incluse –, je finissais par m'y ennuyer sérieusement. Malgré ma légère claudication, rien ne m'empêchait de reprendre désormais un travail.

Jusqu'à Max.

– J'ai une proposition à vous faire, qui pourrait tout arranger, annonce Amandine.

Avec elle, je m'attends à tout. Ses idées farfelues sont parfois plus que discutables. Je songe à ses dix-sept ans, au sabotage du bateau d'Elsa, qu'elle avait imaginé.

– Célestin a bien dit qu'Élé, votre voisine, allait se retirer en maison de retraite ?

– Une résidence pour personnes âgées ou RPA, précise celui-ci. Ce n'est pas tout à fait pareil. Élé est toujours autonome, elle ne peut simplement plus monter ses escaliers pour accéder à l'étage. Elle a déposé une demande dans un établissement tout neuf, ouvert depuis à peine six mois : *La Châtaigneraie en Périgord*. Les résidents y ont leur propre appartement. Ils peuvent soit cuisiner chez eux, soit aller manger dans une salle commune.

– Parfait, continue Amandine. Donc, elle va vendre sa maison ?

Célestin et moi échangeons un regard perplexe.

– Oui, certainement.

– Eh bien, pourquoi Maxime ne l'achèterait-il pas ? Il vivrait près de vous et ne se sentirait plus aussi seul. La vente de la maison de Léognan lui rapporterait bien davantage que son achat, car je sais que l'immobilier près de Bordeaux est extrêmement coté sur le marché. Beaucoup plus qu'ici en Dordogne, non ? Alors, avec l'argent qui lui resterait, il pourrait se permettre de faire réaliser quelques travaux, afin de moderniser son nouveau logement. Par exemple, le transformer en habitation de plain-pied. Et puis il y a un grand jardin, chez Élé. Célestin serait certainement d'accord pour aider Maxime à y replanter ses chers rosiers.

Ma sœur plonge son regard limpide dans le mien.

– Quant à toi, Romane, papa t'aiderait à t'occuper de Max, de temps en temps. Cela pourrait te soulager.

Emma et Gabriel ne se trouvent pas dans la salle à manger, mais dans notre maison, les murs semblent avoir des oreilles.

– Ouais ! s'écrie Gabriel d'une voix forte, provenant de sa chambre. Papy va venir vivre à côté de chez nous, il m'aidera à dresser mon chien !

Emma nous rejoint. Ses yeux miel brillent d'excitation.

– Tu crois qu'il acceptera, maman ?

Ma sœur est incroyable. Elle a pensé à tout. À tout… sauf à deux choses. D'abord, notre père ne sera pas forcément ravi de se déraciner de la maison familiale, achetée juste après son mariage et dans laquelle Elsa et lui nous ont élevées, Amandine et moi. Ensuite, elle ne tient pas compte du fait qu'avec Célestin, nous apprécions par-dessus tout notre tranquillité. Qui va déjà être largement perturbée par

l'arrivée du bébé. Entre mon père et nous, une juste distance m'a toujours paru nécessaire. Et même si mon Polynésien adore Maxime, l'expression de surprise et d'incrédulité qui assombrit les traits de son visage me montre que cet arrangement « idéal » est loin de remporter son suffrage.

Violaine

Après avoir aperçu le sweat gris à capuche et la grosse écharpe dans la chambre de Florence, je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Mon esprit troublé s'est perdu en hypothèses de plus en plus extravagantes.

Aussi, n'y tenant plus, j'envoie un mail à la jeune femme, dès mon café avalé. M'excusant pour mon départ précipité et émettant le souhait de m'entretenir avec elle de toute urgence. Peut-être que je me trompe, que mon imagination m'a entraînée trop loin. Je dois absolument lever ce doute qui ronge mon cœur.

Elle me répond très vite. Elle propose que nous nous retrouvions dans la soirée, vers dix-huit heures, après son travail. Je réfléchis et lui communique mon adresse.

Trois raisons principales à cela : tout d'abord, je viens de déménager. Un appartement plus grand et plus confortable s'étant libéré au premier étage, j'ai sauté sur l'occasion. Avec mes droits d'auteur, je peux désormais me permettre de payer un loyer un peu plus élevé. Les murs blancs ne sont pas encore décorés, mais j'ai eu le temps de ranger la plupart de mes affaires. Dans mon ancien logement si minuscule, je n'aurais pas proposé de rendez-vous. Ici, je me sens bien plus à l'aise pour recevoir quelqu'un. Le salon est spacieux, clair et bien exposé. Un canapé neuf dans des tons orangés l'embellit. La pièce ouvre sur un balcon de belle taille, qui permet de manger dehors aux beaux jours. De jolies jardinières s'y trouvent, prêtes à recevoir leurs fleurs et leurs herbes aromatiques.

Ensuite, je suis persuadée que, lors de cette discussion, je me sentirai plus forte en me trouvant chez moi. En réalité, je ne sais pas exactement ce que je dois redouter, mais je suis sur le qui-vive. J'ai presque l'impression de me comporter comme un seigneur d'antan, se

préparant à affronter l'ennemi dans l'enceinte de son château fort. Je souris à cette évocation. Je n'exagérerais pas un petit peu, tout de même ?

Enfin, la dernière raison me tranquillise : Ernesto sera là. Je lui ai révélé ma découverte. Il préfère fermer plus tôt l'épicerie et demeurer à mes côtés. Nous affronterons ensemble la vérité.

À dix-huit heures cinq, la sonnette de l'interphone retentit. J'ouvre et une minute plus tard, Florence se trouve sur le pas de la porte… en compagnie de Léa. Je ne cache pas mon étonnement.

– Je suis vraiment désolée, s'excuse la jeune femme, je n'ai trouvé personne pour la garder. Elle sera sage, ne vous inquiétez pas.

La petite fille entoure ma taille de ses petits bras et je me penche pour l'embrasser. Elle enlève sa doudoune, puis elle s'installe sur le canapé. Elle sort un album de coloriage ainsi qu'une pochette de stylos-feutres du sac en tissu que portait sa mère. Elle les dispose sur la table basse. Je lui demande de me montrer l'album et tandis que je le feuillette, les princesses de Walt Disney défilent sous mes yeux.

Léa est craquante, tout habillée de rose avec sa robe et ses collants assortis, des élastiques surmontés de petits ours de même couleur pour tenir ses couettes blondes. N'est-ce pas elle, la princesse ? Elle me ferait fondre si je n'y prenais garde. Mais je ne dois surtout pas me laisser attendrir. Ce n'est vraiment pas le moment.

Après avoir proposé un apéritif que Florence a accepté, je l'entraîne dans la cuisine contiguë. Je murmure :

– Venez, je préfère que nous restions entre adultes, pour cette conversation.

La jeune femme, surprise, fronce les sourcils. Ernesto, qui sort de la salle de bains, nous rejoint.

– Vous êtes bien l'épicier ? lui demande-t-elle, de plus en plus étonnée, tout en replaçant une mèche rebelle derrière son oreille.

Mon homme hoche la tête, mais son attitude ne dénote aucune chaleur. Nous nous asseyons tous les trois sur les chaises disposées autour de la table. J'ai toujours été de nature directe. Aussi, j'explique tout de suite à voix basse les différents épisodes de la filature dont j'ai été l'objet. J'omets volontairement de mentionner les deux lettres anonymes. Pendant mon récit, j'observe attentivement le comportement de mon invitée et je vois qu'Ernesto fait de même. Elle

a l'air complètement ahurie.

– Vous avez été suivie ?

Si sa surprise est feinte, elle peut faire du théâtre. Elle se tient immobile, ses grands yeux bleus écarquillés. Une émotion tangible se dégage d'elle et sa voix hésitante traduit une totale incrédulité.

– Mais… quel est le rapport avec moi ?

Alors, m'excusant de ma curiosité déplacée, je lui raconte ce que j'ai vu dans sa chambre. Contre toute attente, Florence met une main devant sa bouche et s'exclame :

– Mon Dieu, non, Paul !

– Qui est Paul ? demande Ernesto d'une voix sèche. Son ton dur me fait tressaillir.

– Mon petit ami, répond-elle. Nous sommes ensemble depuis six mois.

Elle se met à sangloter, cachant son visage derrière ses mains. Cette femme me touche. Je n'ai pas envie de la voir en pleurs. Spontanément, je pose une main sur son bras.

– Calmez-vous, Florence.

C'est alors que se dresse devant moi la petite Léa. Plantée solidement sur ses deux jambes. Sourcils en accents circonflexes. Yeux brillants de colère. Et ses deux poings si serrés que les jointures sont devenues blanches.

– GA-RANCE, articule-t-elle nettement.

Florence relève vivement la tête. Ses joues, sur lesquelles les larmes ont tracé des petits sillons humides, ont viré au cramoisi. Elle balbutie, mais je comprends tout de même la teneur de son message :

– Je suis désolée, je ne pensais pas que Léa percevrait la différence entre « Florence » et « Garance ».

Stupéfaite, je les fixe l'une après l'autre. GARANCE. Un prénom que je porte au plus profond de moi depuis tant d'années. Mon cœur vole en éclats.

Chapitre 7

Romane

Comme chaque année, nous invitons mon père à venir passer le jour de Noël chez nous. Seulement cette fois, au lieu de repartir le lendemain matin comme à son habitude, Amandine et moi projetons de le garder quelques jours supplémentaires en famille. Évidemment, Célestin adhère tout de suite à notre idée. Nous allons chouchouter Maxime, en faisant de notre mieux. Nous espérons que la dynamique familiale, en l'éloignant de sa solitude quotidienne, saura lui redonner un peu le moral. Il ne reste plus qu'à le convaincre.

Ma sœur et moi, nous l'appelons, en lui demandant la permission d'activer le haut-parleur du téléphone. J'argumente judicieusement :

– Nous aimerions que tu restes avec nous jusqu'au 30, puisque c'est la date à laquelle Amandine a son vol pour Sydney. Comme ça, tu pourras profiter plus longtemps de ta famille au complet.

– Bien entendu, je te laisserai la chambre d'amis et je prendrai le canapé du salon, propose ma petite sœur.

Contre toute attente, Maxime se laisse convaincre. Et de bonne grâce, qui plus est. Ce qui ne manque pas de nous surprendre, Amandine et moi. Nous échangeons un regard perplexe. Car si chacun possède ses travers, il est notoire que notre père, quand il a décidé quelque chose et qu'on tente de lui faire prendre une autre voie au dernier moment, est un râleur de première. Ajouté à son entêtement légendaire, nous avions largement prévu un deuxième appel avant qu'il ne valide notre suggestion.

Célestin et Gabriel déracinent un petit pin dans le bois d'à côté et le replantent avec précaution dans un grand pot. Il rejoindra son

milieu naturel après les fêtes.

Emma passe un temps fou à le décorer, avec son sens artistique développé. Cela m'arrangerait bien qu'elle fasse preuve d'autant de perfectionnisme pour ranger sa chambre. Amandine et moi cuisinons pendant deux jours, pour offrir à nos proches une fête digne de ce nom. Avec son humour et son langage imagé, ma sœur me fait rire. Notamment en assurant que nos papilles gustatives, plus que ravies avec les desserts australiens qu'elle concocte, vont danser le swing !

Tout est donc parfaitement orchestré pour que l'on puisse enfin respirer tranquillement. Et je compte bien profiter à fond de ces moments soigneusement préparés, afin de relâcher les tensions accumulées ces derniers temps.

Le jour de Noël, les choses se déroulent normalement jusqu'à la fin de l'après-midi.

Après le copieux déjeuner, le ciel plutôt maussade déploie une teinte uniformément grise. Le vent souffle fort. Les branches fines des arbustes du jardin improvisent une danse folle. Pourtant, nous n'hésitons pas à enfiler nos parkas, afin d'aller nous dégourdir un peu les jambes. Il faut bien ça, après la salade périgourdine truffée de foie gras maison, gésiers confits et magrets séchés ; le chapon farci aux cèpes et aux châtaignes du Périgord ; les pommes de terre sarladaises et les desserts d'Amandine. Elle nous a gâtés, en nous régalant de pavlova – pâtisserie à base de meringue, nommée ainsi en l'honneur de la ballerine russe Anna Pavlova, ayant séjourné en Australie et en Nouvelle-Zélande dans les années 1920 –, ainsi que de lamingtons – petits gâteaux à base de chocolat et de noix de coco –, particulièrement savoureux.

Nous arpentons un bon moment la petite route étroite et sinueuse qui passe devant la maison, nous étonnant encore d'apercevoir, sur les bas-côtés, les pâquerettes et les violettes sauvages pointer le bout de leur nez en plein hiver. Pourtant, à l'aube de l'année 2034, les changements sont très nettement visibles depuis de nombreuses années, à cause de ce fichu réchauffement climatique.

Sur le chemin du retour, nous passons devant la maison d'Élé. J'affectionne cette ancienne bâtisse, si belle en automne quand la vigne vierge éclabousse les pierres blanches de Dordogne d'un profond

rouge vif. Flamboyant. Générant en moi une joie pure et simple d'enfant. J'aime aussi admirer cette demeure au printemps, lorsque sa somptueuse glycine, s'élevant d'un tronc aussi tortueux qu'un cep de vigne, dégouline en longues grappes mauves le long du vieux mur.

La voisine se tient dans la cour, près du véhicule de son fils Frédéric, qui apparemment s'apprête à repartir chez lui à Bergerac. Quand elle nous voit, elle nous hèle chaleureusement.

– Vous viendrez bien déguster un petit vin chaud à la maison ?

Comment refuser une telle invitation ? Il émane d'Éléonore une douceur tranquille, qui enveloppe instantanément ses visiteurs. Son cœur énorme, débordant de bonté, bat sous des robes multicolores, qui la boudinent toujours un peu.

Une fois la voiture de Frédéric hors de vue, nous nous rendons dans sa cuisine, nous retrouvant tous dans la chaleur bienfaisante d'un bon feu de bois. Élé nous offre également quelques tranches de son excellent pain d'épices aux fruits confits, qu'elle réussit comme personne. Il faut croire que notre balade digestive a rempli son office, car malgré notre festin de midi, nous réussissons à les apprécier avec gourmandise.

Au bout d'un moment, les enfants s'éclipsent, Emma se sentant un peu fatiguée et Gabriel ayant hâte, de toute évidence, d'entamer les livres que nous lui avons offerts.

La conversation dévie sur la RPA où notre voisine va bientôt aller s'installer. Chacun s'accorde à dire que la solution semble excellente.

– As-tu vu les regards doux et caressants que lançait notre père à Élé ? Elle n'avait pas l'air indifférente, non ? Crois-moi, mon petit doigt me dit qu'il se passe quelque chose entre eux, m'informe Amandine un peu plus tard.

Elle paraît tout attendrie. Moi, comme d'habitude, je n'ai rien remarqué. Suis-je à ce point hermétique pour n'avoir capté aucun signe ? Je crois plutôt que chez notre bienveillante voisine, j'ai profité d'un instant suspendu m'emplissant de bien-être. Devant les flammes généreuses sautillant dans sa cheminée, je me suis laissée bercer. Traverser par les mots et les gestes de chacun, comme le fait le ciel avec les nuages. Sans rien retenir d'autre que la chaleur humaine se mêlant à celle de l'âtre.

Je bredouille :

– Ah bon, tu crois ?

Elle paraît hésiter, mais n'ajoute rien. Je connais bien ma petite sœur et j'insiste pour savoir ce qu'elle me cache. Après un moment de flottement, elle finit par lâcher :

– Je ne souhaitais pas t'en parler car je ne voulais pas te brusquer. Juste t'amener peu à peu devant l'évidence. Au début de mon séjour ici, j'ai surpris Maxime avec Élé. C'était un samedi, après le déjeuner. Notre père était venu nous voir pour la journée. Je pensais qu'il faisait sa sieste quotidienne et j'étais sortie fumer une cigarette dehors. Soudain, j'ai entendu des sons feutrés, comme des murmures, provenant de chez la voisine. Intriguée, j'ai fait quelques pas sur la route et je me suis dissimulée derrière la haie pour observer. Maxime avait passé son bras autour des épaules d'Élé et ils devisaient à voix basse, assis sur le banc devant la maison. Tout dans leur attitude laissait deviner qu'une histoire d'amour avait débuté entre eux. J'avoue que c'est en partie la raison pour laquelle je vous ai proposé que notre père vienne vivre ici, tout près d'elle. D'ailleurs, je pense que c'est pour cela qu'il s'ennuie maintenant chez lui. Élé lui manque.

Une boule se forme dans ma gorge et j'ai du mal à avaler ma salive. En moi, un tourbillon de sentiments contradictoires se met à bouillonner. Maxime, amoureux d'une autre femme que notre mère ? Comment cela est-il possible ? Un vertige me saisit, tandis qu'une tristesse soudaine me vrille l'âme. Dans mon esprit, c'est un peu comme si Elsa mourait une seconde fois. C'est idiot, j'en suis consciente. Car franchement, si je parvenais à y réfléchir objectivement, un nouvel amour ne représenterait-il pas pour notre père le meilleur sort que lui pourrait lui réserver le destin ?

Violaine

Stupéfaite, je regarde Garance et soudain je sais. Je sais pourquoi, en sa présence, je me sens à la fois perturbée et à ma juste place. Pourquoi sa chevelure blonde me touche. Son regard clair me transperce. Le contact de ses mains m'aimante. Je comprends parfaitement ces émotions contradictoires qui m'envahissaient, chaque fois que nous nous retrouvions ensemble. Contrairement à elle, j'ignorais qui elle était. Mais mon inconscient, lui, le savait. Je bredouille :

– Garance, ma petite fille… comment est-ce possible ?

Elle relève la tête et fronce les sourcils d'un air interrogateur, avant qu'un sourire n'illumine ses traits, à travers ses larmes. C'est le plus beau des arcs-en-ciel qu'il m'ait été donné de voir de toute ma vie. Elle attrape ma main et la presse contre sa joue. Sur les miennes, l'émotion trace des sillons salés.

Médusés, Ernesto et Léa assistent à la scène. La fillette tire la manche de sa mère, qui commence à lui donner quelques explications. Je pose à mon tour ma main sur le bras de mon homme et je bafouille :

– C'est ma fille. C'est elle. Garance.

– Il m'a bien semblé le comprendre, répond-il, non sans humour. Je croyais que tu n'avais pas eu d'enfants.

Une avalanche de souvenirs me submerge. Les mots se pressent à mes lèvres, qui s'entrouvrent sous leur poussée impérieuse. Un tsunami intérieur arrache la digue qui me protégeait. D'un seul coup.

– Je dis parfois que je n'en ai pas eu, c'est vrai, mais ce n'est qu'un demi-mensonge. En réalité, je n'en ai pas eu à élever, Ernesto. Je ne t'ai jamais avoué cette blessure. La plus profonde. Toujours béante,

après tant d'années. En tant qu'ancienne psychologue, je sais bien qu'il vaut mieux parler plutôt que taire ses chagrins. Seulement je n'ai pu m'y résoudre. Nous sommes heureux tous les deux, je ne voulais pas alourdir notre présent avec une histoire qui ne te concernait pas.

Tu vois, hier, je t'ai fait lire le dernier chapitre de mon roman, celui qui se déroule le jour de Noël. Eh bien, l'an dernier avant cette fête, quand tu as été témoin de mon émerveillement devant le sapin que j'étais en train de décorer, tu as ri de bon cœur et déclaré que j'avais retrouvé mon âme de petite fille. Si tu savais combien, à ce moment-là, je pensais à celle que j'avais mise au monde. À l'enfant qu'elle avait été. Combien j'aurais aimé choisir avec elle des décorations, quand elle avait l'âge de Léa aujourd'hui. Nous aurions trouvé ensemble l'emplacement des boules colorées. Celui de la grande guirlande électrique, qui clignote en allumant mille étoiles parmi les aiguilles. Celui des autres ornements, éclatants de couleurs scintillantes ou parsemés de paillettes. J'aurais habillé l'arbre avec ma petite fille à moi. Mais cela ne s'est pas réalisé, bien sûr. Je ne t'ai pas montré ma tristesse. Elle n'appartenait qu'à moi seule. J'ai tenté de l'étouffer sous les lumières, les couleurs, l'odeur de la résine que j'aime tant.

Garance écoute intensément. Je vois qu'elle cherche à comprendre mon passé. Le sien. Léa semble apaisée, elle suce son pouce, assise sur les genoux de sa maman. Tout en serrant contre elle son lapin doudou, je crois qu'elle s'imprègne de cette nouvelle ambiance entre nous tous, même si elle ne saisit pas la totalité de mes paroles. Elle hume le parfum de la vérité. Enfin dévoilée.

Moi, je continue à parler, je ne peux plus m'arrêter.

– Ernesto, tu te rappelles aussi ce que j'ai écrit dans ce dernier tome, ce qui est arrivé à Emma ? Comme dans le cas de mon héroïne, le père de Garance était une amourette d'été. Un jeune Hollandais dont je ne connaissais que le prénom, venu profiter des longues plages de sable fin de notre belle côte atlantique.

Je m'interromps, mon regard caresse la chevelure de ma fille.

– C'est la raison pour laquelle tes cheveux sont si clairs, Garance. Peut-être que la blondeur de Léa vient aussi de là.

Tout en parlant, je vois que la jeune femme cherche à cacher ses émotions. Je ressens son désir de maintenir une certaine distance entre nous deux, comme si elle voulait éloigner le moment de lâcher

prise, la tendresse qu'elle a manifestée envers moi un peu plus tôt. Elle se montre captivée, suspendue à mon récit, mais toujours légèrement crispée. Je ne peux pas lui en vouloir, bien sûr. Elle ignore encore la raison pour laquelle elle n'a pas grandi auprès de moi.

– Mes parents et moi, nous passions chaque année nos vacances dans un camping près de l'océan. Mon frère Pierre était bien trop grand pour nous accompagner, il venait de terminer ses études de médecine et était parti cet été-là à l'étranger avec des amis.

Je tourne mon visage vers Ernesto.

– Mon chéri, tu sais que je viens d'une famille très puritaine, très à cheval sur le qu'en-dira-t-on. Pour qui l'apparence que l'on donne compte plus que tout. Préserver à tout prix son image… quelle connerie !

J'enveloppe à nouveau mon homme et ma fille dans un seul regard.

– Excusez-moi d'être aussi grossière, tous les deux, mais je ressens le besoin de me lâcher, en vous révélant l'horreur de ce que j'ai vécu.

Je m'enflamme, je sens mes joues s'embraser. Enfin, toute ma rancœur, ma souffrance, mon impuissance d'alors, me reviennent de plein fouet. Comme un boomerang.

– À dix-huit ans, je t'ai mise au monde, Garance. Mes parents – surtout ma mère, je dois dire –, m'ont obligée à t'abandonner en accouchant sous X. J'ai longtemps détesté cette femme, auparavant bienveillante, qui s'est métamorphosée après l'annonce de ma grossesse. Un état que j'avais d'abord ignoré pendant trois mois. Ayant parfois des menstruations irrégulières et à cent lieues de m'imaginer enceinte, je ne m'étais pas inquiétée avant.

J'avais commencé des études d'anglais dans le domaine universitaire de Bordeaux à Talence, et je vivais toujours dans la maison familiale. Bien qu'étant majeure depuis peu, mes parents avaient encore une forte influence sur moi. Très vite, après le test pratiqué et le résultat piteusement annoncé, j'ai été éloignée chez une vieille tante que je connaissais peu, habitant dans un village des Pyrénées. Mes parents ont alors servi une belle fable à tout le monde : j'étais très fatiguée – ce qui était vrai – après un début de mononucléose – ce qui était faux. Le médecin avait soi-disant préconisé l'air des montagnes, qui permettrait de me « requinquer ». La santé primait avant tout et mon parcours scolaire sans faute

m'autorisait à arrêter provisoirement mes études. Je pouvais tout à fait les reprendre l'année suivante. Autour de nous, tout le monde a approuvé la « sage » décision parentale. Honteuse et perdue, je n'ai pas démenti.

Mon séjour là-bas a été moins pire que ce que j'imaginais. Hermance, la vieille tante, vivait à l'ancienne, mais son cœur débordait de générosité. Loin de me juger, elle faisait preuve de beaucoup de gentillesse envers moi. Nous nous entendions bien. D'autre part, sa petite maison était située en pleine nature. La contemplation du panorama sur la chaîne des Pyrénées, que l'on pouvait admirer depuis son jardin, me faisait du bien.

Étrangement, je m'attachais à l'être minuscule que je n'avais pas désiré et qui grandissait en moi. J'aimais le sentir bouger. TE sentir bouger, Garance. Je m'étonnais de voir mon ventre se déformer en petites bosses mouvantes. Des sentiments contradictoires m'assaillaient jour et nuit. J'étais à la fois consternée et émerveillée par ce qui m'arrivait.

Ce séjour montagnard a duré six mois. Ainsi que cette complicité fragile qui s'établissait avec toi, mon tout petit bébé. Je crois que malgré ma peur de l'avenir, je t'aimais déjà, Garance.

Même Pierre et ma meilleure amie Adélaïde ignorent cette période douloureuse de mon passé. Adé m'écrivait et je lui répondais, mon frère m'appelait parfois, mais je n'osais leur dévoiler ma « faute ». Malheureusement, je n'étais pas assez forte ni assez indépendante pour tenir tête à mes parents. J'ai accouché à Tarbes, à la maternité où je t'ai laissée, toi ma fille. C'est juste après que mon univers a basculé. Je suis tombée dans une profonde dépression. Mon seul réel soutien a été la psychiatre qui me suivait. Adé ne pouvait comprendre ce qui m'arrivait et Pierre, occupé par l'installation de son premier cabinet médical, venait rarement à la maison. Ma psychiatre m'a aidée à surnager et peu à peu, au fil du temps, à recommencer à vivre. C'est la raison pour laquelle, lorsque j'en ai été capable, j'ai souhaité commencer des études de psychologie. Je suis allée les entreprendre à Paris, ce qui m'a permis de m'éloigner de ma famille. J'éprouve un profond respect pour tous les psys, médecins ou pas, qui, par leur écoute, leur empathie et leur professionnalisme, aident à guérir les âmes en souffrance.

Ernesto pose une main réconfortante sur l'une des miennes. Garance renifle, tout en caressant les cheveux fins de Léa. Je lui tends un mouchoir en papier, qu'elle utilise pour sécher ses larmes et se moucher bruyamment.

– C'est toi qui avais choisi le prénom du bébé ? demande mon Argentin, d'une voix rauque où perce une forte émotion.

– Oui, j'avais découvert ce prénom dans un livre et il m'avait plu. Alors, je l'ai écrit sur une feuille de papier, afin qu'il soit donné à ma fille.

– Je l'ai retrouvé dans le film *Les Enfants du paradis*, nous apprend Garance. En particulier dans ce dialogue que je connais par cœur : « On m'appelle Garance. C'est joli. C'est une fleur rouge. Rouge comme vos lèvres… »

Je lui souris. Léa chuchote à l'oreille de sa mère.

– Je suis désolée, elle dit qu'elle a faim, explique la jeune femme. Nous allons rentrer.

– Vous n'y pensez pas ! s'exclame Ernesto. Nous allons dîner ensemble. Ne bougez pas, je prépare une omelette et une salade. J'ai ramené des yaourts aux fruits de l'épicerie. Ça vous conviendra pour le dessert ?

Je renchéris :

– Et puis après toutes ces émotions, fais-moi plaisir, restez dormir ici cette nuit toutes les deux. Ma petite chambre d'amis est vide.

Les yeux de ma fille s'embuent à nouveau. Est-ce à cause du tutoiement, qui m'est venu sans réfléchir ? Ou bien la spontanéité de nos propositions ? Peut-être les deux ? Mais cette fois, les perles d'émotion qui brillent dans les yeux de Garance ne me gênent pas. Tout en battant les œufs dans un saladier avec une fourchette, mon Argentin ajoute :

– Garance, tu nous raconteras demain matin comment tu as retrouvé Violaine. Et puis, tu nous parleras aussi de ton petit ami, Paul.

Violaine

Hier soir après le repas, Garance a joint une collègue par téléphone, afin qu'elle puisse la remplacer aujourd'hui dans son travail.

– Je la dépanne également de temps en temps, nous a-t-elle informés. Elle me rend toujours la pareille.

Aussi se trouve-t-elle à la maison ce matin. De même, il a été décidé que Léa n'irait pas à l'école. Ernesto a fermé exceptionnellement l'épicerie, pour s'occuper de ma petite-fille. Car Garance et moi avons besoin de nous aventurer plus loin sur le terrain de nos confidences. Le territoire vierge de nos découvertes. L'espace déchirant de nos émotions, qui s'expriment enfin. Nous avons tellement à nous dire.

Nous restons tous calfeutrés à la maison, désireux de nous couper du monde afin de nous livrer sans témoins. Le temps s'y prête. Une petite pluie fine, coulant sans discontinuer, arrose le paysage.

Ma fille m'apprend qu'elle n'a pas été adoptée, mais placée dans différents foyers et familles d'accueil, en tant que pupille de l'État. Cependant, elle n'a jamais perdu l'espoir de me retrouver un jour. Perturbée, vulnérable, Garance a été une enfant et une adolescente en souffrance psychique. Bien sûr, je m'en doutais. Il ne pouvait en être autrement. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je n'ai jamais tenté de démarche pour savoir ce qu'elle était devenue. À peine pensais-je à elle que la poigne de la culpabilité et du remords me serrait le cœur. J'avais honte de moi.

– Je me suis adressée au Conseil national d'accès aux origines personnelles, m'explique-t-elle. Comme tu le sais peut-être, depuis l'année 2002, la législation s'est assouplie pour les enfants nés sous X

souhaitant retrouver leurs origines. Tu n'avais pas demandé de respecter le secret de ton identité, aussi ai-je pu récupérer mon dossier.

Cela paraît simple, énoncé ainsi, et pourtant, Garance a attendu de nombreuses années avant de se résoudre à effectuer sa demande.

– J'avais si peur. Qui étais-tu ? Pourquoi m'avais-tu abandonnée ? Comment allais-tu m'accueillir, après toutes ces années ? Je me suis décidée le jour même où j'ai appris que j'allais devenir maman.

Les inflexions de sa voix s'accentuent, au fur et à mesure qu'elle se livre. Une sorte de passion émane d'elle quand elle appuie sur certains mots.

– Si je n'avais pas encore osé SAVOIR pour moi, IL LE FALLAIT pour l'enfant que j'attendais. Afin qu'il ne soit pas confronté au néant, comme je l'avais été. Je devais briser le silence. Pour mon petit ou ma petite, je voulais des racines. Authentiques. Quelles qu'elles soient.

Elle baisse farouchement la tête, puis elle déverse enfin ce qu'elle retenait tout au fond d'elle.

– Quand j'étais petite, j'ai cru pendant des années que c'était de ma faute. Comment avais-tu pu me laisser ? Je me disais que je ne devais pas ressembler au bébé que tu attendais. Heureusement, j'ai été suivie par une psychologue scolaire et j'ai réussi à me confier à elle. Par ses mots apaisants, elle a su déjouer cette fausse certitude.

Elle s'arrête un moment de parler. Puis elle me regarde bien en face et elle lance :

– Si tu veux tout savoir, je t'ai vraiment détestée, à certains moments. Je te trouvais incroyablement lâche.

Des sanglots dans la voix, je lui réponds :

– Ma petite fille, je comprends parfaitement les sentiments que tu as éprouvés. Je t'ai fait tellement de mal, sans le vouloir, en ne m'opposant pas à la décision de ma mère.

En écoutant ma fille, je ressens la fragilité bouleversante qui a accompagné son enfance et sa jeunesse. Je comprends mieux son comportement récent, ambivalent envers moi, qui m'a souvent désarçonnée. Ses questions. Ses craintes. Ses hésitations. Le barrage de protection qu'elle a érigé autour d'elle, comme je l'ai fait de mon côté. Je suis ébranlée par ses mots simples. Poignants. Ils sonnent juste. Je ne sais plus quoi dire. Pourtant, je me sens fière d'elle, aussi.

Admirative devant cette force saisissante qui l'a poussée à me rechercher, un jour, à l'âge adulte. Pour sa propre fille. Pour Léa.

Je lui propose un thé. Un instant nécessaire pour lâcher la pression. Pour permettre à nos confidences de faire leur nid dans nos esprits chamboulés. Nous restons un long moment sans parler, les mains autour de nos bols fumants.

Puis, assises à la table de la cuisine, tout en buvant à petites gorgées, nos révélations reprennent doucement. Mes mots s'échappent vers Garance, les siens vers moi, comme si un courant continu avait été rétabli entre nous. Un fil ténu, autrefois arraché, qui retrouve enfin sa fonction, en éclairant à nouveau ma vie.

– Tu as donc eu accès à mes coordonnées. Mais j'avais quitté le département de la Gironde à l'âge de vingt ans. Comment as-tu su que je vivais à Paris ?

Un sourire fugace se dessine sur les lèvres pâles de ma fille.

– J'ai entrepris des recherches sur Internet. Sur les pages blanches de l'annuaire en ligne, aucune Violaine Fabre n'apparaissait en Gironde. Bien sûr, tu aurais pu te marier, porter un autre nom. Mais j'ai commencé par là. Tu vois, j'ai eu de la chance.

– J'ai été mariée pendant quelques années. Après mon divorce, j'ai repris mon nom de jeune fille.

Lancée dans son explication, Garance continue à m'éclairer :

– En réalité, j'ai découvert trois femmes qui se nommaient « Violaine Fabre ». Heureusement que ton prénom est moins courant que ton nom, plaisante-t-elle. J'aurais pu avoir à trier entre des dizaines de personnes, sinon.

Elle continue, plus sérieusement :

– J'ai retrouvé la première sur le site Copains d'avant. Elle était originaire du nord de la France et avait fait ses études à Lille. De toute façon, son âge ne correspondait pas. La deuxième habitait à Tours. Je n'ai rien découvert à propos d'elle sur le Web. Alors, je me suis déplacée jusqu'à cette ville. En enquêtant discrètement auprès des commerçants, j'ai appris qu'elle avait à peine la trentaine. Cela ne convenait pas non plus.

Garance esquisse une petite moue. Ses paroles me touchent en plein cœur.

– Tu comprends, je ne voulais pas aborder ma mère de front. Je

préférais d'abord la cerner. Afin d'être sûre qu'elle ne me rejetterait pas.

Elle n'ajoute pas « une fois de plus », mais je ressens la tristesse qui affleure dans ses mots. Pauvre petite ! La culpabilité me serre le cœur. Je comprends tout à fait qu'elle se soit présentée en tant que jeune femme inconnue, appelée Florence. Elle cesse un instant de s'exprimer, puis elle reprend d'un ton plus assuré :

– Ensuite, il y avait toi. Toi dont j'avais lu le premier roman. Toi qui m'intimidais au plus haut point. Toi, l'écrivaine.

Pour se redonner du courage avant de poursuivre, elle me demande un expresso. Je le lui prépare et le lui sers dans une tasse blanche en porcelaine. Tout en le sirotant, elle m'explique :

– Comme je te l'ai dit, le problème de Léa est congénital. Aussi, quand j'ai su que tu souffrais de surdité, je n'ai plus eu aucun doute. C'est à ce moment-là que je t'ai contactée sur Messenger.

Elle m'avoue également qu'après l'anniversaire de Léa, où en discutant j'avais évoqué le nom de ma rue, elle était souvent venue flâner dans mon quartier, en espérant me croiser de temps en temps. Et en le redoutant à la fois. Je ne m'étais pas trompée, notre rencontre dans l'épicerie d'Ernesto n'était pas le fruit du hasard.

Une question me vient soudain à l'esprit :

– Dis-moi, ton adresse mail indique un deuxième prénom après « Florence ». Est-il également factice ?

– Non, répond tranquillement Garance. C'est mon nom. Je m'appelle Garance Judith. Comme tu ne m'avais donné qu'un seul prénom, l'officier d'état civil qui a établi mon acte de naissance m'en a donné deux autres : Nina et Judith. Dans ce cas, le dernier tient lieu de nom de famille.

J'essuie une larme qui commence à couler sur sa joue et, spontanément, je la prends dans mes bras. Elle n'oppose pas de résistance. Au fur et à mesure que nous nous dévoilons, je la sens se détendre peu à peu. Sa méfiance s'envole, comme la brume s'effiloche sous le soleil éclatant. Car c'est bien une lumière nouvelle et étincelante qui va désormais éclairer nos cœurs.

Juste avant le déjeuner, nous voilà tous bouleversés à nouveau, y compris Ernesto. Il a suffi d'un mot. Un seul, que Léa vient de prononcer nettement, tout en me fixant avec intensité.

– MA-MIE, a-t-elle dit.

Je l'attire contre moi et couvre ses joues de baisers. Elles sont douces, avec une odeur d'amande, sûrement le lait de toilette que Garance utilise pour elle. Puis ma petite-fille me tend l'un des dessins se trouvant sur la table basse du salon, parmi les stylos-feutres éparpillés. Trois héroïnes se donnent la main : une grande, une moyenne et une petite. Elles portent une couronne sur la tête et sont habillées de longues robes colorées, dignes de reines ou de princesses Disney. Je sais qu'un enfant de l'âge de Léa ne représente pas la taille des personnages en fonction de la réalité, mais plutôt de l'importance qu'il leur donne. Aussi, j'ignore qui est qui dans ce dessin, mais il est évident qu'il s'agit de nous trois : Garance, Léa et moi. Réunies. Enfin.

Un flot de larmes dévale mes propres joues, brouillant mon fond de teint. Mais je m'en fiche bien. Je remarque qu'elles débordent aussi du regard bleu si limpide de ma fille, venant mouiller son sourire qui tremble. Quant à mon homme, il se tient en retrait, appuyé contre le chambranle de la porte. Il essuie nerveusement ses yeux d'un revers de manche.

En début d'après-midi, tandis qu'Ernesto fait la sieste et que Léa regarde des dessins animés sur la chaîne Gulli, Garance me parle de Paul. Lui aussi a été un enfant de l'assistance. Mais sa mère ne l'a pas abandonné. Il la connaît, ainsi que son père. Ce sont des parents maltraitants. L'enfant leur a été enlevé sur dénonciation de leurs voisins.

– Dès que Paul a su que je t'avais retrouvée, il n'a eu de cesse de m'empêcher de te joindre. D'après lui, tu es une méchante femme. Il répète qu'une mère ne disparaît pas en laissant son enfant derrière elle. Que rien ne justifie cela. Que tu m'as fait du mal et que tu m'en feras encore. Ainsi qu'à Léa. Moi, après avoir lu ton premier livre, j'ai compris que tu ne pouvais pas être mauvaise. Il contient tant d'amour pour tes personnages. Tu fais preuve de tellement de bienveillance envers eux. Tu abordes leurs problèmes personnels avec une telle compassion. Même si je restais sur la défensive, j'attendais de savoir pourquoi j'avais été si brutalement séparée de toi et au fond de moi brillait une vraie lueur d'espoir.

Comme je ne souhaite plus de zones d'ombre entre ma fille et moi,

j'éprouve le besoin prégnant de lui montrer les lettres anonymes.

– Mais c'est horrible ! s'écrie-t-elle, après en avoir pris connaissance. Je suis quasiment certaine que c'est Paul qui te les a envoyées. Il possède une écriture presque illisible. Il utilise d'ailleurs souvent les majuscules d'imprimerie. Ainsi, il ne s'est pas contenté de te suivre, il t'a aussi menacée ! Je vais l'interroger ce soir, il ne perd rien pour attendre. Nous nous appelons tous les jours. Il est parti en formation à Marseille depuis trois semaines.

Cette dernière phrase le concernant achève de me convaincre. Voilà donc la raison pour laquelle je n'ai pas revu l'homme au sweat à capuche.

Chapitre 8

Violaine

Avec ses tout petits doigts, Léa saisit délicatement les graines de tomate une à une, avant de les enfoncer dans les pots de semis remplis de terreau. Elle possède une bonne motricité fine pour son âge. Nous aider un petit moment dans la serre, Ernesto et moi, s'apparente pour elle à un jeu.

Enthousiaste, elle est toujours prête à nous accompagner le dimanche après-midi au potager. Nous lui avons aménagé un petit carré rien qu'à elle. Tandis que nous nous affairons dans le jardin car le printemps est déjà là, elle s'amuse avec la terre. Elle la tamise à l'aide d'une passoire, la malaxe, y verse de l'eau pour jouer avec la boue, la transvase dans différents contenants. Elle y ajoute des cailloux qui deviennent de hautes montagnes. Des brins d'herbe qui se transforment en forêts profondes. Elle y creuse des trous et de longs tunnels, où vivent toutes sortes de fées et de lutins. Parfois, elle nous imite, car mon homme lui a offert une binette adaptée aux enfants. J'aurais tant aimé être ainsi initiée au jardinage quand j'étais petite fille.

La joie lumineuse de Léa fait plaisir à voir. Je me réjouis à l'avance de son émerveillement, quand elle verra pousser les radis qu'elle a semés. Qu'elle goûtera les framboises et les fraises juteuses. Croquera une fleur de courgette qui fond sous la langue. Ou encore, écrasera une feuille de menthe entre ses doigts, afin d'en aviver le parfum. Je l'imagine rire lorsqu'elle nous aidera à arroser les pieds de tomates avec son petit arrosoir, répandant autant d'eau sur ses pieds que dans le sol autour des plantations. Je suis bien certaine également qu'elle

adorera découvrir les coccinelles et les abeilles butinant dans les lavandes en fleur, comme j'aimais tant le faire à son âge.

Ernesto lui a promis que nous jardinerions ensemble pendant les vacances scolaires, quand il sera à la retraite. Mais il faut encore attendre deux ans et ma petite-fille trépigne déjà d'impatience. Avec une grimace expressive, elle nous a gratifiés d'un « C'est trop beaucoup ! » qui en disait long.

Garance et moi, nous nous sommes complètement apprivoisées. Elle nous accompagne parfois, mais elle en profite généralement pour nous confier sa fille. Cela lui permet de s'accorder un peu de temps pour elle, ce dont je l'encourage vivement. Élever seule un enfant n'est pas facile. Surtout quand il possède un handicap.

Gabriel

– Allez, Véga, attrape !

Sur la pelouse bien tondue, je lance le plus loin possible la balle jaune en caoutchouc. Mon chien – ou plutôt ma chienne – court à toute vitesse pour la rattraper. C'est une femelle de la race des épagneuls bretons. Un peu fofolle. Très vive. Super rigolote. Et incroyablement attachante.

Lorsque nous sommes allés voir la portée qui venait de naître, début janvier, chez le compagnon de Lisa, j'imaginais choisir un bon gros toutou. Finalement, je me suis laissé charmer par une petite boule blanche et fauve aux poils soyeux, légèrement ondulés. La plus intrépide entre les cinq frères et sœurs. Je suis revenu plusieurs fois lui rendre visite. Elle et moi, nous nous sommes vite adoptés mutuellement. Au bout de deux mois, la petite chienne était sevrée et j'ai pu la ramener à la maison. Je l'ai appelée Véga, comme l'étoile qui scintille le plus fort dans la constellation de la Lyre.

C'est papa qui m'apprend à reconnaître les étoiles dans le ciel d'été. Nous choisissons des endroits où il n'y a aucune lumière, à part la Voie lactée qui barre la nuit noire d'une traînée brillante. Avec Altaïr, de la constellation de l'Aigle et Deneb, de la constellation du Cygne, Véga forme le Triangle d'été.

Un peu plus loin, assis côte à côte sur un banc à l'ombre d'un énorme tilleul, papy et Élé papotent tranquillement. Ils vivent tous les deux ici maintenant, à la RPA « La Châtaigneraie en Périgord ». Mon grand-père a emménagé au début de ce mois-ci.

Au départ, lorsqu'il nous a annoncé la mise en vente de sa maison à Léognan, toute la famille en est restée comme deux ronds de flan. Enfin, presque toute. Maman et tatie Amandine semblaient déjà au

courant. Par la même occasion, il nous a appris qu'il avait, comme Élé, postulé pour une place à la RPA.

– Tu risques de regretter ta magnifique roseraie ! lui a fait remarquer maman.

– C'est un choix, a répondu tranquillement papy. Tu sais, je n'ai plus que quelques années à vivre. Et j'ai cette chance inouïe que l'amour soit revenu frapper à ma porte. Alors, je n'ai pas vraiment le droit de la lui claquer au nez.

Maman a essuyé une larme sur sa joue et embrassé son père tendrement. Peu à peu, on s'est tous habitués à cette idée : papy et Élé amoureux. Vivant tout près l'un de l'autre, à Bergerac.

– Maxime a l'air d'avoir dix ans de moins, a constaté papa, toujours très observateur.

Le dimanche, on vient donc rendre visite en famille à mon grand-père. Véga et moi, nous aimons beaucoup le parc arboré, lieu de nos courses-poursuites et de nos jeux de balles.

Élé, dans sa robe fleurie, et papy, vêtu d'un jean et d'un polo uni, se lèvent et entreprennent de faire le tour du grand espace vert. Ils marchent à petits pas en se tenant par la main. Je ne pensais pas que la paume douce de mon ancienne voisine se retrouverait un jour contre celle, toute calleuse, de mon grand-père.

Ma sœur vient s'asseoir près de moi.

– Ils sont trop mignons, tous les deux, me souffle-t-elle.

Moi, je ne dis rien, mais je les comprends. Cette année, il y avait une fille géniale dans ma classe. Je crois que je suis un petit peu tombé amoureux. Ses cheveux châtains qui tombent en pluie sur ses épaules s'invitent souvent dans mes rêveries. Ainsi que sa silhouette élancée. Ses gestes délicats, ses longs doigts fins. Son sourire adorable qui creuse deux fossettes sur ses joues. Elle a un charme fou. À la rentrée prochaine, si elle est toujours dans mon collège, je me promets de lui prendre la main moi aussi.

Sur la terrasse devant chez papy, Emma s'allonge au soleil, sur un transat. Elle aime se faire bronzer. En ce début août, il fait chaud.

Ici, chaque pensionnaire bénéficie de son propre appartement, qui ressemble plutôt à une maisonnette. Chacun possède son petit jardin privatif. Le luxe ! Mon grand-père y a planté ses rosiers préférés.

Le ventre de ma sœur, aussi rond qu'un ballon de foot à la fin de sa grossesse, nous a offert un petit Max en pleine santé. Il dort dans son lit parapluie, installé dans un coin du salon de papy.

Au début de l'année, en prévision de la venue du bébé, maman a passé deux couches de peinture d'un bleu clair et lumineux sur les murs de la chambre d'amis. Une teinte toute tendre, que j'aime bien. Évidemment, il a fallu que ma sœur décide de tout transformer. Elle a réalisé quatre fresques. Une idée plutôt originale, pour décorer la chambre d'un nouveau-né ! Le bleu de maman n'est désormais qu'une toile de fond, mettant l'œuvre d'Emma en valeur. Sur le mur de droite en entrant dans la pièce, ma sœur a peint un fourmillement de fleurs, se détachant parmi différents tons de vert. Hibiscus, oiseaux de paradis, orchidées, bougainvilliers, roses de porcelaine. Une apothéose de jaune d'or, rose, orange et rouge vermillon. Un feu d'artifice de couleurs chaudes, à peine troublé par le blanc immaculé des fleurs de tiaré Tahiti. Face à la porte, le deuxième mur déploie un océan calme, dont l'écume semble mousser sur une plage de sable noir, entourée de cocotiers. Sur le troisième, à gauche, on devine au loin la barrière de corail. Dans le lagon clair dansent des poissons-clowns. Une raie manta glisse près du fond de sable. Enfin sur le dernier pan de mur, Emma a représenté des motifs de tatouages polynésiens : coquillages, tortues, dauphins, lézards margouillats, oiseaux, tikis. Quand on entre dans la chambre de Max, on se croirait transporté sur les îles polynésiennes. Pour être honnête, je dois dire que l'ensemble n'est pas trop mal réussi. Maman dit que ma sœur tient son talent de notre grand-mère Elsa.

– Ainsi, ton neveu s'imprégnera de la culture et des paysages de ses ancêtres, m'a expliqué Emma, avec cette détermination farouche qui n'appartient qu'à elle.

Une qualité que j'admire au plus haut point.

De loin, maman me fait de grands signes. C'est l'heure du goûter. Elle a apporté les crêpes moelleuses qu'elle a préparées ce matin. Je sais qu'un grand pot de pâte à tartiner bio a aussi été prévu. Véga bondit dans tous les sens tout autour de moi, tandis que je me dirige vers l'appartement. Tout en foulant l'herbe, je suis assailli par de drôles d'idées. Maman est moins disponible qu'avant, puisqu'elle

s'occupe principalement de Max. Ce coquin me réveille chaque nuit, aux heures des biberons. Papa travaille un peu trop à mon goût. J'ai une sœur parfois difficile à supporter. Un gros soupir m'échappe. Pff… Cette famille n'est vraiment pas de tout repos. Même parfois carrément tumultueuse. Pourtant, c'est la mienne. Et en y réfléchissant bien… je n'en changerais pour rien au monde. Papa dit qu'une pensée positive peut tout modifier. Je pense qu'il a raison, car en formulant cela dans ma tête, un sentiment de bonheur intense m'enveloppe soudain. Le cœur léger, je franchis le seuil du nouveau logement de papy, m'apprêtant à dévorer mes crêpes. Je les imagine fondre dans ma bouche, après les avoir tartinées d'une couche de pâte au chocolat et à la noisette.

Violaine

J'ai fini d'écrire mon troisième roman. Adieu Maxime, Romane, Amandine, Célestin, Emma, Gabriel et Max, encore si petit. Je vous ai fait naître et évoluer. J'ai rêvé vos aventures, je les ai laissées se préciser en moi, avant de les transcrire avec émotion sur mon ordinateur. Parfois, vous m'avez entraînée bien plus loin que ce que j'avais imaginé. J'ai aimé votre fantaisie. Votre solidarité familiale. Votre humour. Votre courage face aux épreuves de la vie. Votre histoire restera gravée dans mon cœur et celui de mes lecteurs.

Cette fois, c'est moi qui sollicite une entrevue avec mon éditrice. Un dernier rendez-vous.

C'est venu comme une évidence. Une intime conviction, qui s'est imposée à moi en quelques jours. J'aime l'écriture, mais rien n'est plus important désormais que d'être présente pour ma fille, réapparue dans ma vie comme un miracle. De même, en prenant garde de ne pas l'envahir, je sais que j'aurai besoin de la voir dès que possible. C'est une certitude. La sentir, la respirer, après toutes ces années à me morfondre sans elle. J'ai tant de temps à rattraper. Et à mon âge, les années défilent tellement vite. Il est primordial que j'en profite pleinement.

J'annonce tout d'abord à Éloïse Marie la fin de la rédaction de mon troisième opus. Puis, sans lui laisser le temps de trop se réjouir, je lui apprends ma décision d'arrêter d'écrire. Surprise, elle s'exclame aussitôt :

– Vous n'allez pas faire cela, Violaine ! C'est une erreur monumentale. Vous n'ignorez pas qu'après votre interview, vos ouvrages ont complètement décollé. Votre public vous adore. Votre

handicap le touche, votre écriture le captive. Ce dernier tome de votre trilogie va sans nul doute constituer une apothéose. Vos fans réclameront d'autres livres, c'est évident !

Je rétorque vivement :

– Même si la résonance de mes romans atteignait l'autre bout du monde, elle ne remplacerait jamais pour moi les sourires de ma fille et de ma petite-fille.

Je lui raconte brièvement mon histoire. Mes retrouvailles récentes avec Garance. Je souligne mon besoin viscéral d'être enfin là pour elle. Mon immense désir de m'occuper de Léa aussi, afin de ne pas reproduire la béance du vide. De l'absence. Sur le visage de mon éditrice, je vois défiler les signes d'une grande contrariété. Consternée, elle ne parvient pas à dissimuler sa déception.

Elle me laisse ensuite entendre que je pourrai bénéficier d'une augmentation exceptionnelle de mes droits d'auteur. Mais cet argument ne peut atteindre ma résolution inébranlable.

– Je veux que Léa ait une VRAIE mamie, Éloïse. Et pour cela, je lui consacrerai la majeure partie de mon temps. Je connais vos qualités humaines, vous qui avez immédiatement pris en compte les contraintes dues à mon état de malentendante. Vous qui êtes toujours attentive à vous adresser à moi bien en face, avec une diction lente et en articulant, ce qui n'est pas monnaie courante, croyez-moi. Même les médecins, à qui je fais part de mon problème de surdité, ne font pas tous cet effort. Aussi, je suis persuadée que vous pouvez comprendre combien ce nouveau rôle que m'offre la vie dépasse mon plaisir d'écrire.

Dépitée, Éloïse Marie me regarde longuement sans rien dire. Elle paraît enfin réaliser que rien ni personne ne pourra me faire revenir sur ma décision.

Au bout de ces secondes interminables, elle se lève, lissant la jupe en tweed de son tailleur impeccable, en une sorte de tic que j'ai déjà observé chez elle.

– Vous nous manquerez beaucoup, Violaine. Bien entendu, je continuerai de vous tenir au courant du succès de vos trois romans.

Puis, s'avançant pour me serrer la main, elle ne peut s'empêcher d'ajouter :

– Si vous changez d'avis un jour, vous savez où me trouver.

Le soir à la sortie de l'école, je vais chercher Léa. Garance n'a plus besoin des services d'une personne extérieure. Je réserve toute la journée du mercredi pour ma petite-fille. Suivant la météo, je l'amène jouer au square ou à la ludothèque. Nous nous rendons à la bibliothèque, où je l'ai inscrite. De retour à la maison, elle s'installe sur mes genoux et nous feuilletons tranquillement ensemble les albums que nous avons ramenés. Elle joue à la poupée et dessine dans le salon. Je lui prépare un chocolat chaud et des tartines beurrées, saupoudrées de cacao en poudre. Prenant son rôle très au sérieux, elle me montre les quelques mots de la langue des signes qu'elle a appris dans son école. Malgré mes soucis de santé, je me sens plus vivante que jamais.

Quatrième partie

DIX ANS APRÈS…

Ernesto

Violaine et moi, nous nous sommes mariés un 15 août, deux jours après qu'elle a soufflé ses cinquante-sept bougies.

– C'est mon plus beau cadeau d'anniversaire, m'a-t-elle chuchoté à l'oreille, le matin même.

À l'instar de la noce de Pierre et Adé, nous n'avons invité que nos proches. Une belle fête, réunissant les personnes que nous aimons le plus. Violaine a choisi Adé et Garance comme témoins. Cette dernière était radieuse.

– Je n'aurais jamais cru être un jour le témoin de ma mère à son mariage, nous a-t-elle confié.

Pour ma part, je n'en avais qu'un seul : le frère de ma femme, mon grand ami Pierre.

Lorsque j'ai pris ma retraite, j'ai vendu mon fonds de commerce. Mon épicerie réalisait des bénéfices, sa gestion était saine et elle se trouvait bien située, dans un quartier populaire. Elle a rapidement été reprise par un jeune couple dynamique.

Depuis de nombreuses années, j'économisais un peu d'argent chaque mois. Du côté de Violaine, ses trois romans marchaient très fort. Ils avaient été traduits en plusieurs langues et ses droits d'auteur devenaient conséquents. Je lui ai alors proposé de nous retirer à la campagne. C'était mon rêve. Nous avions les moyens d'acquérir une maison avec un jardin, bien sûr, que nous pouvions transformer en potager. Tout comme ce bout de terrain que j'avais acheté quelques années avant ma rencontre avec ma bien-aimée, où elle s'investissait avec enthousiasme à mes côtés.

– Mon rêve d'écriture m'a comblée, m'a-t-elle affirmé, aussi je trouve normal que tu accomplisses le tien à ton tour. Mais pour

répondre plus précisément à ta proposition, c'est OUI et NON.

Je suis resté interdit.

– Oui et non ? Comment ça ? Peux-tu éclairer ma lanterne, ma douce ?

– Eh bien, j'accepte avec plaisir de quitter Paris et de vivre plus au calme, mais je REFUSE que l'on change de jardin. La permaculture et notre imagination l'ont transformé en un lieu unique. Il est magnifique, nous y conjuguons nos efforts et les élans de notre cœur l'embellissent depuis plus de dix ans. J'y ai tellement de souvenirs. Et puis Léa l'adore, tu le sais bien.

Alors, nous avons prospecté et déniché une maison à vendre à environ cinq cents mètres de notre potager. Une grande bâtisse à finir de rénover.

À cette époque, Garance avait du mal à joindre les deux bouts et nous en étions tous deux désolés pour elle. Violaine l'aidait de son mieux, en s'occupant énormément de Léa. Elle offrait à la petite fille des vêtements, des livres, des jeux, que sa maman n'aurait pu lui acheter. Et la plupart du temps, ma belle-fille restait dîner le soir avec nous. L'entraide en famille nous a toujours paru essentielle.

Avant de signer l'acte d'achat de notre nouvelle demeure, Violaine a eu une idée formidable.

– Et si nous aménagions notre maison en deux parties, qu'en dis-tu ? Nous pourrions aisément y réaliser deux logements, pas très grands, mais fonctionnels. Garance n'aurait plus de loyer à payer. Cela lui sortirait une énorme épine du pied. Bien entendu, elle devrait prendre quotidiennement le RER pour rejoindre la capitale, ainsi que Léa, mais une fois rentrées chez elles, elles bénéficieraient d'un confort de vie inégalable. Et nous les aurions tout près de nous.

L'émotion de ma belle-fille était palpable quand Violaine lui a expliqué son idée. Nous finissions de souper, un long silence nous a réunis. La réponse n'a jamais été formulée, un seul regard avait permis de comprendre que nous allions tous vivre ensemble. Il y a parfois des yeux étincelants de larmes qui savent remplacer les mots tendres.

Le jour de l'emménagement, Léa sautait de joie. Nous avons donc partagé tous les quatre pendant des années la même maison. Violaine et moi logions au rez-de-chaussée, Garance et Léa au-dessus de nous à l'étage.

Ernesto

J'aurais aimé que cette harmonie dure jusqu'à mon ultime vieillesse. Mais la vie n'est pas toujours telle qu'on aimerait qu'elle soit.

Notre Violaine nous a quittés brusquement il y a six mois. Un AVC nous l'a enlevée si vite que je crois encore chaque matin au réveil la retrouver endormie à mes côtés. Je parle d'elle au présent. Je n'ai toujours pas réussi à employer le passé, en ce qui la concerne. Elle reste vivante, mais mon cœur me fait mal, comme s'il était compressé par les serres d'un oiseau de proie. Cependant, je tente de rester positif, comme ma femme me l'a appris. Je respire, je vis, je ris pour elle. Pour sa fille et sa petite-fille, qui sont devenues aussi les miennes. Celles que je n'ai jamais eues, mais que j'ai tant espérées tout au fond de moi.

Aujourd'hui, sous un soleil radieux, nous voilà réunis dans notre jardin : Pierre, Adé, Garance, Léa, Maëlle, son mari Éric et moi. Nous avons tous décidé de rendre hommage à Violaine dans cet endroit, qu'elle aimait plus que tout autre au monde.

Les capucines, les œillets d'Inde, les soucis, la bourrache, le tournesol, les cosmos, toutes ces plantes utiles au potager, sont en pleine floraison.

Nous nous recueillons un moment en sa mémoire. J'ai prévu de lire un texte qu'elle a écrit. Ma gorge est serrée. Je chausse mes lunettes et j'inspire profondément plusieurs fois avant de poser mes yeux sur le feuillet blanc. Cette écriture régulière, penchée vers la droite, je la connais si bien.

Je déglutis et commence ma lecture d'une voix qui vacille.

À chaque saison, je retrouve dans notre jardin une partie du monde.

En hiver, la terre nue me fait penser à la spectaculaire puna, ces hauts plateaux arides et désertiques du nord-ouest de l'Argentine, que j'ai visités avec Ernesto. Mon imagination dérive entre volcans et lagunes, au cœur de la cordillère des Andes.

Au printemps, l'éclosion des fleurs du cerisier me transporte au Japon. Leurs pétales fugaces me rappellent combien la vie est courte et combien j'ai raison de profiter pleinement de ceux que j'aime.

En été, la couleur de l'eau de la piscine est celle, transparente, des océans lointains. Sa tiédeur aussi. Elle m'a tant inspirée, lorsque je me suis évadée par l'écriture dans les îles polynésiennes.

En automne, le jardin m'offre un petit coin de Canada, avec les feuilles flamboyantes de l'érable, qu'il embrase comme un feu de joie.

Garance

Dix ans de ma vie pour t'aimer. Pour apprendre à te connaître. À apprécier ta douceur. Ta générosité. Dix ans, c'est peu. Et pourtant, je n'ai pas le droit de me plaindre. Ces années ont été belles. Riches. Pleines. Elles ont comblé mon attente de toi. Ces pages qui étaient restées blanches au cœur du livre de ma vie, nous les avons écrites ensemble. En songeant à tous les bébés abandonnés sous X à la naissance qui ne rencontreront jamais leur mère, je me dis que j'ai eu une chance inouïe.

Certains enfants vivent avec leurs parents auprès d'eux, des adultes qui ne sont ni une maman ni un papa, juste des géniteurs. À mon sens, cela n'est pas mieux. Je pense à Paul. Si dur, meurtri au fond de lui-même. Le manque d'amour peut détruire. Je me souviens de ma réaction, quand j'ai appris ce qu'il avait été capable de faire, te suivre dans la rue afin de t'intimider, t'envoyer des lettres anonymes, dont une vraiment menaçante.

« Tu ne te rends pas compte, a-t-il crié. Cette femme est malfaisante !

– Malfaisant toi-même ! » l'ai-je invectivé.

Et je l'ai carrément mis à la porte.

Nous nous sommes revus quelque temps après, autour d'un café, et avons pu parler plus calmement. Du moins, au début de notre conversation. Je lui ai expliqué la situation dans laquelle tu te trouvais, lorsque tu m'as mise au monde. Puis, je lui ai raconté nos retrouvailles émouvantes, s'étant déroulées pendant le stage qu'il effectuait à Marseille.

Mes propos sincères indiquaient d'abord mes doutes, mes craintes légitimes envers toi, puis ils soulignaient ta personnalité authentique et bienveillante, qui m'a rapidement séduite. Ta capacité unique

d'écouter les autres et de compatir à leur souffrance, qui a dû faire de toi une psychologue hors pair, lorsque tu exerçais. Mes paroles démontraient aussi ton bonheur à me retrouver, ta joie de découvrir Léa. Mais Paul ne démordait pas de son idée. Pour lui, aucune excuse ne pouvait justifier la faute commise par « cette femme », comme il t'a nommée. Il a prédit que j'allais tout droit dans le mur, vers un avenir parsemé de désillusions. D'après lui, tu cachais bien ton jeu.

J'ai rétorqué qu'il projetait sur toi ce qu'il avait lui-même vécu avec sa propre mère. Qu'un travail sur lui-même serait certainement bienvenu, s'il voulait sortir un jour de cette douleur qui le minait. J'ai tenté de mettre dans ma voix et mon attitude toute l'amabilité possible. Mais furieux, il m'a fixée avec hargne et s'est levé brusquement. Il a conclu en disant que ce n'était pas la peine de discuter avec une fille aussi bornée que moi. Il m'a quittée sans un mot de plus. Notre rupture m'a soulagée. Les jours précédents, j'avais fini par comprendre que certains traits de sa personnalité ne pouvaient que nous conduire à une telle issue. On ne peut pas aider quelqu'un contre son gré.

Depuis, je n'ai pas rencontré l'homme dont je souhaite partager véritablement le chemin. Peut-être cela viendra-t-il un jour. Pour le moment, je vis des aventures éphémères. Les personnes qui m'importent réellement sont Léa, Ernesto et toi.

Aujourd'hui, tes proches sont réunis pour toi dans le jardin potager et j'ai presque l'impression de ressentir ta présence. Peut-être es-tu là, d'ailleurs, avec nous. Peut-être perçois-tu le dialogue intérieur que je t'adresse. J'ose croire que l'âme ne meurt pas.

Léa se cramponne nerveusement à mon bras. Elle a baissé la tête et sa frange de cheveux d'un blond si clair tombe devant son visage. Tu as bercé une grande partie de son enfance et le début de son adolescence. Ainsi que je l'espérais pour elle, Ernesto et toi l'avez aidée à ancrer ses jeunes racines en profondeur, dans le terreau de votre attention, de votre protection.

Vous lui avez offert votre temps sans compter, lui avez appris à aimer la nature. Peu à peu, j'ai vu ma fille prendre confiance en elle-même, au point de demander d'intégrer l'école primaire, puis le collège de notre quartier. Grâce à votre soutien de chaque jour, aidée par un auxiliaire de vie scolaire, elle a réussi par sa volonté et sa détermination à s'adapter.

Elle tenait à rentrer tous les midis à la maison, pour déjeuner avec toi et ton homme. Cela lui permettait aussi de se ressourcer un petit moment dans son univers. Maintenant que tu n'es plus avec nous, les cartes sont brouillées. Nous avons dû nous organiser différemment. Tu me manques, maman. Je te fais la promesse de continuer à m'occuper avec soin de ton Argentin.

Pierre

On croit parfaitement connaître ses proches et pourtant, ils taisent parfois des secrets qui n'appartiennent qu'à eux. J'ai découvert avec stupéfaction la zone d'ombre de Violaine quand, pour la première fois, elle nous a parlé de Garance, qui venait tout juste de réapparaître dans sa vie. Par la même occasion, elle nous a dévoilé l'existence de Léa, sa petite-fille. J'ignorais complètement que ma sœur avait porté un enfant et l'avait mis au monde ! Quant à Adé, sa meilleure amie depuis toujours, elle n'en savait rien non plus. Nous sommes tous deux tombés des nues.

Je sais bien qu'il vaut mieux éviter de juger, que n'étant pas à leur place, on ne peut vraiment comprendre les motivations profondes des autres. Hors de l'époque, du contexte, mon avis sera forcément faussé, altéré. Cependant, après la découverte de ce secret de famille, la colère m'envahit. Comment aurais-je pu concevoir que dans le passé, notre mère se serait livrée à un tel calcul, aurait échafaudé une telle machination, visant à sauvegarder les apparences ? Que préférant couper court aux ragots, elle aurait poussé dans le plus grand secret sa fille encore si jeune à abandonner son enfant ? Comment excuser ses mensonges éhontés sur la santé de Violaine à dix-huit ans, nécessitant un long séjour à la montagne, qu'en toute bonne foi Adé et moi avons crus ? J'ai brutalement découvert cet aspect insensible de la personnalité de notre mère, que j'ai par ailleurs tant aimée. Quant à notre père au tempérament si humain, comment penser qu'il ait volontairement cautionné cette terrible décision imposée à Violaine ? Il est des mystères qui me dépassent.

Je revois ma fille, ma Romane, lorsqu'elle était enfant. L'adoration que lui portait sa tante. Je réalise aujourd'hui que l'immense affection

de Violaine envers elle devait être exacerbée par le manque crucial de Garance. Qu'à travers Romane, elle exprimait aussi son amour de mère. Mon Dieu, comme je comprends que le moral de ma sœur ait dégringolé aussi bas que le mien, après la disparition de ma petite rouquine ! Elle me l'affirmait haut et fort, mais je n'avais jamais voulu l'admettre. Je pensais être forcément le plus accablé, devant la cruauté du destin.

Alors que la présence du soleil ravive habituellement mes idées sombres, le bleu somptueux du ciel au-dessus de nos têtes ne peut aujourd'hui atténuer ma peine. Après ma fille, perdre ma sœur représente une épreuve insoutenable. Pourquoi a-t-il fallu qu'elle parte avant moi ? Ce n'est pas juste, j'ai neuf ans de plus qu'elle.

Pourtant, en écoutant la voix fêlée d'Ernesto lire les mots écrits par Violaine, je me dis que je ne suis pas le plus malheureux. Moi, j'ai la chance d'avoir Adélaïde auprès de moi. Mon Adé, ma blonde, ma petite femme, qui se tient debout à mes côtés, vêtue d'une jupe et d'un chemisier de couleurs foncées. Je la connais depuis l'adolescence. Je l'avais perdue de vue durant quelques années et j'ai pu la retrouver grâce à Violaine. Nous avons réalisé à ce moment-là que notre attirance dépassait la simple amitié. Oui, mon bonheur, je le dois à ma sœur. À son premier roman, qui, lorsqu'elle me l'a envoyé, est venu m'ébranler. Me bousculer. M'extirper de la solitude dans laquelle je m'étais enlisé, après le décès de ma petite Romane.

Tandis que les phrases poétiques de Violaine nous enveloppent, que ses mots nous touchent en plein cœur, la déroute de l'âme d'Ernesto est perceptible. Il reste droit, immobile, mais ses mains cuivrées tremblotent, ses veines palpitent fort dans son cou. Heureusement que Garance et Léa sont là, pour le soutenir au quotidien.

De mon côté, je ne lâcherai jamais mon ami venu de l'autre côté de l'Atlantique. Il peut compter sur mon indéfectible soutien. Je vais soumettre à Adé l'idée qui émerge à l'instant dans mon esprit : nous viendrons autant que possible lui témoigner notre affection. Partager des moments chaleureux avec lui.

Maëlle

Sur l'autoroute qui file vers le sud, Éric et moi faisons une halte pour nous restaurer et nous détendre un peu. Nous sommes installés dehors, à une table de la cafétéria. Non loin de nous, une maman donne le biberon à son bébé. L'enfant a des cheveux fins d'un blond chaud, doux mélange d'ambre et de mordoré. L'homme qui l'accompagne, son mari sans doute, plaisante avec une femme âgée et une gamine à la chevelure courte et châtain clair comme son père. Leurs éclats de rire égaient ce tableau familial, qui me renvoie en pensée vers les miens. Tandis qu'Éric me fait face, attaquant sa salade composée avec appétit, je tartine un morceau de pain aux céréales avec du pâté de foie. Notre fille Coline est devenue végétarienne depuis bien longtemps. Nous avons eu de nombreuses discussions animées avec elle sur ce sujet. Personnellement, je continue à manger de la viande. Mais je l'avoue, beaucoup plus modérément qu'avant.

Après ses questionnements existentiels, ses errances, ses expériences plus ou moins heureuses, notre fille vit maintenant dans un écovillage des Pyrénées espagnoles. Pour notre plus grand bonheur, elle a rencontré Luis, un Espagnol adorable. Ils nous ont offert deux petits-fils. Des jumeaux, Juan et Paco. Trois ans, magnifiques et en pleine forme.

Ayant loué un gîte près de leur lieu de vie communautaire, Éric et moi allons rendre visite à Coline et sa petite famille durant quelques jours.

Je pense à mon amie Violaine, qui m'a soutenue d'une manière exceptionnelle durant la période où j'étais si déprimée. À sa patience. Sa générosité. Son écoute incroyable. Sa profonde gentillesse. Même si nous avons eu quelques démêlés dans le passé elle et moi, je ne veux

garder que le meilleur. Violaine m'a offert une véritable leçon de vie. Elle m'a montré que la parole peut aider à dénouer une angoisse, lorsque celle-ci devient aiguë et peu à peu nous paralyse. Un cri silencieux, resté bloqué dans la gorge durant des années sans que l'on s'en rende compte et qui réapparaît, réactivé par un contexte particulier.

J'ai réalisé combien les souffrances anciennes ont le pouvoir d'influer sur le quotidien. Par la suite, mon amie m'a parlé du concept incroyable de *psychologie transgénérationnelle*. J'ai découvert que parfois, nous pouvons encore souffrir d'intenses blessures intérieures vécues par nos ancêtres. Une véritable mémoire familiale, provoquant des fêlures inconscientes qui empêchent d'avancer.

En plus de son talent reconnu d'écrivaine, Violaine était une fantastique psychologue, dont le souvenir emplira toujours mon cœur d'une infinie reconnaissance. D'une éternelle gratitude.

À la suite de notre travail ensemble, j'ai pris le temps de discuter longuement avec Coline. De lui révéler mon enfance auprès de Charlotte et de mes parents. Ma fille ignorait ce pan de ma vie et en a été très émue.

Depuis quelques années, j'ai décidé de m'investir davantage dans l'institut spécialisé où vit Charlotte. J'y anime bénévolement deux ateliers manuels par semaine. Ma sœur y participe toujours avec plaisir.

J'ai choisi tout d'abord le modelage de l'argile. Avec mes « élèves », nous aimons plonger nos doigts dans cette matière malléable, douce et un peu humide, afin de faire naître de fragiles sculptures imaginaires. C'est une sensation voluptueuse et je vois sur tous les visages le plaisir simple qu'elle procure. Les personnes trisomiques ne feignent pas. Elles savent sans calcul laisser la joie inonder leurs traits et déborder dans leurs attitudes. La séance suivante, lorsque les œuvres sont cuites, nous les peignons. Les couleurs jaillissent au bout des pinceaux malhabiles. Illuminent les réalisations individuelles. Les parent d'habits de lumière. Les rires fusent. Les yeux pétillent.

Ce sont surtout des femmes qui participent à mon deuxième atelier. Il permet la conception de jolis bijoux, en assemblant perles, breloques et tissage.

Toutes ces compositions décoratives sont proposées à la vente, lors d'une fête annuelle qui se déroule dans le parc ombragé de l'institut. Les familles des pensionnaires y sont conviées et s'y réunissent volontiers.

Grâce à ces ateliers, j'allie mon goût de la création à celui de la transmission, du partage. Et je profite de Charlotte au maximum, puisque malgré un pronostic de vie écourtée, j'ai la chance qu'elle soit toujours là.

La famille près de nous a fini de déjeuner et regagne une voiture rouge, à la plaque d'immatriculation étrangère. Les cheveux blonds et châtains disparaissent, laissant vide l'espace derrière Éric. Pendant qu'il sirote son expresso, je suis des yeux les courbes des pommettes saillantes de mon homme, celle de sa mâchoire carrée bien rasée. Une bouffée de gratitude afflue en moi.

Malgré un début d'existence difficile, l'espoir a toujours allumé dans mon âme sa petite lueur. Parfois un peu vacillante, mais présente. Il faut faire confiance à la magie de la vie. À son inimaginable inventivité. J'ai eu raison d'y croire. Car quoiqu'on puisse en dire, c'est bien l'amour qui fait vivre. Autour de moi, il a tissé une étoffe solide, aux couleurs de la tendresse. Éric et son sourire irrésistible, ses bras réconfortants. Charlotte et sa fragilité émouvante. Coline et sa franchise désarmante, son affection un peu rude. Luis, mon gendre attentionné, plein d'humour et d'énergie. Juan et Paco, mes fiertés, petits hommes en devenir, éclatants de joie de vivre. À eux tous, ils représentent mes piliers. Mon socle vivant. Celui à partir duquel je peux m'ouvrir. Me déployer. Faire éclore chaque jour en moi le bouquet de toutes les promesses.

Adélaïde

La bouche de Pierre est tiède. Mes lèvres la goûtent, tandis que mes mains parcourent son torse nu. Les poils blancs sur sa poitrine sont doux, j'aime y laisser courir mes doigts. Y promener mes joues aussi, pour en apprécier la moelleuse ondulation. Y plonger mon nez, qui se délecte de l'odeur légère de son parfum préféré. Coller mon oreille tout près de son cœur qui palpite. Pierre rit.

– On dirait un petit animal, s'amuse-t-il.

L'hilarité me gagne. J'ai toujours eu besoin de toucher, de sentir, avec toute ma peau. Avec mon mari, l'amour est joyeux. Nous avons passé l'âge où les étreintes se teintent de sérieux, par inexpérience ou manque de confiance en soi. Notre complicité est renforcée par des jeux amoureux, que nous inventons au gré de nos envies. L'absence d'orgasme ne nous dérange pas, lorsqu'il n'est pas au rendez-vous. Nous prenons le plaisir comme il vient, quand il vient, sans jugement ni attente excessive. Pour m'être confiée à Violaine, je sais qu'avec Ernesto, ils partageaient cette même façon de voir les choses. Est-ce une manière d'être, plus sage, qui vient avec le temps, quand, dans un couple, la tendresse remplace la passion ?

Je connaissais Violaine depuis mon enfance. Elle était la sœur que je n'ai jamais eue. Ma confidente. Mon amie de cœur. Du plus loin que je me souvienne, sa présence m'a toujours accompagnée. Pierre, c'était l'adolescent joueur et attentif à qui je vouais déjà toute petite une totale admiration.

Le fait que Violaine se mette à écrire et que ses livres aient un tel succès ne m'a pas étonnée. Enfant, elle jouait avec les mots. Elle recherchait les plus beaux, ceux qui sonnaient le mieux à son oreille musicale. Elle les assemblait, les faisant chanter en créant des mélodies singulières, qui n'appartenaient qu'à elle. Violaine était une

magicienne de la langue française. Elle était faite pour écrire. Mais parfois la vie emprunte de longs détours, avant que nous ne puissions réaliser nos rêves.

Mon amie a effectué des études de psychologie et s'est consacrée à son métier. Avec la passion dévorante que je lui ai connue dans tout ce qu'elle entreprenait. Il lui a fallu attendre l'âge de cinquante-cinq ans pour oser se lancer dans l'écriture de son premier roman. Comme un fruit qui prend le temps de mûrir lentement sur l'arbre, son premier livre dont la profondeur secrète s'adressait à Pierre a su toucher les lecteurs par sa force et son épaisseur. Sa puissance brute. Sa vérité sans artifice. Puis, habitée par son histoire, emportée par ses personnages, Violaine a laissé s'exprimer sa plume, rédigeant coup sur coup un deuxième et un troisième opus. Y déversant de façon subtile ses rêves, ses problèmes de couple, sa souffrance cachée. Et sa vision positive de la vie a fait merveille.

Pour moi qui la connaissais si bien, il est évident que dans son troisième roman, elle a voulu qu'Emma connaisse la chance que la vie lui avait refusée. Que le petit de son héroïne, grandissant dans son ventre d'adolescente, soit pleinement accepté par sa famille. Que la jeune fille ne soit pas brutalement dépossédée de la chair de sa chair. Et qu'elle puisse continuer au mieux à construire son avenir, en sachant son enfant entouré d'amour.

– C'est pas vrai ! Tu plaisantes ? s'écrie Pierre.

Il est au téléphone et sa manière de parler, virile, directe, me permet de comprendre qu'Ernesto se trouve à l'autre bout du fil. Curieuse, je m'approche. Mon homme a l'air sidéré. Il s'est soudain laissé choir dans un fauteuil près de lui et son visage exprime une réelle stupéfaction. Je piétine d'impatience. Au bout d'un temps qui me paraît interminable, Pierre raccroche. Sans plus attendre, je m'enquiers :

– Alors ?

– Je n'en reviens pas, commence-t-il avec malice, faisant exprès de ne pas me révéler immédiatement la teneur de la conversation.

Je lui donne une légère bourrade dans l'épaule.

– Allez, dis-moi ! Que se passe-t-il ? Un problème avec Léa ? Garance ?

Le sourire radieux de Pierre me rassure.

– Non, Adé, tout va bien. Ernesto vient de m'apprendre une

nouvelle incroyable. De l'au-delà où elle nous voit peut-être, Violaine n'a toujours pas fini de nous surprendre.

Léa

Mon cher journal,

Vu que mamie Violaine est partie au ciel, ça fait un grand vide, alors j'ai besoin de m'épancher auprès de toi. Je suis sûre que tu vas me faire du bien. Mamie m'a souvent répété qu'écrire lui avait été d'un grand secours. Cela a même changé sa vie.

Je t'ai choisi avec une couverture solide, sur laquelle des oiseaux bleus tournoient sur un fond d'or. Comme s'ils volaient librement dans un rêve fantaisiste, où l'on peut changer les couleurs de la réalité. Le plus important, c'est que tu possèdes un petit cadenas. Je porterai toujours ta clé sur moi, accrochée à un fin cordon de cuir noir autour de mon cou, comme ça personne ne pourra violer mes secrets. Ils ne nous appartiendront qu'à toi et à moi. Sauf si je deviens un jour un grand écrivain, comme j'aimerais tant. Alors, tu seras peut-être publié.

– Mardi 10 septembre 2030 –

Je suis née dans une clinique privée de Barcelone, par procréation médicalement assistée. Maman m'a expliqué qu'elle me désirait très fort et qu'en Espagne, la PMA est ouverte aussi bien aux femmes célibataires – comme l'était maman quand elle a pris sa décision – qu'aux couples. Toutes ses économies y sont passées.

Alors autant dire qu'avant de retrouver mamie, maman et moi, on n'avait pas vraiment de famille. Aujourd'hui, ma grand-mère n'est plus avec nous. Il nous reste papy Ernesto. J'essaie de le faire rire, comme mamie Violaine en avait le secret. Je ne supporte pas de voir la tristesse au fond de ses iris aussi foncés que l'ébène, ni de constater les nouvelles rides qu'elle creuse sur la peau cuivrée de son visage. Car, mine de rien, c'était une rigolote, ma mamie. Et je crois que je réussis pas trop mal à l'imiter. Maman et papy Ernesto sont parfois pliés en deux de fou rire devant mes

pitreries.

– Mercredi 11 septembre –

En plus de son optimisme à toute épreuve et de son humour, je crois que mamie Violaine m'a aussi transmis son virus. Pas celui de la grippe, ni de la gastro qui fait mal au ventre et donne la nausée. Encore moins celui de la pandémie qui a tellement inquiété le monde entier en 2020 et en 2021. Non, son virus à elle. Celui des mots. Même si je ne les entends pas toujours, quand ils sont prononcés par les autres. Alors, je les écoute dans ma tête. Pendant des heures. Je tente des associations improbables, par exemple « un silence tonitruant ». Ou alors, je me délecte des sonorités que je découvre, en auscultant mieux la langue française. J'invente des jeux, en découpant les syllabes et en les assemblant. J'écris des poèmes.

– Tu n'es pas la petite-fille de ta grand-mère pour rien, me dit parfois maman en riant.

Et ce constat me fait toujours super plaisir. Il me prouve que l'on peut être presque sourde de naissance et aimer faire chanter les mots.

– Vendredi 13 septembre –

C'est grâce à mamie que j'ai pu découvrir la danse freestyle. Cette discipline artistique me fait tant de bien. J'avais six ans quand elle m'a expliqué les bienfaits du sport et m'a demandé de réfléchir à ce que je souhaiterais faire : gymnastique, équitation, athlétisme, natation… ? Je lui ai répondu sans hésiter :

– J'aimerais danser.

Elle s'est étonnée.

– Tu auras peut-être du mal à bien entendre et à suivre la musique.

– Je sentirai les vibrations les plus basses, lui ai-je répondu. Ce sont elles qui donnent le rythme. Mamie, s'il te plaît… Je voudrais faire du freestyle.

Et, lui demandant aussitôt d'insérer l'un de mes CD préférés dans le lecteur et de le mettre à plein volume, je lui ai offert une petite démonstration qui a paru la convaincre. Peu après, elle m'a accordé mon premier cours, en m'inscrivant à l'école de danse. Jusqu'à ce qu'elle nous quitte, elle a réglé mes leçons chaque trimestre. Ma mère a tenu à prendre la suite depuis. Je sais que maman n'a pas beaucoup d'argent, mais elle connaît mon réel besoin de danser et elle le prend en compte dans son budget. J'ai beaucoup de chance ! Mon carnet adoré, je reviens juste de

mon cours de freestyle. Je suis tellement contente. En nage, mais détendue. À la fois tonique et légère. Car mes jambes, mes bras qui se déploient en rythme avec la musique, me permettent de relâcher mes tensions nerveuses. De me défouler, de reléguer au loin les difficultés quotidiennes dues à mon handicap. De libérer mes émotions enfouies. De faire valser les mots dans ma tête. Nous apprenons de nouveaux mouvements, nous améliorons nos possibilités physiques, notre souplesse. Nous travaillons sur des chorégraphies, puis à la fin du cours, nous improvisons en toute liberté. C'est le moment que je préfère. J'occupe l'espace de la salle. Je respire. Je me sens en vie. Avec les mots, la danse est ce que je préfère. En plus, j'ai rencontré ma meilleure amie Solène, dans les vestiaires de l'école F Danse studio.

En ce moment, je passe vite du rire aux larmes. Les larmes parce que mamie Violaine n'est plus là et les rires car je tiens à rester positive, comme elle me l'a appris. Mon carnet, je sens que tu deviens déjà mon ami. Je te laisse, je dois prendre une douche car je sens que la sueur a collé mes vêtements sur ma peau.

– Samedi 14 septembre –

Lorsque j'avais quatre ans, nous sommes parties de Tarbes, dans les Pyrénées où nous vivions, maman et moi. Je n'ai pas très bien compris pourquoi, à l'époque. Maintenant, je sais que maman avait retrouvé mamie à Paris. Enfin, pour être plus précise, elle était certaine que l'écrivain Violaine Fabre dont tout le monde parlait dans l'univers de la littérature était sa maman à elle. Non seulement mamie avait le nom et le prénom qui figuraient dans le dossier de maman, mais en plus, elle était malentendante comme moi. Et puis, maman m'a confié qu'elle le sentait très fort au fond d'elle-même. Nous avons emménagé dans un petit appartement près de celui de mamie Violaine. J'en suis bien heureuse, sinon je n'aurais jamais connu ma grand-mère.

– Dimanche 15 septembre –

Aujourd'hui, j'ai aidé papy Ernesto au potager. Pour mes quatorze ans, on a planté un nouvel arbre, un pêcher, près du cerisier que mamie aimait tant. Les pêches sont mes fruits préférés. Papy dit que le goût des miennes sera complètement différent de celles que maman achète au supermarché. Je demande à voir ou plutôt à savourer, car je suis une grande gourmande, comme le fait souvent remarquer mon grand-père. Mince mon cher carnet,

je dois te laisser, c'est l'heure de quitter ma chambre pour aller dîner.

– Mercredi 18 septembre –

Cet après-midi, il n'y a pas collège. J'y travaille pas trop mal, sans plus. Les profs disent que je pourrais mieux faire. Je ne vois pas pourquoi, du moment que j'ai la moyenne dans toutes les matières. Et puis, pour devenir écrivain, je n'ai pas besoin de m'acharner à apprendre et à comprendre les leçons de maths ou de physique. Plus tard, ce que j'aimerais, c'est faire des études de lettres modernes. Peut-être à la Sorbonne. Je rêve d'approcher l'esprit des grands auteurs français. Réussir à comprendre leurs pensées, leurs façons de les restituer par l'écriture. J'en ai parlé à maman l'an dernier, mais elle a éludé, en disant qu'on verrait en temps voulu. Je sais pourquoi elle m'a répondu cela. Des études, ça coûte cher et elle ne peut pas faire beaucoup d'économies, avec son emploi de caissière. Je me suis dit alors que malgré ma fatigue intense en fin de journée à cause de ma surdité, je trouverais un job pour les payer. Mais depuis peu, la situation a complètement changé. Chez le notaire, maman a eu une surprise incroyable. Elle m'a tout expliqué. Nous ignorions que mamie Violaine m'avait ouvert un livret à la banque depuis mes dix ans. En accord avec papy Ernesto, elle versait tous les droits d'auteur de ses romans sur ce compte, afin que je puisse un jour effectuer les études de mon choix. Elle l'a spécifié dans son testament. Et elle a mentionné qu'elle souhaitait que cela continue ainsi. Je danse de joie. Mamie Violaine avait pensé à mon avenir !

Ma généreuse petite mamie, tu étais la plus merveilleuse des grands-mères. Grâce à toi et papy Ernesto, je sais que je pourrai réaliser au moins une partie de mes rêves.

Ernesto

C'est en voulant utiliser l'ordinateur de Violaine – puisque je n'en ai pas d'autre – que j'ai découvert deux fichiers incroyables et pour le moins inattendus. Ma femme avait créé un dossier intitulé *MON PROJET*, dans lequel ils étaient lovés, comme en attente d'être découverts. Le premier fichier contient… un nouveau roman ! Celui que Violaine a dû écrire peu à peu, au fil des années, quand elle en trouvait le temps. Car entre Léa dont elle s'est énormément occupée, Garance qu'elle a soutenue de son mieux, l'attention qu'elle me prodiguait et notre jardin réclamant tant de soins, elle n'avait pas beaucoup de moments à elle.

À vrai dire, il m'a toujours paru étrange que ma femme abandonne totalement l'écriture, qui l'a tellement portée et a métamorphosé sa vie. J'ai lu avec avidité ce récit complètement différent de ses trois œuvres déjà éditées. Un texte autobiographique, qui, s'il est publié, ne pourra laisser indifférents ses anciens fans. Car Violaine y a dévoilé son secret, farouchement gardé jusqu'à la réapparition de Garance. Avec son style poétique qui n'appartenait qu'à elle, elle a su susciter des émotions pures. Authentiques. Faisant vibrer l'âme en profondeur. Ma douce ne calculait rien, elle écrivait tout simplement à l'encre de son cœur.

Malgré moi, j'ai dû plusieurs fois essuyer une larme sur ma joue, au cours de ma lecture. J'étais ému, mais pas triste. Car si Violaine n'hésitait pas à décrire la vie avec réalisme, avec ses difficultés, ses souffrances, elle ne laissait jamais ses héros sans solution. Dans chacun de ses ouvrages, ils puisent dans leurs ressources. S'épaulent entre eux. S'entraident de leur mieux. Et ils retrouvent immanquablement le chemin du bien-être et de la joie.

J'ai contacté Éloïse Marie pour lui annoncer ma découverte. Une démarche qui s'imposait, car le projet annoncé en titre de dossier et détaillé dans le second fichier nécessite l'édition de ce roman posthume.

La réponse de l'éditrice ne s'est pas fait attendre. Ainsi que je le prévoyais, elle est bluffée.

Adressez-moi le fichier par retour de mail, m'a-t-elle demandé.

Je lui ai envoyé le roman il y a deux jours. Aujourd'hui, dans ma boîte mail, un nouveau message m'attend :

Cher Ernesto,

J'ai passé la soirée d'hier et une bonne partie de la nuit à lire Violaine. Cet ouvrage est sans aucun doute son meilleur livre. Un diamant, que les lecteurs vont s'arracher. Quand pouvez-vous venir signer le contrat ?

Bien à vous,

Éloïse Marie

– Du Violaine tout craché, s'émeut Pierre au téléphone, quand, après lui avoir parlé du roman, je lui dévoile le contenu du second fichier. Tu sais bien que ma sœur a toujours pensé davantage aux autres qu'à elle-même.

Je suis tout à fait d'accord. Ma femme possédait avant tout une âme généreuse et altruiste. Durant l'exercice de sa profession, ses patients ont bénéficié de son écoute empathique. Patiente. Intuitive. Ainsi que de sa sensibilité à fleur de peau. Au quotidien, elle tentait toujours d'apaiser les douleurs. De poser des mots gentils sur le désarroi, la tristesse de ceux qui l'entouraient. Comme un pansement cicatrisant sur une plaie. Elle avait un cœur de mère pour ses semblables.

Après ma conversation avec Pierre, j'ouvre une fois de plus l'ordinateur, ainsi que ce fameux second fichier. Je le lis et le relis. J'ai déjà réfléchi intensément aux bouleversements qu'il allait induire dans ma vie. Plus question de me la couler douce, en retraité tranquille. C'est impossible désormais, avec cette idée vertigineuse ayant éclos dans l'esprit de Violaine. Où trouvait-elle cette source jaillissante ? Cette imagination bouillonnante ?

La construction réfléchie de son plan me fait sourire, comme lorsque je l'ai découvert. Je reconnais bien là ma femme : rêveuse et

cartésienne à la fois, passionnée et méthodique.

MON PROJET

PUBLIC CONCERNÉ : enfants et adultes sourds, malentendants et (ou) acouphéniques

RAISONS DE MON IMPLICATION :

– Ces personnes vivent une souffrance psychique importante et méconnue. Voire une véritable détresse. J'en connais quelque chose, ainsi que Léa. Ernesto et Garance qui nous accompagnent, aussi. Puisque les conditions me paraissent réunies, je me dois d'aider ces êtres blessés, dans la mesure de mes moyens. D'unir dans le même but mon expérience professionnelle et personnelle.

– Un nouveau centre de consultation psychologique pour sourds et malentendants sera le bienvenu dans notre capitale, qui en compte trop peu.

DÉFINIR LE SOUTIEN apporté :

– Accueil et écoute des patients. Accompagnement psychologique, en toute confidentialité.

– Informations, conseils.

– Éventuellement, si nécessaire : accompagnement vers une orientation professionnelle.

ACTIONS PRÉVUES :

– Créer une association loi 1901.

Nom envisagé : Lieu d'Ecoute et d'Accompagnement (LEA) pour sourds et malentendants ; sous réserve que ma petite-fille le valide.

– Trouver un local bien situé, facilement accessible par les transports en commun. Loyer raisonnable.

– Rechercher un ou une psychologue motivé(e) par cette démarche particulière et désirant s'y investir sans réserve. Il ou elle sera salarié(e) de l'association. Mi-temps, temps partiel ou temps plein ? À voir.

– Le ou la former à la langue des signes.

VERS UN ÉLARGISSEMENT de l'aide :

Créer un groupe d'échanges avec le ou la professionnel(le) et des malentendants, autour des difficultés rencontrées au quotidien. Par exemple, une réunion une fois par semaine. (Je pourrais peut-être y

participer ?)

FINANCEMENT :

– Les droits d'auteur de mon nouveau roman.

– Une aide apportée par des lecteurs, sensibilisés à cette cause ? Via *une plateforme de financement participatif ? À creuser.*

Le soir est tombé sans que je m'en aperçoive. Dans le salon, les ombres recouvrent d'un voile sombre les meubles, l'ordinateur. Je frissonne. Je revois ma douce, si souvent rieuse, malgré son handicap. Elle en parlait peu, mais je percevais pleinement ses difficultés à communiquer, à comprendre les autres.

Le rire de Léa retentit au-dessus de ma tête. Ses éclats de gaieté, qui ressemblent tant à ceux de ma femme, ricochent dans la pièce. Je ferme les yeux, m'abreuvant de cette joie vive.

C'est justement parce que leur handicap commun m'a toujours laissé désemparé, étreint par un violent sentiment d'impuissance, que je vais agir. Je réalise soudain combien j'ai besoin de cet engagement fort. Je refuse que les espoirs portés par Violaine à travers son projet ne s'incarnent pas. Qu'ils ne constituent qu'un rêve friable. Il faut qu'ils deviennent une réalité. Cette association sera pour moi comme une prolongation de ma femme. De mon amour pour elle. Et si les droits d'auteur ainsi que l'aide de certains lecteurs ne suffisent pas, j'irai frapper à toutes les portes, j'y mettrai toute l'énergie et la foi qu'elle y aurait consacrées.

Ce centre existera, exactement comme Violaine l'envisageait. Je prendrai le temps qu'il faudra, mais je trouverai le local adéquat. Mes mains de bricoleur le transformeront en un lieu d'accueil chaleureux. Je dénicherai la « bonne personne » qui le fera vivre. Et si la chance veut bien nous sourire, peut-être que, par la suite, un ou deux autres professionnels permettront de former une équipe. Oui, je ferai cela. Pour les personnes déficientes auditives en réelle détresse. Pour les enfants comme Léa et leurs parents, qui ont tellement besoin d'aide. Et bien sûr, en premier lieu, en mémoire de Violaine.

Ce sont des projets forts comme le sien qui permettent au monde d'avancer dans la bonne direction. Celle où peuvent éclore, ainsi qu'elle aimait à le formuler, des fleurs d'humanité.

Remerciements

Merci tout d'abord à Prisma Media et aux Nouveaux Auteurs d'avoir organisé ce Prix du développement personnel Femme actuelle 2022.

Merci à Valérie, mon adorable éditrice de Prisma Media, ainsi qu'à Ambre. Je n'aurais jamais imaginé le merveilleux accueil que vous m'avez réservé.

Merci à vous, Jean-Laurent, mon éditeur des Nouveaux Auteurs, pour votre gentillesse et votre disponibilité.

Merci à toi Laurent, mon mari, qui as toujours cru en moi. J'ai souhaité mettre en lumière ton handicap, grâce à mon héroïne Violaine. Je suis tellement admirative devant ton courage et ta joie de vivre, malgré les difficultés.

Merci à vous, mes chers parents. Vous m'avez appris l'ouverture aux autres, la solidarité et la bienveillance. Je vous dois en grande partie ces « fleurs d'humanité », dont j'espère avoir parsemé mes pages.

Merci à toi, Valérie, ma cousine, avec qui je partage l'amour des mots depuis l'adolescence. Je n'oublierai jamais nos vacances d'alors, passées à créer passionnément d'improbables poèmes.

Merci à toute ma famille et à mes amis pour votre précieux soutien. Grâce à vous et à l'instar de Violaine, j'ai osé montrer mes écrits et pu ainsi réaliser mon rêve d'enfant.

Merci aux lectrices et aux lecteurs qui me suivent sur Facebook depuis le début de mon aventure littéraire, en tant qu'auteure autoéditée. Je ne peux bien sûr vous nommer toutes et tous, mais sachez que votre confiance et vos fabuleux retours de lecture me touchent toujours profondément. Votre enthousiasme est ma force lorsque je doute.

Une mention spéciale pour vous, Hortense, Monique, Corinne, Lidia, Fabienne et Dominique.

Enfin un grand MERCI à toi, chère lectrice ou cher lecteur, qui viens de me lire. J'espère sincèrement que l'histoire de Violaine aura su toucher ton cœur.

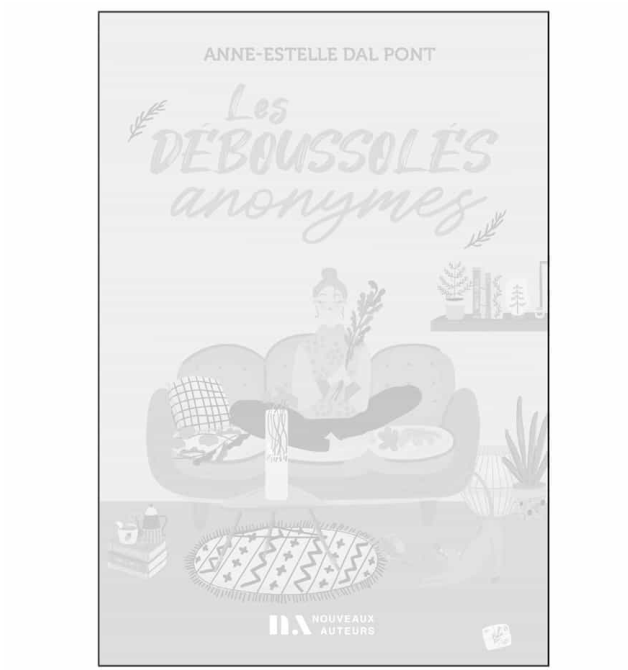
Lorsqu'elle se retrouve en télétravail, Sélina découvre un bar à chats situé en face de chez elle. En concluant un marché avec le patron, elle découvre l'univers félin et une nouvelle façon de profiter de la vie en toute légèreté.

Disponible en librairies et en version e-book

GAGNANT PRIX *Femme Actuelle*
DU MEILLEUR ROMAN
DE DÉVELOPPEMENT PERSONNEL

Présidente : Florence Servan-Schreiber

« Un personnage qui nous ressemble dans une intrigue réparatrice qui m'a redonné envie de me servir de mes mains, de toute urgence. »



Un roman plébiscité par un comité de lecture grand public.

Disponible en librairie et en version e-book

GAGNANT PRIX *Femme Actuelle*

ROMAN DE L'ÉTÉ 2021

« Une histoire addictive ! »
Françoise BOURDIN, présidente du jury

Pour exister encore

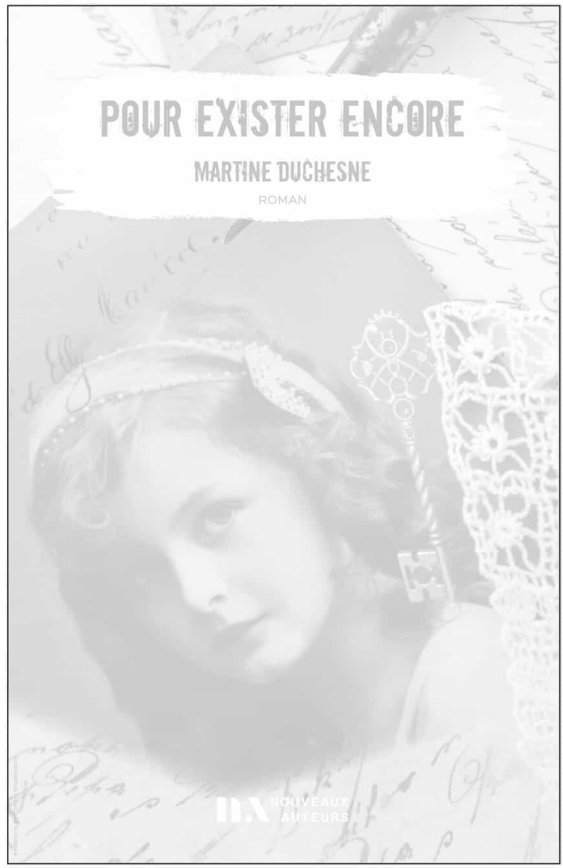
Martine Duchesne

Trois générations sous le sceau d'un secret au dénouement inimaginable ! Magistral !

Femme Actuelle

Une histoire aussi douloureuse que belle où le besoin de connaître la vérité resserre les liens et libère de vieilles tensions.

Dans la ferme qu'elle vient d'acheter, Emma trouve un vieux magazine oublié dans un coin de grenier. Glissé entre ses pages un feuillet sur lequel sont écrits des mots en forme de châtiment. Intriguée, elle rencontre Émilie l'ancienne propriétaire et découvre une vieille dame de quatre-vingt-deux ans, écrasée de remords sous le poids d'un secret lié à son passé. Bouleversée par sa détresse, Emma décide de l'aider, mais elle se heurte à son mutisme. Quelle sombre vérité se cache derrière ce passé dont Émilie ne veut rien dire ?
Pour comprendre, Emma va partir là où tout a commencé. Là où l'exil d'Émilie pendant la Seconde Guerre mondiale a fait de sa vie un cauchemar…



Un roman plébiscité par un comité de lecture grand public.

Disponible en librairie et en version e-book

NOUVEAUX AUTEURS

RÉVÉLATEUR DE TALENTS LITTÉRAIRES

Chaque année, le Comité de lecture bénévole des Nouveaux Auteurs, constitué de plus de 10 000 lecteurs passionnés, évalue des milliers de manuscrits pour révéler les talents littéraires de demain. Depuis 13 ans, plus de 150 nouveaux talents ont ainsi été découverts et plus de 200 romans ont été publiés.

VOUS ÊTES AUTEUR ?

VOUS ÊTES LECTEUR ?

Rendez-vous sur : www.lesnouveauxauteurs.com

Avec Femme Actuelle publiez votre livre et réalisez votre rêve de devenir auteur

Éditez votre livre en 3 étapes seulement !

1

Créer son livre : choix de la couverture, correction, service éditorial…

2

Imprimer et recevoir son livre chez soi dans la quantité souhaitée

3

Diffuser ses livres papier et ebook, dans des milliers de librairies pour en percevoir les revenus

Notre service permet à chacun d'éditer et de rendre disponible de manière simple, autonome et sécurisée son livre auprès de millions de lecteurs.

Inscrivez-vous et testez gratuitement
en 2 clics dès aujourd'hui !

EN CADEAU,

téléchargez vos 2 premiers
ateliers d'écriture
en vous rendant sur :

www.femmeactuelle.fr/autoedition

Retrouvez tous nos ouvrages
sur www.editions-prisma.com

Éditions Les Nouveaux Auteurs
16, rue d'Orchampt 75018 Paris
www.lesnouveauxauteurs.com

Éditions Prisma
13, rue Henri Barbusse 92624 Gennevilliers Cedex
www.editions-prisma.com

Directeur des éditions Nouveaux Auteurs : Jean-Laurent Poitevin

Pour les Éditions Prisma :
Responsable éditoriale : Ambre Rouvière
Correction et composition : Nord Compo
Conception graphique de la couverture : Nord Compo Multimédia
Illustration de couverture : © Shutterstock/Dolores Bilbao

EAN : 978-2-8195-0682-9

© 2022 Éditions Prisma / Prisma Media

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Une copie ou une reproduction par quelque procédé que ce soit constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi sur la protection du droit d'auteur.